ARTHUR RIMBAUD

POÈTES D'AUJOURD'HUI

FAIRFIELD UNIVERSITY LIBRARY
3 4006 04551 6645

PAR
Claude
Edmonde
MAGNY

PIERRE
SEGHERS
ÉDITEUR

ARTHUR
RIMBAUD

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE CENT EXEMPLAIRES SUR ALFA NAVARRE NUMÉROTÉS DE 1 A 100 ET QUELQUES EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS H. C. RÉSERVÉS AUX COLLABORATEURS.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS
© 1956 PIERRE SEGHERS, ÉDITEUR.
Printed in France

PQ
2387
R5
M2 (c.2)

POÈTES
d'aujourd'hui
12

ARTHUR RIMBAUD

Une étude par Claude-Edmonde MAGNY
Œuvres choisies, bibliographie,
dessins, portraits, fac-similés.

[redacted]

EDITIONS PIERRE SEGHERS

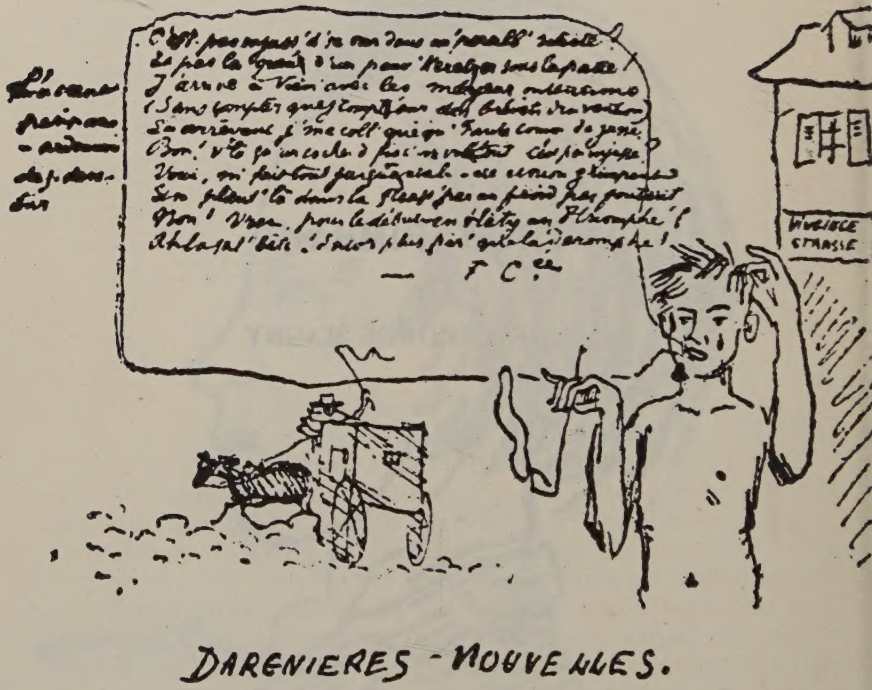
Arthur Rimbaud vers 1871, par Ernest Delahaye.

ARTHUR RIMBAUD

par

CLAUDE EDMONDE MAGNY

67653



Rimbaud dépouillé par un cocher de fiacre à Vienne (1877), par Ernest Delahaye

Pour Aliocha le Rebelle
en toute amitié.
C.-E. M.

JEAN-ARTHUR RIMBAUD, né à Charleville le 29 *Octobre* 1854, *mort à Marseille le* 10 *novembre* 1891, *traversa, de seize à dix-neuf ans, la littérature française comme un météore, laissant la poésie à tout jamais stigmatisée de son passage. Son influence, lente au début à se manifester, même dans ses démarches objectives (puisque, des textes que nous tenons aujourd'hui pour capitaux, les* Illuminations *ne furent publiées qu'en* 1886, Une Saison en Enfer *en* 1895 *et les deux « Lettres du Voyant » connues respectivement que en* 1912 *pour celle à Paul Demeny, en* 1928 *celle à Izambard), n'a cessé cependant de cheminer souterrainement et de gagner du terrain au grand jour. Certes, Mallarmé n'a pas tort, dans ses* Divagations, *de parler d'un Rimbaud « spirituellement exotique », demeuré momentanément, malgré le tapage fait autour de son nom, au-*

tour du Bateau Ivre *et du* Sonnet des Voyelles, *plus tard autour de son silence, sans efficacité réelle quant au développement du mouvement dit symboliste et à la libération du vers. D'où le verdict :*

« Doutez, mon cher hôte, que les principaux novateurs, maintenant, voire un, à l'exception, peut-être, mystérieusement, du magnifique aîné, qui LEVA L'ARCHET, Verlaine, aient à quelque profondeur et par un trait direct, subi A. Rimbaud. Ni la liberté allouée au vers ou, mieux, jaillie telle par miracle, ne se réclamera de qui fut, à part le balbutiement de tous derniers poèmes ou quand il cessa, un strict observateur du jeu ancien. »

C'est que Mallarmé, au moment où il écrit ces lignes dans Divagations, *songe avant tout aux* Poésies ; *lui-même obsédé de questions de langue et de prosodie, il se place dans la perspective de l'évolution du vers français — point de vue que reprenait naguère, presque intégralement, Thierry Maulnier dans son* Introduction à la Poésie Française. *Certes, la destinée poétique de Rimbaud demeure, de nos jours encore, singulière ; elle est convenablement décrite (sans que toutefois la signification secrète en soit le moins du monde épuisée, ni même effleurée) dans les lignes où Mallarmé le définit comme* « Eclat, lui, d'un météore, allumé sans motif autre que sa présence, issu seul et s'éteignant ». *Mais il est injuste — et en tout cas devenu inexact — d'ajouter :* « Tout, certes, aurait existé, depuis, sans ce passant considérable, comme aucune circonstance littéraire vraiment n'y prépare : le cas personnel demeure, avec force ». *Sans vouloir insister sur l'étrange aveuglement qui empêche le poète d'*Igitur *— si clairvoyant par ailleurs — d'apercevoir tout ce qui, dans sa propre recherche, con-

vergeait avec celle de Rimbaud, il suffit de nommer Claudel, pour qui la lecture, en 1886, *l'année même de leur publication, des* Illuminations *allait être le choc révélateur* (le Arch'io son' pittore *reçu par Malebranche de Descartes, par Bernanos de Balzac*) *de ce que pouvait et devait être la poésie véritable : une recréation de tout ce qui existe, une co-naissance du monde et de soi-même.*

Depuis, les exégètes se sont emparés de l'œuvre rimbaldienne ; et celle-ci, malgré ou à cause d'eux, est demeurée ambiguë. Leur tort principal (*et commun*) *est sans doute d'avoir tous* (*le seul Fondane excepté, que quelque incohérence native préservait sans doute de l'esprit de système*) *méconnu la singularité, la solitude foncière de Rimbaud, en voulant à toute force référer son œuvre à une symbolique ou à un système de pensée préexistants : Rolland de Renéville aux doctrines de l'Inde, dont il ne semble pas que Rimbaud ait pu avoir une connaissance sérieuse ; Jacques Rivière* (*dont l'interprétation demeure une des plus scrupuleuses*), *en faisant de ses trouvailles poétiques une antichambre de christianisme, plus récemment Jacques Gengoux en l'expliquant par l'occultisme ; enfin Etiemble et Yassu Gauclère qui n'acceptent de voir en lui que le communard et le savant.*

Or ce qui fait le caractère unique de sa poésie, c'est justement son caractère direct, *l'effort systématiquement poursuivi pour transcrire* immédiatement *la vision en oubliant si possible tout ce que l'on a appris précédemment et qui serait susceptible de faire écran entre l'œil et ce qu'il voit. On connaît le texte daté de Charleville,* 1870 : « Quel travail ! Tout à démolir, tout à effacer dans ma tête ! Ah ! il est heureux l'enfant abandonné au coin d'une borne, élevé au

hasard, parvenant à l'âge d'homme sans aucune idée inculquée par des maîtres ou par une famille ; neuf, net, sans principes, sans notions, — puisque tout ce qu'on nous enseigne est farce ! — et libre, libre de tout ! » *Les commentateurs qui sont venus par la suite ne semblent pas avoir eu le même implacable souci, pour comprendre Rimbaud, de se débarrasser de ce que* eux *avaient appris ou pensé précédemment. Mais la valeur des* Illuminations, *par exemple, leur vient précisément de ce que ces visions sont arrachées au Néant par un mineur aux mains nues ; et que les mots* collent *à la vision, la transposent avec le minimum de trahison, le maximum d'exactitude qu'on puisse exiger. Et si l'entreprise finalement échoua, c'est sans doute pour cette même raison : parce que le poète ne se trouvait pas soutenu du dehors par la communauté de ceux, qui, avant lui s'étaient frayé des chemins analogues, et que nulle tradition ne venait combler les nécessaires lacunes de sa vision. Il suffit, pour s'en convaincre, de songer au Hugo d'après Guernesey, étayé par une énorme réserve spirituelle emmagasinée dans la théosophie, chaque fois que les forces lui manquèrent pour aller plus loin, pour voir plus loin, ou lier à Claudel solidement établi sur la tradition catholique. La tragédie de Rimbaud (comme le sera par la suite celle de Kafka) est essentiellement celle du mystique solitaire.*

Ici, il faut rendre toute sa signification à l'extraordinaire précocité du poète, essentielle certes, et qui, bien loin d'être une amusante et quasi-tératologique anomalie, eut pour fonction d'assurer la pureté (au sens le plus chimique du mot) de son message, de garantir l'absolue non-contamination de ses visions par d'autres influences — mais en même temps en empêcha sans doute la maturation et certainement lui

interdit de jamais se pouvoir consolider au sein d'un corps de doctrine préexistant.

Rimbaud apparaît actuellement comme une étape, cruciale certes, et peut-être culminante, dans ce grand mouvement de resacralisation *de la poésie qui se poursuit au cours du dix-neuvième siècle, de Nerval à Claudel, en passant par le Hugo visionnaire de la* Bouche d'Ombre *et de la* Fin de Satan, *par Baudelaire et par cet Antéchrist manqué qu'a sans doute été Mallarmé. Il est remarquable que le contact perdu depuis des siècles avec la réalité spirituelle, et que, malgré leurs bonnes intentions initiales, les romantiques n'avaient pas réussi à renouer, ait été retrouvé d'emblée et de la façon la plus immédiate par un être qui était presque un enfant, dont la nudité de vision n'était pas obscurcie par un trop lourd bagage culturel ou une trop complète intégration sociale.* « Si vous ne devenez semblables à l'un de ces petits... » *Mais il ne pouvait que se révolter par la suite contre des normes inacceptables pour lui. Rimbaud le Voyou est inséparable de Rimbaud le Voyant.*

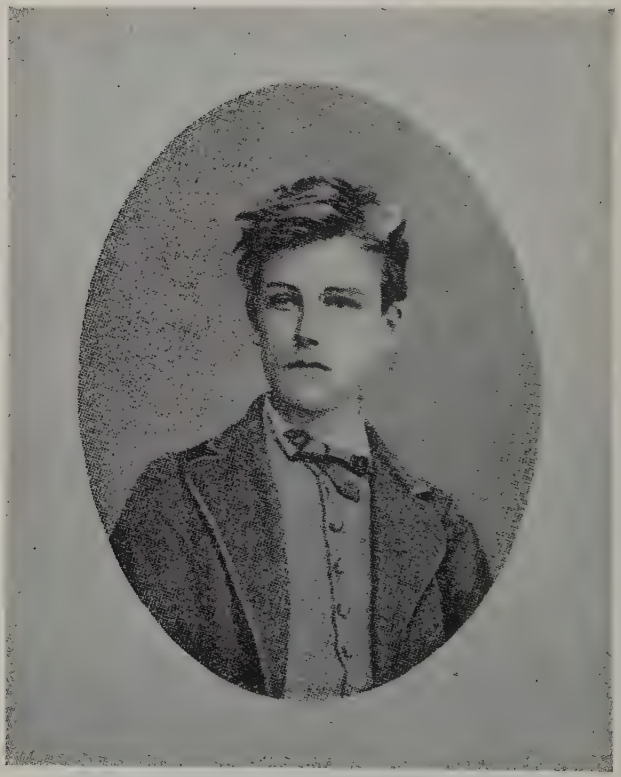
La *Lettre du Voyant*, adressée en mai 1871 à Paul Demeny, ne laisse aucun doute sur l'ambition qui était celle de Rimbaud : rompre avec la poésie des « lettrés », des « versificateurs » qui, « d'Ennius à Theroldus, de Theroldus à Casimir Delavigne » a succédé à la poésie grecque, et se faire vraiment « voyant », « voleur de feu », réaliser consciemment, avec système, application et méthode, ce que les meilleurs des Romantiques (Hugo par exemple) ont fait sans le savoir ni le vouloir et presque malgré eux. Ne pas fermer les yeux, comme Musset, mais chercher à apercevoir les visions cachées « derrière la gaze des rideaux », visions qui ne sont nullement créées par le poète (*si le cuivre s'éveille etairon, il n'y a rien de sa faute*), lequel assiste en spectateur à l'éclosion de sa pensée et se borne à transcrire le plus méticuleusement possible les spectacles ou symphonies auxquels il est convié. C'est

la « poésie objective » que, dans une lettre adressée deux jours avant à Georges Izambard, Rimbaud opposait à la poésie subjective « horriblement fadasse » dont rêve son ancien maître.

L'entreprise est quasi-surhumaine : il faut pourtant s'y jeter courageusement. Certes, les visions sont là, qui préexistent au poète et à l'acte de perception, mais il faut d'abord, pour les appréhender, procéder, au prix d'énormes souffrances, au « dérèglement de *tous les sens* » ; puis, une fois arrivé ainsi au bord de la folie, pour les transcrire fidèlement, inventer un langage entièrement nouveau, seul capable de rendre adéquatement l'absolument inconnu. Le tort de Baudelaire, « *le premier voyant, roi des poètes, un vrai Dieu* » a été justement de s'en tenir à la prosodie traditionnelle : aussi « *la forme si vantée en lui est mesquine. Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles* ». L'effort créateur de Rimbaud s'accomplira désormais en dehors des formes classiquement considérées comme poétiques : le temps est maintenant révolu où, à seize ans, il pouvait écrire les pièces réminiscentes de Coppée, de Sully Prudhomme ou de Banville que sont les *Etrennes des Orphelins* ou *Le Forgeron. Le Bateau Ivre*, le *Sonnet des Voyelles*, les diverses *chansons* rendront un son tout autre. Mais le résultat le plus pur de l'ascèse rimbaldienne sera l'ensemble de poèmes en prose qui constitue les *Illuminations*.

En quoi consistait cette ascèse, et que faut-il entendre par le « dérèglement de tous les sens » ? Rolland de Renéville, qui insiste sur l'irresponsabilité du poète, y voit une tentative analogue à celle des mystiques hindous pour se libérer du moi fini et se fondre dans la conscience universelle : « *Je est un autre*, écrit Rimbaud, et dans le Bhagavad

Arthur Rimbaud
lors de sa première communion (1866)



Rimbaud à 17 ans (Octobre 1871).

Le « Coin de Table », de Fantin-Latour (1872). 1er plan (assis) : Paul Verlaine, J.-A. Rimbaud, Léon Valade, Ernest d'Hervilly, Camille Pelletan. 2e plan (debout) : Elzéar Bonnier, Emile Blément, Jean Aicard.

Esquisse de Fantin-Latour pour le « Coin de Table » (1872).

Gita, nous avons entendu Krishna affirmer : « *Je suis l'âme qui réside dans le corps de tous les êtres.* » Et encore : « Au cours de la célèbre « *Lettre du Voyant* », Rimbaud attaque la conception occidentale du moi et résume son opinion dans cette phrase : « *Je est un autre.* » Le contexte éclaire suffisamment cette proposition qui signifie que lorsqu'un être croit agir et penser c'est en réalité la conscience universelle qui agit et pense à travers lui. »

En réalité, la phrase de Rimbaud affirme simplement que la réalité atteinte par le poète dans son acte de vision n'est absolument pas subjective ; rien n'autorise à dire que ce soit aux limitations de la conscience individuelle qu'il ait avant tout voulu échapper, et nous verrons que les textes des *Illuminations*, bien loin de recréer le monde dans l'unité individuelle qui était originellement sienne, nous donnent au contraire les fragments d'un univers irréductiblement disloqué, et transcrivent une suite de visions invinciblement *anachorétiques*. Il ne reste guère de la thèse de Renéville que l'accent mis à juste titre sur le caractère essentiellement « mystique », ou « métaphysique » (comme l'on voudra) de l'aventure rimbaldienne, laquelle n'est poétique qu'accessoirement, par voie de conséquence et presque par ricochet.

Plus solide est l'idée d'un Rimbaud profondément marqué par l'occultisme, dont l'abbé Gengoux s'est récemment fait le champion, dans son livre sur *La Symbolique de Rimbaud*, où il cherche à retrouver dans tous les textes de prose ou de vers de Rimbaud et jusque dans ses lettres, un même schéma dialectique explicitement énoncé dans le *Sonnet des Voyelles*, avec plus de raideur que de rigueur dans la démonstration. Dans le poème adressé à Banville, *Ce qu'on dit au Poète à propos de Fleurs*, Rimbaud cite le nom d'un

certain Figuier, auteur, chez Hachette, de livres de vulgarisation sur l'alchimie. L'abbé Gengoux part de cette indication pour postuler la connaissance par Rimbaud, non seulement des ouvrages de Figuier, mais de ceux du célèbre Eliphas Lévi (ex-abbé Constant), le plus célèbre occultiste de la seconde moitié du XIXe siècle.

Sa thèse semble irréfutable, singulièrement en ce qui concerne la *Lettre du Voyant :* elle seule, en particulier, permet d'expliquer la préoccupation de la Femme comme être métaphysique, si surprenante chez Rimbaud, et qui n'apparaît plus guère par la suite, après la rencontre avec Verlaine. Pour Lévi, la Femme est importante en tant qu'elle incarne l'aspect tendre, passif, affectif de l'être humain ; elle est *anima* à côté du mâle *animus*, et le drame actuel de l'humanité est qu'elle n'est pas encore sauvée.

« Le christianisme n'a encore été compris que par les têtes raisonneuses ; il n'est pas descendu jusqu'aux cœurs. Le Verbe s'est fait homme, mais c'est quand il se sera fait *femme* que le monde sera sauvé... Vienne donc, vienne cet esprit maternel... dans l'âme d'une vierge inspirée de Dieu, et qu'il apprenne aux femmes du nouveau monde leur mission rédemptrice et leur apostolat de saint et spirituel amour. » Ainsi parle Lévi, dans son *Histoire de la Magie.* Comparons Rimbaud, dont la *Lettre du Voyant* reflète d'ailleurs l'enthousiasme de la récente découverte intellectuelle : « *Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme — jusqu'ici abominable, — lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi !* » (Etre poète est pour Rimbaud, à ce stade, la définition même de la rédemption.)

On ne peut pourtant admettre l'idée d'un Rimbaud de-

meuré d'un bout à l'autre de son évolution, fidèle aux formes de la pensée occultiste. Pas plus que le christianisme, il ne pourrait accepter longtemps un système d'explication du monde qu'il n'aurait pas lui-même engendré. Bien vite, il rue dans les brancards : le voyant se fait voyou. A l'austère sagesse de Lévi il substitue bientôt ces modes très personnels d'ascèse que sont la débauche sexuelle (au début sans doute sous la forme de l'onanisme, jusqu'à la rencontre avec Verlaine — on ne peut guère interpréter autrement la pièce 35 des *Illuminations* intitulée *H*), le jeûne, la fatigue résultant de longues marches forcenées, la vie nocturne, à contre-temps de l'univers normal du travail, plus tard l' « Académie d'absomphe », la « sauge des glaciers », — bref tous les différents moyens que l'homme s'est inventé au cours des siècles pour prolonger la brève illusion d'être un dieu. Mais la découverte originelle, le projet primitif, ne devaient rien à ces techniques, et Mallarmé n'a pas tort de parler du sort « *qui livre au démon adolescent, un soir, quelque vision grandiose et factice continuée, ensuite, par la seule ivrognerie* ». Il lui faut « *épuiser en lui tous les poisons, pour n'en garder que la quintessence* » devenir « *entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit* », risquer la folie, « *se faire l'âme monstrueuse* », s'encrapuler le plus possible. Tel est le prix dont il devra payer la continuation de ses visions, l'exercice durable du métier de voyant.

Qu'a-t-il vu ? Et le résultat en valait-il la peine ? On ne peut interpréter la *Saison en Enfer*, et le silence subséquent (si accidentelles qu'en aient pu être d'abord les raisons) que comme une palinodie, au moins comme l'aveu d'un échec. L'entreprise mystique dont les *Illuminations* consignent les

fruits s'est terminée par un naufrage corps et biens. Et le secret de cette catastrophe métaphysique (plus grave encore que n'a pu l'être, pour Mallarmé, la catastrophe d'ailleurs analogue d'*Igitur*, puisque l'auteur de *Un coup de dés* a tout de même pu se sauver en emportant quelques fragments de trésor) gît dans les textes mêmes des *Illuminations*.

Une fois le feu dérobé, disait la *Lettre du Voyant*, le principal reste encore à faire pour le poète : « il devra *faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de là-bas a forme il donne forme ; si c'est informe il donne de l'informe. Trouver une langue...* » Cette langue une fois inventée, il semble qu'elle n'ait pu satisfaire Rimbaud, malgré sa somptuosité esthétique, parce qu'elle ne lui offrait pas, en échange de l'univers d'apparences auquel il avait renoncé en se faisant voyant, un univers cohérent, mais seulement des « pièces détachées », les « débris d'on ne sait quel grand jeu » auxquels rêve Valéry devant l'œuvre de Vinci.

Le monde qu'appréhendent les *Illuminations* est celui de la discontinuité absolue. Cette structure essentiellement discontinue se reflète dans l'isolement même des poèmes, impossibles à organiser en une dialectique quelconque (alors qu'à l'inverse la systématisation est des plus aisée pour *Une Saison en Enfer*), au point que cette incohérence est sans doute une des raisons qui a empêché leur réunion en un volume et la publication par l'auteur (l'autre raison, qui revient d'ailleurs au même, étant l'aversion de Rimbaud devant tout ce qui lui rappelait ses espoirs insensés et leur dérision).

Non seulement les proses des *Illuminations* sont dis-

continues, sans suite, ni lien logique ou stylistique, mais même elles se situent à des plans différents, incompatibles : aux apologues, qui font songer à Poë ou à Villiers de l'Isle-Adam, comme *Conte* ou *Royauté*, succèdent des « visions » véritables au sens le plus strict du mot, des descriptions de métropoles aux fantastiques architectures dignes de Piranèse ou de la peinture pompéïenne dite du « troisième style » (les *Ponts*, les diverses *Villes*, *Promontoire*, *Métropolitain*, etc...), des élévations mystiques que vient fleurir une subite, une inexplicable douceur (*Veillées I*, *Mystique*, *Aube*, *Phrases* etc...), alternant avec des vaticinations à la manière des prophètes (*Solde*) ou des retours sur soi qui pourraient avoir été arrachés non pas encore à un « hideux carnet de damné » comme le seront les feuillets de la *Saison*, mais à un journal intime du genre de celui de Kafka (*Jeunesse IV :* « tu en es encore à la tentation d'Antoine... », ou bien *Vies II* et *III*). Dans les architectures de rêve qu'édifie l'imagination rimbaldienne, on retrouve une structure commune : celle de la dislocation en hauteur, de la dénivellation, des ruptures de plans, et Jacques Rivière n'a pas tort de dire Rimbaud « hanté par l'idée des différences de hauteur ». « *A une distance énorme au-dessus de mon salon souterrain, les maisons s'implantent, les brumes s'assemblent... Moins haut, sont des égouts. Aux côtés, rien que l'épaisseur du globe...* » (*Enfance V.*) Ou encore : « *Un bizarre dessin de ponts, ceux-ci droits, ceux-là bombés, d'autres descendant en obliquant en angles sur les premiers, et ces figures se renouvelant dans les autres circuits éclairés du canal, mais tous tellement longs et légers que les rives, chargées de dômes, s'abaissent et s'amoindrissent... Des accords mineurs se croisent, et filent ; des cordes montent des*

berges... » (*Les Ponts.*) Ou encore ce passage de *Villes* (il faudrait citer le texte tout entier) : « *Sur quelques points des passerelles de cuivre, des plate-formes, des escaliers qui contournent les halles et les piliers, j'ai cru pouvoir juger la profondeur de la ville ! C'est le prodige dont je n'ai pu me rendre compte : quels sont les niveaux des autres quartiers sur ou sous l'acropole ?* » Sans aller, comme le fait Rivière, jusqu'à trouver un sens métaphysique à cette hantise du disloqué, du désagrégé, et à affirmer que l'objet montré par Rimbaud dans les *Illuminations*, c'est simplement ce monde-ci, le nôtre, mais « *saisi d'incohérence par le voisinage formidable de l'au-delà* » on peut dire que les vertigineux acropoles, les enchevêtrements de ponts et d'escaliers jetés sur des abîmes sans fond que nous décrit le visionnaire reproduisent analogiquement dans leur structure, ou si l'on préfère symbolisent ou incarnent la dislocation foncière du monde qui se découvre à lui et dont participent les textes mêmes, dans le détail ou dans l'ensemble, où cette dislocation est transposée.

Non seulement les diverses proses des *Illuminations* sont incomparables entre elles de par les *genres* auxquels elles appartiennent, mais à l'intérieur d'un même texte, la coupe même des phrases contribue encore, par son caractère haché, à désorganiser la vision, en la privant de l'involontaire solidité que risquerait de lui communiquer le discours. L'absence de conjonctions, la rareté des relatives, la construction des phrases qui se fait toujours par juxtaposition, *arena sine calce*, sont les caractéristiques les plus évidentes du style de Rimbaud, et elles sont plus marquées encore dans les *Illuminations* que dans *La Saison*, explicative plus que descriptive. Et toujours surgit, au moment où semblait

s'établir une sorte de continuité, celle qui vient nécessairement à tout texte qui se prolonge et *dure* un peu, la métaphore imprévue, inexplicable (celle qui d'ailleurs signe l'authenticité de la vision, celle que personne, même pas Rimbaud, n'aurait pu « inventer »), ou les clauses foncièrement inintelligibles, qui défient toutes les exégèses, comme la phrase tant commentée : « *Pourquoi une apparence de soupirail blémirait-elle au coin de la voûte ?* », que ni Rivière ni Etiemble n'ont pu dépouiller de son essentielle ambiguïté.

Il est d'ailleurs remarquable que presque toutes les interprétations systématisantes de Rimbaud utilisent très largement et dans son ensemble *Une Saison en Enfer*, texte organique par son propos même et déjà mis en forme par son auteur, beaucoup moins les *Illuminations* et toujours de façon partielle et partiale — exception faite peut-être pour le seul Rivière, qui insiste avec raison sur l'aspect disloqué de l'œuvre. L'aventure spirituelle de Rimbaud s'inscrit donc entre la fière proclamation de la lettre-programme dite du Voyant, et la prise de congé, amère dérision des espoirs anciens, que constitue *Une Saison en Enfer*. Entre le flux et le reflux se situent les *Illuminations*, fruit de l'application minutieuse, de la méthode que le poète a cru découvrir. (« *Nous t'affirmons, méthode ! Nous n'oublions pas que tu as glorifié hier chacun de nos âges. Nous avons foi au poison* », écrit-il dans *Matinée d'Ivresse*.) Le choc, sûrement intellectuel, sûrement reçu de l'extérieur, qui déclenche la cristallisation enthousiaste de la *Lettre du Voyant*, j'y verrais volontiers (avec l'abbé Gengoux) la lecture d'un quelconque ouvrage d'occultisme où Rimbaud a trouvé en un éclair la confirmation objective qu'il cherchait

à l'hésitation de sa propre pensée (il n'a pas encore dix-sept ans) et, non sans quelque mépris et malentendu, une doctrine systématisée et une tradition capable de le soutenir et de l'aider. Puis il y a la rencontre de Verlaine, le paradis de l'assouvissement sexuel, le vertige des sens dont on espère qu'il sera moyen d'atteindre l'absolu, en dépit du caractère fugitif qui lui est dès l'abord reconnu : « *Cela commença par quelques dégoûts et cela finit — ne pouvant nous saisir sur-le-champ de cette éternité, — cela finit par une débandade de parfums.* » (*Matinée d'Ivresse.*) Et encore : « *Cela commençait par toute la rustrerie, voici que cela finit par des anges de flamme et de glace.* » Le doute commence à s'insinuer dès *Les Illuminations*, dont les visions, « débandade de parfums », ou bien « anges de flamme et de glace », encouragent le poète sans le combler, et où l'on trouve déjà un texte (*Vagabonds*) dont la cruauté préfigure l'implacable analyse des rapports de l'Epoux Infernal et de la Vierge Folle que donnera *Une Saison en Enfer :* Verlaine, le « satanique docteur » auquel Rimbaud a promis en toute naïveté de « le rendre à son état primitif de fils du soleil », incapable en bon manichéen qu'il est d' « enterrer dans l'ombre l'arbre du bien et du mal » et de ne pas se sentir pécheur avec délectation, accuse son compagnon, en d' « atroces veillées », d'avoir manqué à ses engagements. Cependant que le barbare monstrueusement innocent qu'est Rimbaud se détourne de lui en ricanant et, accoudé à la fenêtre, « *pressé de trouver le lieu et la formule* », s'absorbe en d'étranges visions, qui s'avéreront finalement incapables de le délivrer, lui ou son compagnon. A ce moment-là, l'occultisme est bien loin, plus loin encore que le christianisme, contre lequel Rimbaud ne peut qu'il n'ait à se dé-

finir (il reviendra nécessairement avec *Une Saison*, à des concepts chrétiens lorsqu'il lui faudra élaborer sa théologie de l'enfer, simplement parce que le catholicisme est le premier système de pensée complet et cohérent qu'il ait rencontré), aussi loin que la sagesse de l'Inde que Rimbaud n'a peut-être jamais connue... Rimbaud est seul, désormais, avec sa vision. Et lorsqu'il se mettra à douter d'elle, il sera rejeté au désespoir et au néant.

Pourquoi le doute apparaît-il ? Pourquoi l'application maniaque à transcrire le plus exactement possible ce qu'on a vu, si caractéristique du style des *Illuminations*, fait-elle place à l'âcre rancœur, aux aveux entrecoupés d'humilité de *Une Saison en Enfer* ? Les résultats de la méthode étaient-ils vraiment si décevants ? Et où est la fière, l'insensée protestation — par avance, il était vrai — de la *« Lettre du Voyant »... et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues !*

La (ou plutôt les) visions initiales étaient sans doute données, reçues du dehors comme une grâce, et Renéville n'a pas tort de dire Rimbaud un « enfant pris de vision », comme on est « pris de frissons » ou encore « pris de boisson ». Les efforts pour prolonger l'extase seront vains ; on ne pourra instaurer définitivement ce « Temps des assassins », par lequel il faut sans doute, selon la conjoncture d'Enid Starkie, entendre le « Temps des Haschichins » (dont Rimbaud connaissait indubitablement l'existence, ne fût-ce que par les *Paradis Artificiels* de Baudelaire), ces suppôts du prêtre Jean, rendus miraculeusement indifférents par la

drogue à la torture et à la mort, ayant dès ici-bas retrouvé l'éternité et par suite capables (comme doit l'être le poète) de « donner (leur) vie entière tous les jours ».

Pourtant Rimbaud n'a pas été sans récompense ; et il y a les trois ou quatre poèmes-cimes des *Illuminations*, les effusions mystiques où l'innocence primitive s'est retrouvée entière, qu'elles s'appellent *Après le Déluge*, *Aube*, *Veillées I*, les trois dernières lignes de *Mystique* ou les quatre premières de *Phrases*, et qui toutes ont un rythme, un accent unique, impossible à méconnaître : celui du quiétisme, du temps qui a enfin trouvé son repos : « *Aussitôt que l'idée du Déluge se fût rassise,*

Un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clochettes mouvantes, et dit sa prière à l'arc-en-ciel à travers la toile de l'araignée... »

Ou bien :

« *C'est le repos éclairé, ni fièvre, ni langueur, sur le lit ou sur le pré.*

C'est l'ami ni ardent ni faible. L'ami.

C'est l'aimée ni tourmentante ni tourmentée. L'aimée.

L'air et le monde point cherchés. La vie. »

(Nous sommes loin ici, du climat fiévreux, forcené, qui sera celui des noces de l'Epoux Infernal et de la Vierge Folle, et de leur acharnement érotique.)

Ou bien c'est l'enfant qui, après une poursuite mythologique, terrasse l'aube d'été et serre contre lui son immense corps, plongeant avec elle dans un sommeil sans rêves, profond comme un gouffre « *Au réveil, il était midi* ». (*Aube.*)

Ou bien encore, le moment où s'apaise et s'interrompt le

ballet forcené que dansent, sur la pente d'un talus, des anges (sans doute ceux de flamme et de glace) qui « *tournent leur robe de laine dans les herbages d'acier et d'émeraude* » (*Mystique*) et où le poète est brusquement envahi et comme lissé par la nuit : « *La douceur fleurie des étoiles et du ciel et du reste descend en face du talus, comme un panier, — entre notre face, et fait l'abîme fleurant et bleu là-dessous.* »

Mais ce sont là de brefs instants, toujours rompus par la réintrusion du temps, la réinstauration du chaos, qui se terminent chaque fois par la déchirure réapparue : « le rêve fraîchit », la vision fléchit, au réveil il est midi, et l'innocente prière que dit le lièvre dans les sainfoins ne peut empêcher le sang et le lait de couler, le tumulte de s'introduire à nouveau dans le monde. De même, dans l'admirable fragment de lettre adressée à Ernest Delahaye, où se retrouve le même accent quiétiste :

« *A trois heures du matin, la bougie pâlit : tous les oiseaux crient à la fois dans les arbres. C'est fini.* » Ce qui est fini, ici, c'est le travail de nuit, l'heure une fois venue « de se saoûler chez les marchands de vin » ; mais la phrase porte jusque dans son rythme le caractère de « trou » fait soudainement dans le temps, de brusque déchirure dans la trame de l'existence, qui marque les élévations mystiques des *Illuminations* et les voue à être éphémères. Rimbaud a réussi peut-être à rendre plus fréquents les moments d'accès à l'éternité, non point certes à les provoquer à volonté ni à les prolonger au delà de leur durée spontanée.

Les efforts faits par lui pour étayer ses visions en les appuyant sur le langage semblent avoir été aussi vains ; au moins ont-ils été par la suite dûment dénoncés, stigmatisés et reniés ; plus encore que les diverses tentatives pour de-

venir « haschichin ». Il semble d'ailleurs que Rimbaud n'ait point voulu distinguer en lui — comme peut-être il l'aurait dû — le poète et le visionnaire, et que l'exploitation systématique des ressources du langage, l'effort pour se constituer une symbolique se soient confondus par lui avec la recherche de la Vérité et de la Voie. Il s'est à peu près accusé, dans *Une Saison*, d'avoir été un imposteur : ce sont les déclarations fameuses : *J'inventai la couleur des voyelles !* ou bien : « La vieillesse poétique avait une bonne part dans mon alchimie du verbe. Je m'habituais à l'hallucination simple : je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine... *Puis j'expliquai mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots ! Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit...* »

Peut-être toutefois faut-il prendre le parti de Rimbaud contre Rimbaud lui-même (ou du moins le parti de l'auteur des *Illuminations* contre celui de l'auteur d'*Une Saison*) et faire sa part à la déception, à la rancœur, à la haine de soi et au besoin de se détruire et de se renier — bref au ressentiment schélerien, à la détestation du renégat pour la valeur qu'il s'est montré incapable d'atteindre. Le symbolisme de Rimbaud semble d'autant plus convaincant qu'il est plus étrange ; d'autant moins arbitraire ou gratuit qu'il paraît davantage dicté. Si insolite qu'il paraisse d'abord, la réflexion parvient à lui découvrir une secrète cohérence, qui ne peut venir que de l'inconscient du poète et dont l'existence suffit en tous cas à écarter l'hypothèse d'une tricherie. Rimbaud n'est ni un imposteur ni un thaumaturge. Seulement un poète qui a essayé, le plus honnêtement du monde, de *voir*.

RIMBAUD-LES-VOYELLES

Il suffit, pour s'en convaincre, de méditer un peu le célèbre *Sonnet des Voyelles* dont on sait qu'il fut l'une des premières pièces à lui acquérir, longtemps après l'échec littéraire total de *Une Saison* et le départ pour l'Abyssinie, la notoriété parisienne. L'entreprise a été par lui définie, après coup, dans *Une Saison en Enfer*, comme un essai de recomposition structurée de l'univers, à partir de ses éléments premiers, bref la première ébauche d'un alphabet cosmique :

« *J'inventai la couleur des voyelles ! — A noir, E blanc, I rouge, O bleu, U vert. — Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction.* »

On est donc autorisé par l'auteur même, à voir dans le sonnet des Voyelles une pièce maîtresse du système que Rimbaud cherche à élaborer, un effort pour refaire le monde « atomiquement » pour ainsi dire, non plus à l'aide des quatre éléments des alchimistes (chacun étant d'ailleurs représenté analogiquement par une voyelle) mais à partir d'éléments en soi irréductibles mais plurivalents ou surdéterminée. Le fait le plus remarquable est peut-être l'extraordinaire convergence des diverses interprétations proposées, toutes issues pourtant de méthodes diamétralement opposées, les unes procédant *a tergo*, cherchant les sources historiquement possibles d'inspiration ; les autres opérant par

réduction et cherchant, comme le fait l'abbé Gengoux, à ramener la symbolique rimbaldienne à une architecture préexistante de concepts et d'images. Finalement, que l'on prenne l'interprétation d'Henri Hérault (*Du nouveau sur Rimbaud* — N.R.F., 1er octobre 1934), de Cecil B. Hackett *Le Lyrisme de Rimbaud*, p. 117, 599), de Lucien Sausy (*Les Nouvelles Littéraires*, 2 septembre 1933), ou celles, plus diffuses, de Renéville, Etiemble ou Gengoux, il n'est pas impossible de les fondre en une exégèse unique dont la cohérence ressort mieux encore, silhouettée contre l'extrême anachorétisme où vivent ensemble les proses des *Illuminations*.

Sur la couleur assignée à chacune des voyelles, aucune ambiguïté : A est noir, I rouge, U vert ; tout au plus une hésitation est-elle possible sur la pureté du blanc de l'E (l'abécédaire originel, d'après Hérault, représentait cette lettre en jaune), ou sur la nuance exacte de l'Oméga, incertain s'il sera bleu ou violet. Les objets associés aux couleurs-voyelles dans l'abécédaire coloré sont aussi précis : à l'A est assignée l'Abeille, qui se transposera dans le poème (non sans quelque réminiscence rabelaisienne) en mouche bombinante autour de puanteurs cruelles ; l'E symbolisera l'eau ; I sera Indien ou Iroquois (on saisit ainsi le lien intime qui unit au sonnet des Voyelles le *Bateau Ivre*) rouge en tout cas comme le sang, la colère, la cruauté et toutes les voluptés charnelles, la balafre des lèvres entr'ouvertes ; l'U vert prolongera indéfiniment sa calme vibration de diapason (je ne crois pas que personne ait précédemment remarqué l'analogie de la forme matérielle de la lettre avec le diapason, instrument acoustique utilisé à partir de la classe de Seconde pour les démonstrations physiques), vibration qui est le rythme même de ce qui dure dans *l'univers*, sa-

vants ou pacages ; enfin l'O, emblème, dit Hackett, de l'Orgueil et de l'Œil, fera la synthèse des quatre autres voyelles (A la terre, E l'eau, I le feu, U l'air) et rendra au monde son unité originelle de cercle, de cosmos fermé et autosuffisant qu'il a perdu avec la procession des naissances.

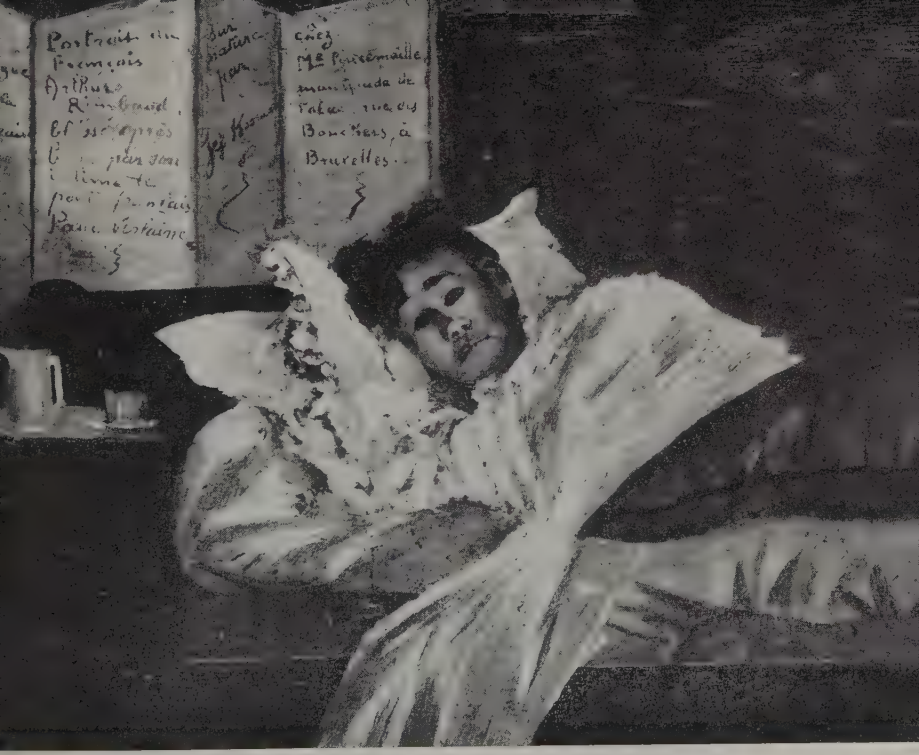
Et chaque voyelle-élément suscitera le cortège des images qui, dorénavant, lui seront liées — moins par l'accident d'une lecture dans quelque grenier, à six ans, que parce qu'elles sont conformes à la nature des choses et à l'ordre du monde. A est le noir, le néant d'où tout procède — première lettre de l'alphabet certes, mais aussi cauchemar d'une existence rivée à la pure animalité, où la conscience n'avait pas encore surgi : ce jour oublié de la Création où n'existaient encore que les insectes (*mouches éclatantes. Qui bombinent autour des puanteurs cruelles*), golfes d'ombre qui peut-être symbolisent l'Antre originel, le sein maternel à la fois nostalgique et repoussant, comme cette vie des poissons cavernicoles ou des holoturies de grands fonds que Queneau sait si bien évoquer dans la première partie de *Saint-Glinglin*, et qui sont en-deçà de la Crainte mais aussi de la Gloire.

L'antithèse suit immédiatement avec le E, blancheur et principe féminin, incarnation (comme le veut Gengoux) de tout ce qui est passif dans l'existence : femme, lune, vision, phantasmagorie, mensonge certes, étape indispensable pourtant à la montée vers la lumière. (Ici, j'adopterais volontiers la leçon de Sausy, *probable, mais pas absolument certaine*, dit Bouillane de Lacoste, qui lit *rais blancs* au lieu de *rois blancs* et invite ainsi l'esprit à considérer la lettre dans une position perpendiculaire à l'habituelle ⊔ ce qui donne un sens concret aux *lances de glaçons fins* et aux *rais blancs*.)

Si l'on s'étonne que l'E soit assimilé à la blancheur, à l'Eau où tout se fond et se confond, que l'on songe au rôle que joue en français (et singulièrement en poésie) l'E muet, voyelle sourde mais indispensable, voyelle « blanche », comme l'on dit une voix blanche. Principe féminin, certes, comme l'eau est féminine, initiale de plus du mot *Elle*, qui désigne la mère, Madame Rimbaud, à qui dans le poème intitulé *Mémoire* l'ombelle est associée avec les images connexes de blancheur, de droiture et de fierté.

aux doigts ; foulant l'ombelle ; trop fière pour elle...)
prochaine où neigent les fils du travail ; l'ombrelle
aux doigts ; foulant l'ombrelle ; trop fière pour elle...)

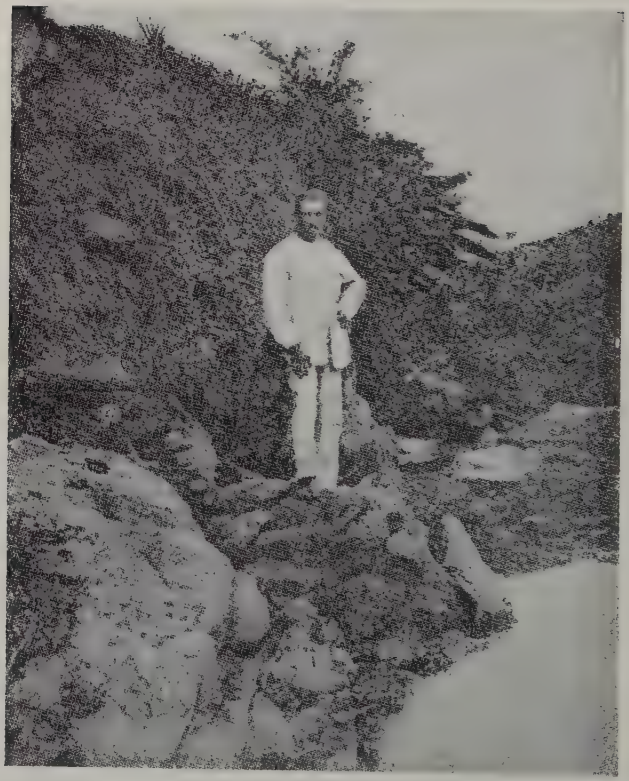
Avec I c'est l'apocalypse de la sensualité, l'union indûe, prématurée, du principe passif et du principe actif, de l'homme et de la femme, dit Gengoux, avec tous ses aspects de sang, de cruauté et d'orgueil — la lettre pourpre, sang craché (ou épanché tous les mois ; ou bien encore sang, celui des virginités violées), rire des lèvres belles ; la voyelle au son strident, qui met les nerfs à vif comme la craie qui crisse au tableau, la revendication arrogante devant la vie, à laquelle on peut rattacher (comme le veut Gengoux) le mythe de *royauté* dans les *Illuminations*, ou bien les *Peaux-Rouges criards* du *Bateau Ivre* (comme le veut Cecil B. Hackett), la colère (*ire*) et l'ivresse, tout ce que l'Etre comporte de sauvage et de dangereux, le sang des menstrues et des accouchements (voir le *pavillon en viande saignante* des *Illuminations*) qui apporte la vie, cer-



ARTHUR RIMBAUD, par Jef Rosman - Peinture à l'huile (1873).

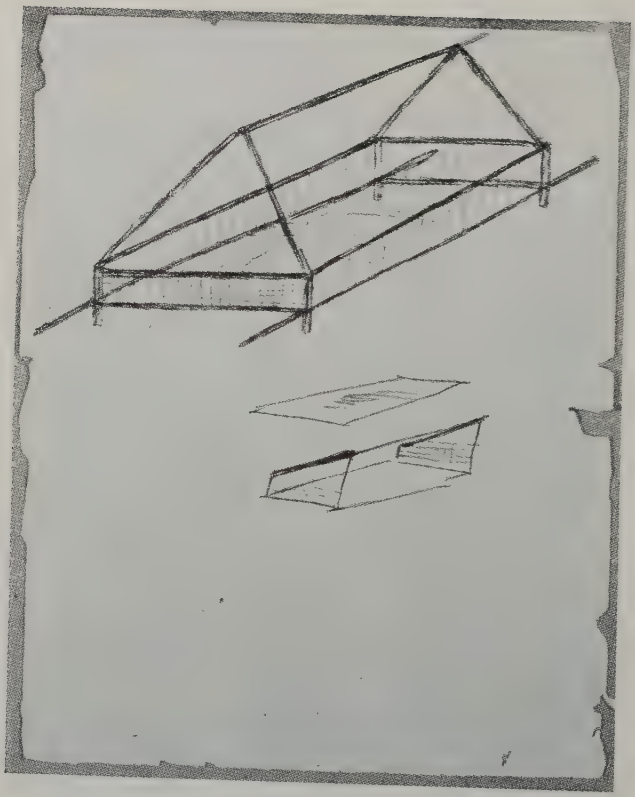
On lit l'inscription suivante :

Epilogue à la française : Portrait du Français Arthur Rimbaud blessé après boire par son intime, le poète français Paul Verlaine, sur nature par Jef Rosman chez Mme Pincemaille, marchande de tabac, rue des Bouchers, à Bruxelles.

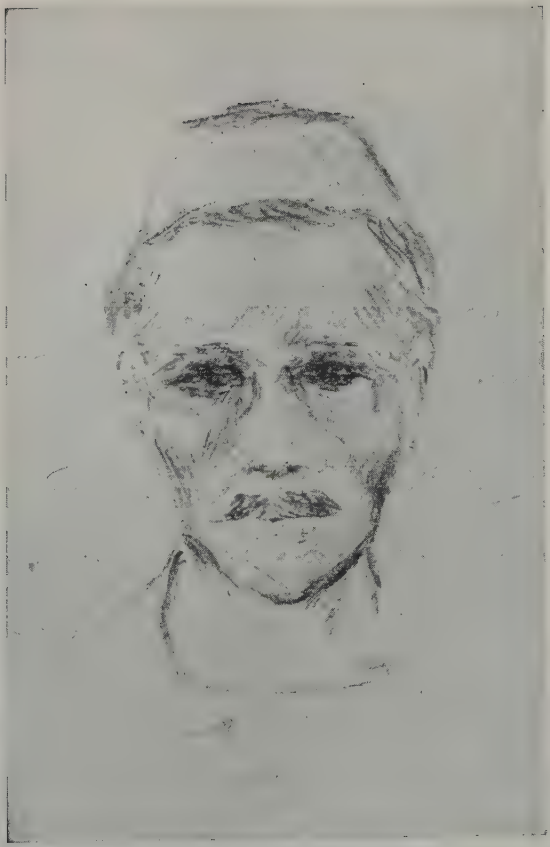


Rimbaud au Harrar (1883). Photo retouchée.

Rimbaud au Harrar (1883). Photographie sans retouches.

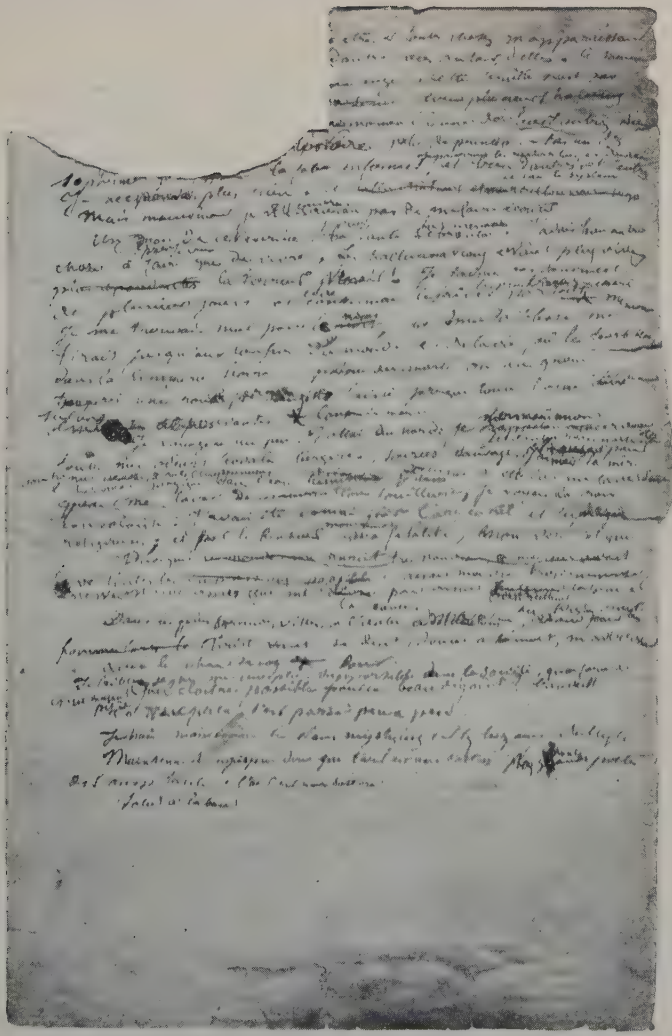


Dessin de Rimbaud représentant la litière qu'il fit construire pour être transporté de Harrar à Zeïlah (1891).



Dernier portrait de Rimbaud avant sa mort fait par Isabelle Rimbaud en automne 1891.

La tombe d'Arthur Rimbaud au cimetière de Charleville.



Fac-similé d'un fragment du brouillon de « Une saison en Enfer ».

Rimbaud, eau-forte de Valentine Hugo.

tes, mais reste en même temps toujours atroce et répugnant : le « mauvais sang » de *Une Saison en Enfer.*

Avec U l'esprit viril se libère et apporte la paix : celle de l'étude, de la science, de la méditation — bref commence le règne de l'alchimie triomphante qui saura libérer l'homme du néant (A) de la vie glaciale de E (la stérilité de l'*Hérodiade* de Mallarmé, celle de la Femme-Vierge), des délires sadiques et de la frénésie sensuelle de I. Ici, il faut penser aux formules d'initiation maçonnique (« *Paix profonde, mes frères* »), à l'intuition qui comprend l'univers et ses rythmes, depuis le rythme des marées (dont l'intellection transforme la « mer stérile » des Grecs en une suite ordonnée de *vibrements divins*) jusqu'à celui plus profond qui régit l'histoire et ses soubresauts. Mais U c'est non seulement le diapason (*dia pasôn*, la paix également répandue sur toutes choses), l'univers (uni-vert), la couleur verte mais aussi la Nature, entendue au sens le plus panthéistique du mot, et dont la contemplation semble avoir été, au cours de ces années fiévreuses, le seul élément vraiment bénéfique, apaisant de la vie de Rimbaud. « *Je n'ai plus rien à te dire* (fragment d'une lettre à Ernest Delahaye), *la contemplostate de la Nature m'absorculant tout entier. Je suis à toi, ô Nature, ô ma mère !* » C'est elle qui inspire, non seulement le poème semi-parnassien, mal dégagé encore de la gangue du pastiche, de *Soleil et Chair,* mais des pièces brèves, à la fois très accessibles et très représentatives comme *Le dormeur du val,* ou *Sensation,* sans oublier le déchaînement orgiaque du *Bateau Ivre.* Il n'est pas étonnant que sa paix soit symbolisée par la couleur verte, la plus répandue dans la nature, comme dans les poèmes de Rimbaud, au point qu'on renonce à citer les multiples instances où figure le

mot *vert*, pieusement recueillis d'ailleurs par Cecil B. Hackett. On se bornera ici à signaler quelques cas où l'épithète est appliqué à un objet qui ne possède pas nécessairement, essentiellement la couleur verte — par exemple la « table verte » et le « cabaret vert » du poème de ce nom, ou bien les « bagues vertes » et les « verts pianistes » des *Assis ;* ou bien, plus surprenants, la « nuit verte » du *Bateau Ivre,* les « glauques troupeaux » et les « azurs verts », la « Muse verte » des *Sœurs de Charité,* ou les « cieux vert chou » de *Mes petites Amoureuses.*

Il est de plus singulier que le mot, qui domine dans les *Poésies,* où, comme le dit Cecil Hackett, « le vert resplendit dans toute sa pureté comme symbole de la jeunesse du poète », disparaisse graduellement dans les *Illuminations,* pour ne plus figurer qu'une seule fois dans *Une Saison en Enfer* (ou d'ailleurs s'efface et s'estompe le symbolisme tout entier). C'est que le vert est la couleur de l'espoir et de l'innocence (« le vert paradis des amours enfantines »), celle aussi de la virginité (en anglais, Ophélie par exemple est qualifiée de « green girl ») du fruit pas encore mûr. La *Muse Verte* des *Sœurs de Charité* c'est le langage encore inviolé, dont personne ne s'est jamais servi, mais qui aussitôt proféré sera par là même défloré. Il incarne aussi tous les paradis, charnels ou artificiels, tous les refuges : l' « auberge verte » ou l' « absinthe aux verts piliers » des *Comédies de la Soif,* auxquelles vient se surimprimer dans le *Sonnet des Voyelles* quelque rêve d'alchimiste...

Avec l'O de l'Oméga, nous touchons au terme de la dialectique. Il n'est pas exclu sans doute de penser, à propos de cette voyelle suprême, à l'objet décrit dans le troisième des sonnets des *Stupra,* qui, quoique n'étant sûrement pas,

comme le croit Hackett, l' « organe génital de la femme », a la forme d'un O, est comparé à un œillet violet (œillet veut dire petit œil, commence de plus par la lettre O, et le violet est la couleur assignée à cette voyelle), et qui est, très certainement, l'orifice oméga, par où tout finit. « O, c'est l'anneau miraculeux grâce auquel Rimbaud disparaît et s'unit à l'Ordre suprême », dit Cecil Hackett — on ne peut, avec une irrévérence qui n'eût certes pas désobligé Jean Arthur, s'empêcher de penser à l'anneau de Hans Carvel, cher à ce Rabelais qu'au début du même sonnet évoquent les bombinements des mouches. Mais au delà de cette symbolique grossière (à tous les sens du mot), l'O symbolise l'éternité retrouvée, le contact rétabli avec l'Absolu, le « secret de la génération des anges et des mondes » (pour éclairer par les paroles d'Eliphas Lévi le texte de Rimbaud), bref l'unité originelle reconstituée après la longue procession des éléments-voyelles. Ainsi se trouve réalisée la prophétie de la *Lettre du Voyant : « Du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra ! Il faut être académicien — plus mort qu'un fossile — pour faire un dictionnaire, de quelque langue que ce soit. Des faibles se mettraient à* PENSER *sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie !... Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sens, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant... »* Rimbaud semble avoir réalisé la première partie de son entreprise, et réussi à haler, au bout de câble des voyelles, quelques-uns des secrets de l'univers, et à les clouer nus aux poteaux des couleurs : A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu.

« *After such knowledge, what forgiveness ?* », dit Eliot. Quel pardon pourra désormais espérer l'archange qui en a trop vu, qui en « sait trop long » ? L'entreprise de Rimbaud l'accule au désespoir non parce qu'elle a échoué, mais parce qu'au contraire, en un sens, elle a trop bien réussi, et que les résultats obtenus, ceux précisément qui avaient été désirés, méthodiquement cherchés, ne mènent à rien. C'est cet échec que constate implacablement *Une Saison en Enfer.*

On ne saurait trop surestimer les traits qui non seulement distinguent des *Illuminations* ce dernier ouvrage, mais encore l'y opposent fort décidément. La brève carrière littéraire de Rimbaud se scinde d'ailleurs en trois phases bien distinctes : la première, celle des *Poésies*, où sont conservées les formes de la prosodie traditionnelle, d'ailleurs jugées déjà peu satisfaisantes, d'où l'alternance de la gouaillerie et du pastiche, l'insolence à demi camouflée qui éclate par exemple dans *Ce qu'on dit au Poète à propos de fleurs* et plus encore dans la lettre d'envoi à Banville qui l'accompagnait. La Lettre du Voyant leur donnera au moins sur le plan théorique, un définitif congé. La « vieillerie poétique » pourra être à l'occasion conservée, mais seulement comme un ingrédient parmi d'autres dans la nouvelle entreprise à laquelle se consacre Rimbaud, l'alchimie du verbe : aussi les plus personnelles des *Poésies* se retrouveront-elles incorporées à la texture de *Une Saison en Enfer.*

Ce n'est plus aux Parnassiens, aux gloires poétiques de l'époque, que l'auteur des *Illuminations* ira emprunter ses

modèles, mais aux chansons populaires, aux romances idiotes, à tous les rythmes instinctifs ressurgis du fond de l'enfance et de ses souvenirs : « *Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne.*

J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires ; la littérature, démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs... »

Cette description extraite d'*Une Saison en Enfer*, vise la phase des « *Délires* », celle où ont été écrites les *Illuminations* et le *Sonnet des Voyelles*, où Rimbaud écrit des silences, des nuits, note l'inexprimable, fixe des vertiges. Elle est considérée par lui comme désormais révolue, au moment où il écrit la *Saison*. Aussi, Rivière, si clairvoyant par ailleurs, a-t-il tort d'établir entre les deux livres une continuité qui n'existe pas lorsqu'il écrit : « *La Saison en Enfer*, en même temps que la recherche d'un climat pour l'innocence, est un effort démesuré pour atteindre directement l'autre monde, dont les *Illuminations* n'avaient connu que le reflet et l'influence. Mais cet effort ne pouvait aller bien loin... *La Saison en Enfer* nous fait assister à un appauvrissement progressif de ses visions. Plus elles parviennent haut et plus elles sont abstraites... On sent très bien qu'il est au bout de sa compétence poétique et sur le point d'être déserté par l'esprit de vision... » En réalité, c'est *avant même* de se mettre à la *Saison* que Rimbaud s'est senti déserté par l'esprit de vision ou (ce qui revient au même au point de vue du résultat pour nous) qu'il a renoncé délibérément

à la recherche des visions. Et ce n'est même pas à un appauvrissement progressif des « illuminations » et de leur contenu concret qu'on assiste au cours du livre, mais à une absence à peu près totale de visions objectives remplacées par cette minutieuse analyse des états d'âme qui en fait un exemple à peu près unique d'autobiographie spirituelle cohérente et délibérée (au lieu que par exemple c'est seulement par bribes et au hasard des circonstances que Kafka se raconte dans son *Journal*). La rupture est complète d'un livre à l'autre ; elle correspond d'ailleurs à un intervalle temporel, nous le savons maintenant (ce que ne pouvait faire Rivière) grâce aux patients travaux de rimbaldiens comme Rolland de Renéville, de Bouillane de Lacoste, ou en Angleterre Enid Starkie. Entre le moment où il écrit à Londres les *Illuminations* et compose ses derniers poèmes en vers (*Est-elle almée ?*) : *Age d'Or, Eternité, Fêtes de la Faim, O Saisons, ô Châteaux*), c'est-à-dire dans la seconde moitié de 1872 et avril 73, moment où (nous le savons par les *Lettres*), il commence à composer *Une Saison en Enfer* qu'il achèvera après le drame de Bruxelles, une fois Verlaine en prison, Rimbaud a perdu la foi en son projet originel. Il ne croit plus à la possibilité pour le poète de se faire voyant comme il l'avait rêvé d'abord, sans qu'on puisse décider sans ambiguïté si c'est de l'authenticité de ce qu'il a vu ou de sa valeur qu'il doute.

Il y a plus. Non seulement *Une Saison* se distingue des *Illuminations* par l'absence quasi-totale de visions concrètes, mais l'ouvrage est marqué par un retour offensif de la phraséologie chrétienne et des notions théologiques, alors que les *Illuminations* sont païennes et panthéistes — toutes, sauf la dernière, si mystérieuse (« *Bethsaïda, la*

piscine des cinq galeries, était un point d'ennui... ») et que longtemps, très concevablement d'ailleurs, les éditeurs incorporèrent à *Une Saison*, où elle apparaissait certes bien plus à sa place que dans les *Illuminations*.

Ernest Delahaye nous parle d'autre part dans ses souvenirs de projets littéraires entièrement nouveaux, dont Rimbaud l'aurait entretenu au cours de l'hiver 72-73 (71-72 dit Delahaye, qui se trompe presque certainement, comme l'a très bien montré Miss Starkie), qui auraient concerné des poèmes en prose non plus brefs comme ceux des *Illuminations*, mais conçus sur une échelle grandiose, dans le genre de ceux de Michelet, et sans doute nourris d'un contenu mythique ou historique emprunté à la tradition, et non plus portés exclusivement par l'arbitraire de la vision subjective du poète. Le titre général en aurait été l'*Histoire Magnifique*, et le recueil aurait débuté par des *Photographies des Temps Passés*. Le « *Premier Miracle du Christ* » (qui termine les *Illuminations*) était presque certainement destiné à faire partie de cette série, dont l'entreprise fut par la suite abandonnée au profit de *Une Saison en Enfer*, ce qui explique qu'il ait été longtemps imprimé en prologue à la *Saison*, parce qu'écrit sur l'envers de la première ébauche du livre.

Il est possible d'ailleurs que les premiers chapitres écrits à Charleville se soient originellement rattachés à ce dessein. C'est d'eux qu'il est question à deux reprises dans la Lettre à Delahaye datée de mai 73 : « *Je travaille pourtant assez régulièrement ; je fais de petites histoires en prose, titre général : livre païen, ou Livre nègre. C'est bête et innocent* », et un peu plus loin : « *Mon sort dépend de ce livre pour lequel une demi-douzaine d'histoires atroces sont en-*

core à inventer. Comment inventer des atrocités ici ? Je ne t'envoie pas d'histoires, quoique j'en aie déjà trois, ça coûte tant ! »

Miss Starkie, dans l'Appendice III de son livre sur Rimbaud (p. 393-94, a réussi, par une démonstration qui est un modèle d'ingéniosité, à reconstituer avec une très grande probabilité quelles étaient les trois histoires atroces en question — et en même temps à établir, ce qui a bien son intérêt, l'ordre chronologique de composition de *Une Saison en Enfer*. (J'ajouterai incidemment que la mention « Livre Païen » ou « Livre nègre » fait songer immédiatement au chapitre intitulé *Mauvais sang*.)

C'est vraisemblablement en Angleterre qu'il compose *Nuit de l'Enfer*, et l'*Alchimie du Verbe*, puisque le brouillon en a été trouvé dans les papiers de Verlaine. Peut-être aussi l'*Epoux Infernal* et *la Vierge Folle* (*Délires I*) où il n'est pas interdit de voir (entre autres choses) une transposition de ses rapports passés avec le futur auteur de *Sagesse*, où l'on ne relève aucune allusion aux événements de Bruxelles et sans doute écrit avant la première séparation. (« *Mais, après une pénétrante caresse, il disait : « Comme ça te paraîtra drôle, quand je n'y serai plus, ce par quoi tu as passé. Quand tu n'auras plus mes bras sur ton cou, ni mon cœur pour t'y reposer, ni cette bouche sur tes yeux. Parce qu'il faudra que je m'en aille, très loin, un jour...* »)

D'autre part, *Adieu* est sûrement écrit en dernier, à l'automne et après Bruxelles. De même pour *Matin* qui est aussi une prise de congé : « *Pourtant, aujourd'hui, je crois avoir fini la relation de mon enfer. C'était bien l'enfer ; l'ancien, celui dont le fils de l'homme ouvrit les portes.* »

L'*Eclair* a sans doute été écrit (au moins médité) sur un lit d'hôpital, donc à Bruxelles : « *Sur mon lit d'hôpital, l'odeur de l'encens m'est revenue si puissante...* » Enfin, le chapitre d'introduction mentionne le fait qu'il a été récemment en danger de mort : « *tout dernièrement, m'étant trouvé sur le point de faire le dernier couac ! j'ai songé à rechercher la clef du festin ancien, où je reprendrai peut-être appétit* », et évoque un rapprochement momentané avec la religion chrétienne.

Par élimination, les trois chapitres écrits avant mai 73, au cours de l'hiver 72-73 passé à Charleville, sont donc *Mauvais Sang* (voire la remarque faite plus haut), l'*Impossible* et *Délires I* — ce qui est d'ailleurs confirmé par leur communauté de style et de contenu. *Le Premier miracle du Christ* fournirait alors la charnière entre les *Illuminations* et *Une Saison en Enfer* et la transition entre les proses épiques, historiques, dont parle Ernest Delahaye, projet abandonné au profit de *Une Saison.*

C'est en tout cas un texte fort ambigu, qui montre seulement sans équivoque un Rimbaud (le même qui en 71 écrivait « Mort à Dieu ! » sur les murs) réenvahi par la préoccupation chrétienne, repris par la hantise de Satan. *Une Saison* sera écrit tout entier *en face* du christianisme, *contre* lui si l'on veut (dans le Midi de la France, on dit « se marier *contre* quelqu'un »). Certes, il est maintenant impossible de continuer à voir en Rimbaud, avec Paterne Berrichon, un « témoignage poignant de la réalité catholique » ni de croire déjà converti, autrement qu'en puissance, celui qui deux ans après avoir écrit la *Saison* (et s'en être désintéressé) prend plaisir à faire retomber dans son péché Verlaine venu tout exprès à Stuttgart pour le convertir et commente en

ces termes l'événement : « *Verlaine est arrivé ici l'autre jour, un chapelet aux pinces... Trois heures après on avait renié son dieu et fait saigner les 98 plaies de N.S.* »

Il n'y a pas non plus seulement en lui, comme le veut Claudel, un « mystique à l'état sauvage », ou ce « merveilleux introducteur au christianisme », doté d'une sorte de monstrueuse innocence que dépeint Rivière. Il n'est pas si innocent que cela — au moins à l'époque de la *Saison* où sans doute après les *Illuminations* la recherche du climat de l'innocence originelle s'est avérée vaine. Il y a en lui un satanisme véritable, un besoin de blasphémer et de souiller (Rimbaud le Voyou, celui qui répète dix fois dans une lettre « Merde pour moi, merde pour moi »), de faire très positivement saigner les quatre-vingt-dix-huit plaies de Notre-Seigneur, une haine de soi, et une détestation de Dieu aussi différentes qu'il est possible de l'athéisme pur et simple et qui (plutôt qu'à Hæckel, au scientisme du XIX^e^ siècle, et au matérialisme marxiste auxquels le rattacherait Etiemble...), feraient songer à Sade.

Nietzsche, avec son Zarathoustra, a voulu faire concurrence à l'Evangile. Rimbaud semble avoir écrit *Le Premier Miracle du Christ* en haine de celui qui, pour avoir voulu ouvrir les portes de l'enfer, a pour toujours *rendu les hommes esclaves de leur baptême* alors qu'il n'était pas capable de les sauver, lui dont les démons rient dans l'interprétation rimbaldienne de la parabole de Saint Jean. Bref il lui reproche d'être venu enchaîner et non pas délivrer ; d'avoir fait comme première « action grave » un miracle dérisoire, une guérison à rebours. Les « infâmes infirmes » ne sont pas guéris, après s'être plongés dans cette eau lustrale qu'ils regardaient pourtant *avec envie ;* le poids de leurs péchés les

a rejetés sur les marches, et tandis que Jésus contemple l'échec de son œuvre, le démon tire la langue et rit au monde. Seul le paralytique qui est resté couché sans croire, sans espérer le miracle, va se trouver sauvé : il a brusquement compris que l'espoir était imposture : aussi il se lève, délivré, « *et ce fut d'un pas singulièrement assuré qu'ils le virent franchir la galerie et disparaître dans la ville, les Damnés* ». Telle doit être l'attitude de l'homme fort en face le christianisme.

Mais Rimbaud ne peut s'y tenir. Il n'est pas le Paralytique, le sceau du baptême demeure sur lui, indélébile et *Une Saison* est l'histoire des efforts forcenés qu'il fait pour tenter de s'en débarrasser. Tantôt il proteste qu'il est de la race de Cham, des païens, des nègres, qu'il existait avant que le Christ ne soit venu et que par suite celui-ci n'a pu mourir pour lui (c'est la position de *Mauvais Sang*). Mais il est déjà trop évolué : « *J'avais entrevu la conversion au bien et au bonheur, le salut. Puis-je décrire la vision, l'air de l'enfer ne souffre pas les hymnes !* » Il a vu trop d'anges, lorsqu'il vivait les Illuminations : « *damné par l'arc-en-ciel* », la brûlure de l'espérance est sur lui à tout jamais. Plus question maintenant d'enterrer la hache du bien et du mal, de feindre qu'on est innocent, d'envier la félicité des bêtes, celle des chenilles, des taupes ou ces mouches qui bombinaient dans les ténèbres de l'existence animale, gouffres d'ombre que résume la voyelle A (*oh ! le moucheron enivré à la pissotière de l'auberge, amoureux de la bourrache, et que dissout un rayon !*) de rêver de pouvoir se repaître à nouveau de terre et de pierres. L'âge de l'inconscience minérale est désormais révolu : il faut payer le prix de son éducation chrétienne, le prix aussi de ce qu'on a vu

au temps où l'on pratiquait l'alchimie du Verbe. On ne revient pas en arrière, dans la vie spirituelle, où le combat est aussi brutal que la bataille d'hommes. « Il faut monter ou se perdre » comme dit le curé de Bernanos. Le seul salut est désormais dans l'Oméga et ce qu'il symbolise ; mais l'accès n'en est pas aussi facile que le poète le croyait au temps du sonnet des voyelles : entre lui et l'homme bée l'enfer qu'il faut franchir. Le Christ n'a sauvé personne, certes, mais il a empêché à tout jamais l'homme de se sauver par ses propres moyens, soit par le retour à la nature, soit par la science :

— Jamais l'espérance
Pas d'*orietur*
Science et patience
Le supplice est sûr...

Pour qui a été baptisé, à jamais dépouillé de l'innocence primitive, la damnation est éternelle. Le contact immédiat avec l'absolu est interdit : comment se laver des souillures du péché ? « *Alors, — oh ! — chère pauvre âme, l'éternité serait-elle pas perdue pour nous !* » Parfois les anciennes visions reviennent un instant et avec elles l'ancien orgueil : « *Quelquefois, je vois au ciel des plages sans fin couvertes de blanches nations en joie. Un grand vaisseau d'or au-dessus de moi, agite ses pavillons multicolores sous les brises du matin. J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues...* »

Mais Rimbaud ne croit plus à ses inventions d'antan ;

tout cela n'était que littérature et c'est la palinodie : « *J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée !* » La poésie ne nous fait pas pénétrer dans l'autre monde ; c'est seulement une contrefaçon de vision : « *Enfin, je demanderai pardon pour m'être nourri de mensonge. Et allons.* »

C'en est fini du temps où l'on pouvait chanter la *Chanson de la Plus Haute Tour* (qui était écrite en 1871), croire avoir atteint les cimes d'un bonheur instantané, et écrire, comme dans le brouillon de l'alchimie du Verbe : « Je crus avoir trouvé raison et bonheur. J'écartais le ciel, l'azur, qui est du noir (parce qu'il cache la vraie lumière, empêche d'accéder à la vie véritable), et je vivais, étincelle d'or de la lumière *nature*. C'était très sérieux. » Une ou deux années plus tôt, Mallarmé s'était éperdûment colleté avec le « vieux plumage enfin terrassé, Dieu », et avec des résultats aussi tragiques.

Ce n'est pas ici le lieu de parler de l'avertissement reçu par Mallarmé. Celui de Rimbaud semble avoir été double : d'une part, il a fait l'expérience de la damnation, de ce que c'est que d'être damné (régurgitation, si l'on veut, de l'éducation catholique reçue dans l'enfance, mais peu importe ici), de l'autre il a vu combien était vaine l'expérience des *Illuminations*, parce qu'incommunicable, incapable de délivrer vraiment les autres hommes : qu'importe que l'on soit devenu soi-même un opéra fabuleux, si l'on ne peut donner aux autres les diverses vies qui leur semblent dues, les convaincre celui-ci qu'il est un ange, celui-là un porc (« *on voit son ange, jamais l'ange d'un autre* », dit de même la Vierge Folle). L'avertissement qui réveille le poète des sortilèges

qu'il croit béatifiques, c'est le chant du coq de la charité, le rappel qu'il existe un autre univers que celui du rêve solitaire : le monde où les hommes vivent et souffrent, l'univers de la bonté : « *Sur la mer, que j'aimais comme si elle eût dû me laver d'une souillure, je voyais se lever la croix consolatrice...* » Et dans le brouillon : « Dans les plus grandes villes, à l'aube, *ad* (*diluculum*) *matutinum*, au *Christus venit* (quand pour les hommes forts le Christ vient), sa dent, douce à (la) mort, m'avertissait avec le chant du coq. » D'où la conclusion : « *Maintenant je puis dire que l'art est une sottise... Salut à la bonté.* »

On peut dire, je pense, devant ces textes, que l'expérience d'où est sortie *Une Saison en Enfer* est constituée essentiellement par la reconnaissance du christianisme comme vérité objective, affirmation qu'il est impossible de brûler les étapes pour atteindre « en prise directe » l'absolu (ici le parallélisme avec Mallarmé se fait saisissant). Que l'enfer est quelque chose de réel, qu'il faut traverser patiemment et lentement, le péché une souillure à résorber en soi (ce que n'ont pas fait les infirmes de la piscine de Bethsaïda), sans attendre de secours extérieur, et non pas, comme peut-être Verlaine la Vierge Folle l'avait parfois soufflé à son compagnon de chaîne, un moyen de pression (et presque de chantage) sur Dieu. Bref qu'il faut accepter le temps de la patience, de la science et du labeur humain, en renonçant à tout jamais à la mystique immédiate mais discontinue des *Illuminations*, qui n'intègre pas les autres consciences humaines et leur demeure incommunicable, donc stérile. (*La Lettre du Voyant* a proclamé le poète chargé de l'humanité, y compris les animaux, sans oublier même les femmes — que les dernières lignes de la *Saison* abandon-

nent, assez délibérément et sans trop de regrets, à leur enfer particulier). C'est la sagesse amère de la durée qui s'étire indéfiniment, tant que subsiste le corps, du fardeau — croix ou charrue — qu'il faudra traîner jusqu'au bout, seul, sans espoir ni sans charité, comme pour expier l'orgueil et l'impatience qui ont précédé :

« Moi ! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à éteindre ! Paysan ! »

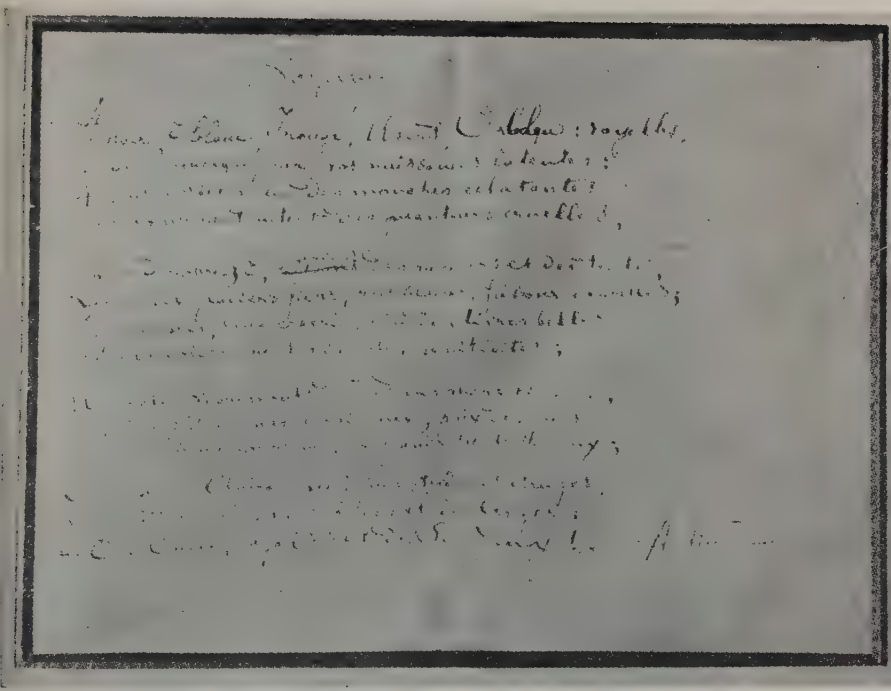
Je n'ai pas le cœur, maintenant, de parler du reste de la vie de Rimbaud, qui dura encore dix-huit ans (presque autant que la période qui l'avait précédée, allant de la naissance à la publication d'*Une Saison*, écrite à dix-neuf ans). Tant que l'on n'aura pas découvert et publié avec toutes garanties d'authenticité le manuscrit fantôme de *La Chasse Spirituelle*, les quarante mille vers merveilleux prétendûment composés en Abyssinie, on ne peut guère la considérer autrement que comme une vie « posthume » pour reprendre le nom donné par Keats à ses derniers dix-huit mois d'existence biologique, apoétique.

Il faut toutefois dire deux mots de ce célèbre « silence », qui peut-être a valu à Rimbaud plus de notoriété que ses écrits — un peu comme la colère d'Alexandre relativement à sa chasteté, ou l'obscurité de Mallarmé quant à la luminosité de ses vers. Tout d'abord, comme l'a fait très justement remarquer Enid Starkie, il a pu n'être nullement délibéré, mais historiquement contingent et comme psycho-

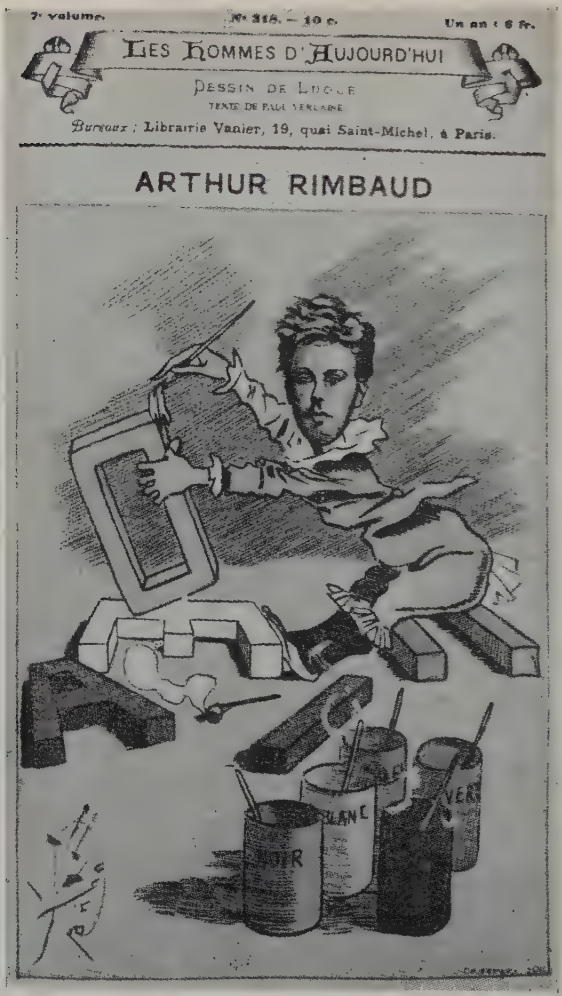
logiquement fortuit. Rien ne montre, au moment où Rimbaud achève *Une Saison en Enfer*, qu'il ait décidé d'en faire son testament littéraire *überhaupt* et se soit, dès ce moment, résigné à un silence définitif. La phase de sa vie dont *Une Saison* prend congé, celle qu'elle enterre en un sens, c'est celle qui gravite autour des *Illuminations*, mais seulement elle. Certes, le livre est un adieu à une période révolue de sa vie spirituelle et de son activité littéraire — celle qu'incarne temporellement la liaison avec Verlaine, esthétiquement la poésie conçue comme une entreprise mystique d'auto-déification. Et il espérait sans nul doute retirer quelque gloire (et peut-être quelque argent) de son procès-verbal de rupture — le soin avec lequel il réunit son manuscrit et l'envoie à l'impression le prouve assez, alors qu'il s'est complètement désintéressé des proses éparses qui plus tard, réunies d'abord par les soins de Verlaine, devaient peu à peu devenir les *Illuminations*, aussi irritantes pour lui à contempler par la suite que les instantanés d'une liaison défunte.

Il se peut même qu'il ait envisagé le retour à une activité littéraire plus conforme à la normale — disons plus parnassienne : la beauté formelle conventionnelle, qui l'avait déçu au début de l'entreprise des *Illuminations*, lui paraît redevenue digne de son respect : le point final mis à l'*Alchimie du Verbe* est le célèbre « *Cela s'est passé. Je sais aujourd'hui saluer la beauté.* »

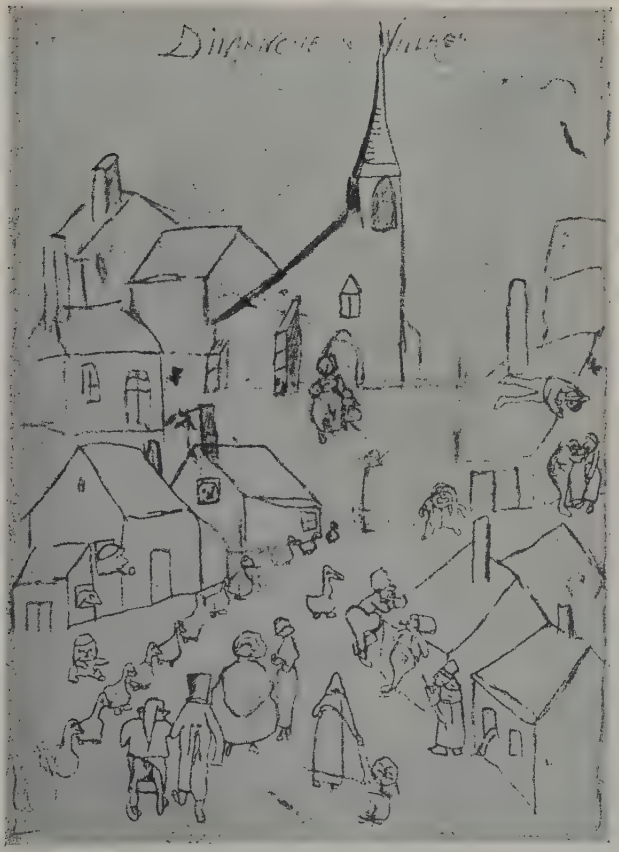
Mais le livre tombe dans le silence à Paris et Rimbaud s'en désintéresse, en partie parce qu'il n'a pas d'argent pour payer le libraire. Puis il se trouve engagé, comme la péniche dans une autre écluse, dans un autre genre de vie, et l'écoulement du temps va transformer en destin et légende



Fac-similé du Sonnet « Les Voyelles » (collection « Maison de Poésie ».)


7e volume. N° 318. — 10 c. Un an : 6 fr.
LES HOMMES D'AUJOURD'HUI
DESSIN DE LUQUE
TEXTE DE PAUL VERLAINE
Bureaux : Librairie Vanier, 19, quai Saint-Michel, à Paris.
ARTHUR RIMBAUD
NOIR
BLANC
VERT

Portrait-charge, par Luque.



Dimanche au village
(dessin par Jean Arthur Rimbaud) Collection T.T.

Le marchand de chansons
(dessin par Jean Arthur Rimbaud).

ce qui avait pu d'abord résulter seulement de circonstances fortuites.

Mais cet aspect même de destinée métaphysique que va prendre l'existence de Rimbaud demande un commentaire ; d'autant que son sort réalise, si involontairement que cela ait pu être dans l'histoire, une part du programme esquissé à la fin de la *Saison*, en particulier dans l'*Eclair* et l'*Adieu*. *La Saison* porte bien son nom : ce qu'elle renferme de plus cohérent, et dont la discontinuité inhérente au style ne réussit pas à masquer le caractère systématique, c'est une véritable théologie de l'Enfer, mais provisoire et comme « saisonnière », capitale pour Rimbaud parce qu'elle est l'envers de la mystique discontinue, immédiate, condamnée au solipsisme des *Illuminations*. Ce qu'il a découvert au cours de l'expérience qu'il nous relate, c'est que ce n'est pas par des poèmes que l'on peut venir à bout de l'Enfer, le vrai, celui qu'on porte en soi. Aussi l'Art est-il une sottise. Parce que le Christ est venu, parce que l'on a été baptisé, l'innocence du nègre ou du païen n'est plus possible, autrement que par feinte. Il faudra consentir aux lents travaux des hommes, si impatiemment qu'on en porte le joug.

Le péché essentiel de Rimbaud, c'est peut-être, plus que le manque d'espérance, plus que le manque de charité, *l'impatience*, qui est d'ailleurs un péché d'enfant, la non-résignation au temps. Il est remarquable que, même lorsque, à la fin de la *Saison*, il semble accepter le travail, il en parle comme d'un éclair, et sur un rythme de chevauchée wagnérienne : *Le travail humain ! c'est l'explosion qui éclaire mon abîme de temps en temps* « Et encore : « *... la science est trop lente. Que la prière galope et que la lumière gronde...* » Trait d'enfance, certes, mais qui ne semble pas

avoir disparu avec le temps, que ce « sang trop vite » qui, comme chez Benjamin Constant (avec qui Rimbaud, si extraordinaire que cela puisse paraître à première vue, n'est sans doute pas sans ressemblances) le rend à tout jamais incapable d'accepter vraiment le sort commun, la vie quotidienne en réussissant à effectuer une intégration des moments du temps, et les condamne tous deux, accessoirement, à n'écrire jamais que dans la fièvre ; plus profondément à toujours osciller, à part quelques moments de quiétude mystique où le temps demeure miséricordieusement suspendu, entre le temps de l'instant et de la violence (jeu, débauche ou drogue), et celui de l'ennui, où l'existence se traîne semblable à la mort.

« Rien n'est vanité ; à la science, et en avant ! crie l'Ecclésiaste moderne...

Ah ! vite, vite un peu ; là-bas, par-delà la nuit, ces récompenses futures, éternelles... les échapperons-nous ? »

On pense nécessairement, devant ce texte pourtant appliqué à louer la patience, à la vérité profonde que renferme (au moins pour Rimbaud) le terrible verdict de François Mauriac : « L'horrible et sublime destin de Baudelaire, de Verlaine et de Rimbaud tient dans le don effrayant de ne pouvoir vieillir. » Les anges n'ont pas d'âge — surtout les mauvais anges, et l'on sait que le nom donné à Satan, dans plusieurs textes talmudiques, est celui d'*Adolescent*. Un Adolescent incapable d'arriver à la maturité sans abandonner en route la part la meilleure, la plus *grave* de ses dons, tel apparaît Rimbaud. Les grâces qu'il a reçues sont celle de l'enfance : entre autre le pouvoir de s'absorber tout entier dans la sensation, de s'y enfoncer voluptueusement, mystiquement et d'y trouver un bref instant l'illusion d'une

extase, *ekstasis*, d'une sortie miraculeuse hors des limites de l'être et du temps. Enfant comblé par la Nature et sa « contemplostate » (le poème intitulé *Sensation*, que je citais plus haut, a été écrit par lui à quinze ans), il demeurera à-tout jamais rivé à la terre, qui a su lui procurer de telles satisfactions, à lui le païen, le paysan, *paganus;* même lorsqu'il voudra en sortir, l'absolu de la sensation lui étant enfin apparu, après les *Illuminations* comme un univers clos, incapable de cette large ouverture sur le monde de la réversibilité des mérites qui serait indispensable pour qu'il devînt communicable, donc fécond pour les autres.

A certains moments, il se sent comme prisonnier de cette bonne santé même dont il a tiré tant de joies : « *Je me porte toujours bien, dans ce sale pays* », écrira-t-il d'Aden à sa famille le 15 janvier 1885, avec l'espèce de rage qui possédait autrefois Rimbaud le Voyou. Même au temps où il se croyait voyant, ses moyens de dépasser la condition humaine étaient presque tous à base physique, cénesthésique même : jeûne, excès sexuels, fatigue des marches forcées, excitation due à l' « absomphe ». Même l'extraordinaire justesse de son style semble être due avant tout à la sûreté quasi-viscérale avec laquelle il choisit ses mots. Le rêve formé par lui dès l'enfance et que reprend et assume *Une Saison en Enfer*, c'est celui d'un salut tout biologique, auquel l'homme aurait droit de par sa seule appartenance à l'espèce, réduite au minimum, assurée par là-même :

Sur les routes, par des nuits d'hiver, sans gîte sans habits, sans faim, une voix étreignait mon cœur gelé : « Faiblesse ou force : te voilà, c'est la force. Tu ne sais ni où tu

vas ni pourquoi tu vas, entre partout, réponds à tout. On ne te tuera pas plus que si tu étais cadavre.

Aussi, par ces vertigineuses orgies du dénuement, il ira aussi loin que la chair peut porter l'homme — mais non pas plus loin. « *Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes.* » Un moment vient toujours, dans l'ascension, où il faut *payer*, payer pour tous les dons qu'on a reçus en naissant (et si dénué qu'on se croie, ou que l'on se veuille, on a toujours reçu plus qu'il ne paraîtrait, et finalement trop). Tout ce qui nous est donné par nature se transforme en dettes, en *passif* au regard de la grâce, depuis la bonne digestion jusqu'au génie musical ou pictural. Toute faculté qui nous a permis d'accéder à un échelon se transforme en obstacle pour passer de là à l'échelon supérieur : l'athlète sera comptable de son bon équilibre corporel, l'intellectuel de son intelligence, l'artiste de son talent, le voluptueux de son aptitude à jouir. On se demande parfois s'il n'est pas vrai que, pas plus que le riche, jamais un écrivain n'entra au royaume des cieux. Il y faudrait en tout cas une ascèse et un redressement dont Rimbaud ne semble pas avoir été capable. Il a seulement eu le courage, discutable et limité, de s' « amputer vif de la poésie », comme dit si bien Mallarmé, sans trouver en lui ou hors de lui la force de continuer jusqu'au bout, en la perfectionnant et en progressant, l'existence poétique qui avait été sienne au moment des *Illuminations*. Le grand secret de l'adolescence, dont il avait été fait le miraculeux dépositaire, ce pouvoir de n'accepter rien, ce regard entièrement neuf posé sur toutes choses (dont par exemple un Galois nous offre l'équivalent en

mathématiques), il s'est avéré incapable de le transporter dans l'âge mûr et de faire fructifier le trésor qui lui avait été confié, sans qu'une Providence assassine et miséricordieuse ait jugé bon de lui dépêcher, comme à Galois, un policier provocateur qui le libère à tout jamais du soin de sa propre destinée.

La lente et dure conquête de la maturité est sans doute, dans son essence, une réintégration des divers niveaux de l'être total qui, au cours du développement, en sont arrivés à des stades différents. Or, cette réintégration, chez Rimbaud, n'a jamais eu lieu. Le mouvement par lequel l'homme enfin accompli assume son passé et, au lieu de le refouler dans les ténèbres de l'inconscient ou de le tenir pour nul et non avenu, le fait véritablement sien, lui était peut-être interdit : en tout cas il n'a jamais eu lieu que sous sa forme la plus négative. Sans vouloir tenter ici une psychanalyse de Rimbaud, il faut bien constater chez lui (à l'époque des poésies) une fixation affective à la personne de sa mère, dragon rigide et exigeant, adorée et haïe tout à la fois, crainte et méprisée, pour qui il n'en fait jamais assez (à l'école ou dans le monde) ; fixation qui explique (pour la psychanalyse orthodoxe) l'agressivité, l'érotisme, l'homosexualité (par haine de la femme et terreur devant Elle) — et d'un point de vue plus large, la dépendance où l'exilé de Harrar s'est toujours voulu et trouvé maintenu à l'égard de sa famille, institutionnellement et matriarcalement incarnée dans « la mère Rimb ».

Cecil B. Hackett a donné de deux ou trois des premiers poèmes une exégèse aussi ingénieuse que foncièrement *juste,* à laquelle je ne puis ici que renvoyer. (Il s'agit, entre autre, des *Effarés* et de *Ma Bohème,* où le Petit Poucet désigne le

poète et la Grande-Ourse la constellation affective qui incarne le retour impossible au sein maternel.)

Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse...

La seule chose qui nous importe actuellement est de constater que, cet espoir déçu d'un retour à l'union béate (intra-utérine, si l'on y tient) avec la Mère, Rimbaud ne s'en est jamais délivré. Il n'a cessé de rêver au refuge, à l' « auberge verte » de la Comédie de la Soif, comme le prouve le fragment désabusé des *Illuminations*, où s'unissent à nouveau le thème de l'auberge et celui de l'étoile : « *...il y a des auberges qui, pour toujours, n'ouvrent déjà plus; — il y a des princesses, et, si tu n'es pas trop accablé, l'étude des astres, le ciel* ». (*Métropolitain XXVIII.*)

Et d'autre part la fin du poème liminal de *Une Saison :*

« *Et la Reine, la Sorcière qui allume sa braise dans le pot de terre, ne voudra jamais nous raconter ce qu'elle sait et que nous ignorons.* »

Incapable sans doute de se sauver tout entier, jamais sorti vraiment de la « geôle familiale », Rimbaud a préféré ne revendiquer pour sienne que la plus commune, la plus médiocre partie de lui-même. Certes, il ne nous appartient pas de le blâmer, ou de le juger : seulement de voir quelles sombres fatalités ont pu le contraindre à accepter si docilement cet état, d'abord de dissociation de la personnalité, ensuite de mutilation. Il y a, certes, l'impossibilité où il se trouvait (de par sa situation affective à l'égard de sa mère) de résorber définitivement toutes les

nostalgies utérines qui traînent encore çà et là dans son œuvre ; ce qui explique le phénomène dont s'étonne M. Hackett, que « au seuil de la maturité » l'on retrouve dans les lettres de Rimbaud à sa mère, les accents puérils qui évoquent l'enfant qu'il n'a jamais cessé d'être, avec d'autant plus de netteté qu'il donne à sa mère à l'âge de trente ans la soumission aveugle et totale qu'elle réclamait en vain lorsqu'il était un petit garçon.

Mais, plus profondément, l'analyse (non plus cette fois la psychanalyse, mais ce qu'on aimerait appeler la « théanalyse », l'examen des niveaux spirituels de l'âme), met au jour en Rimbaud, des cassures intérieures graves, peut-être irrémédiables puisqu'en tous cas il ne leur a pas été remédié sinon *in extremis*. L'incapacité que nous avons signalée à propos des *Illuminations*, de constituer avec ses diverses visions un système cohérent, d'avoir même une symbolique consistante, pourrait bien être le reflet, non seulement de la mauvaise intégration de l'individualité psychique, mais d'une maladie spirituelle plus grave encore : Rimbaud serait alors une démonstration exemplaire des ravages que peut opérer la Foi à l'état pur, lorsqu'elle ne s'accompagne point de l'Espérance ni de la Charité — véritable étude clinique de ce que donne la mutilation, en un point quelconque, du système indissociable que forment les trois Vertus Théologales.

Qu'il ait eu la Foi, il ne semble guère qu'on en puisse douter. Ses blasphèmes même en attesteraient le caractère vivace : ce n'est pas simplement par goût du scandale qu'il poursuit les prêtres de ses sarcasmes, écrit « Mort à Dieu » ou « Merde à Dieu » sur les bancs des promenades publiques et les murs des églises. On ne cherche à profaner que

ce qu'on tient pour sacré, pour réel, ce à quoi l'on croit. Aussi les paroles à sa sœur Isabelle, du prêtre qui l'assiste à ses derniers moments n'ont-elles pas de quoi surprendre (pourvu que leur authenticité soit établie) : « Votre frère a la foi, mon enfant, que nous disiez-vous donc ? Il a la foi, et je n'ai même jamais vu de foi de cette qualité. »

Il a la foi, certes, il croit en Dieu (tout au moins pendant la période poétique) mais « comme les démons y croient », d'après l'Epître de Jacques, sans l'aimer, comme à une Puissance dont on est bien forcé de reconnaître l'existence (et la supériorité) alors qu'on aurait tant voulu s'égaler à Elle; il y croit aussi comme à la Réalité qui a laissé en lui, ange déchu, une blessure, une brûlure irrémédiables : on songe parfois, devant certains textes de *Une Saison en Enfer*, au personnage créé par Graham Greene dans *Rocher de Brighton*, le cruel Pinkie (précisément lui aussi, un être essentiellement adolescent, révolté contre tout, haïssant la femme et la sexualité, incapable d'exister autrement que dans le sadisme et l'agressivité) qui, lui aussi, croit fermement en Dieu et accepte tout des enseignements de la religion catholique — tout sauf l'Espérance et la Charité. Il aurait pu dire comme Rimbaud :

« *Un homme qui veut se mutiler est bien damné, n'est-ce pas ? Je me crois en Enfer, donc j'y suis... Je suis esclave de mon baptême...* » et encore « *L'Enfer ne peut attaquer les païens.* » On ne saurait être plus clair. « *Fiez-vous donc à moi, la foi soulage, guide, guérit...* »

Mais il n'y a pas trace d'amour dans cette croyance ou plutôt on y trouve un amour inversé, inverti, changé en

haine, qui ne se manifeste plus que comme un besoin de salir, de souiller et de profaner là où on ne peut détruire. C'est ici que Rimbaud le voyou prend sa vraie figure, celle d'un être qui n'est pas révolté simplement contre la société, ou les conventions; ce qu'il hait ce n'est ni la bohême littéraire de Paris, ni Madame sa Mère, mais bien Celui qui, souverainement, *est*. D'où le plaisir véritablement démoniaque qu'il trouve à faire retomber dans son péché le tiède Verlaine. S'il lui faut vivre en enfer, qu'au moins il n'y soit pas seul.

De là vient l'accent effrayant de certaines pages de *Une Saison :* lorsqu'il parle de la damnation, c'est vraiment en homme qui *sait,* et par expérience directe, sans être passé par le secours d'une théologie qu'il ne semble pas avoir beaucoup pratiquée. Il n'a pas eu besoin d'entendre un sermon comme celui que, dans le *Monsieur Ouine* de Bernanos, prêche le curé de Fenouille, pour savoir que le nom de Satan est légion et son essence multiplicité; que nulle « communion des damnés » ne peut venir victorieusement correspondre à la communion des élus, et que l'enfer est ce qui divise, non pas ce qui unit : « *Je devrais avoir mon enfer pour la colère, mon enfer pour l'orgueil et l'enfer de la caresse, un concert d'enfers.* » Que le royaume de Satan est celui de la solitude intégrale, et que la charité même ne se transmet pas dans ces espaces désertiques : « *Là-bas, ne sont-ce pas des âmes honnêtes, qui me veulent du bien ?... Elle ne m'entendent pas, ce sont des fantômes. Puis, jamais personne ne pense à autrui...* » Et que finalement, l'Enfer c'est le Rien, le Néant, l'absence de toutes choses, y compris celle de la souffrance et de la torture, le vide affreux auquel même les pires douleurs seraient préférables : « *Je meurs*

de lassitude... Je réclame. Je réclame ! Un coup de fourche, une goutte de feu. »

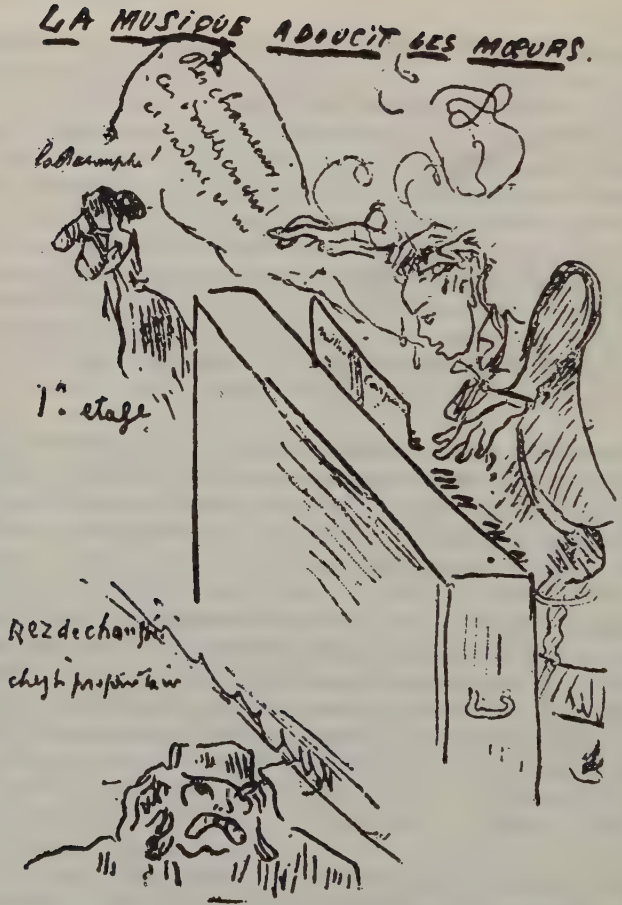
« Ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas de cœur », disait-il déjà, lui capable d'être bon seulement avec les animaux (« le poète est chargé de l'humanité des animaux mêmes » disait la *lettre du Voyant*), ou (comme l'atteste la suite de son histoire) avec les nègres semi-bestiaux encore du Harrar. Cette foi sans charité est aussi sans espérance : « *Je parvins à faire s'évanouir de mon esprit toute l'espérance humaine. Sur toute joie pour l'étrangler j'ai fait le bond sourd de la bête féroce* », écrit dans le prologue de *Une Saison en Enfer,* celui qui s'est cru, qui s'est délibérément *voulu* « damné par l'arc-en-ciel ». Car le plus tragique est sans doute que cette mutilation en soi du corps indivisible des trois Vertus Théologales, il l'ait recherchée et provoquée volontairement, comme l'opération plus manifeste par laquelle il s'amputa vivant de la faculté poétique, par ce même mélange d'orgueil et d'entêtement qui devait l'amener, bien plus tard, en Abyssinie, à mortifier définitivement le genou malade qu'on aurait pu encore sauver, en le ligotant serré, sauvagement, et en s'obligeant à des exercices violents qui le torturaient et ne pouvaient qu'empirer le mal. Finalement, derrière l'impatience, la dureté du cœur, le désespoir, ce que nous trouvons en lui c'est l'orgueil, un orgueil plus qu'humain, celui précisément des mauvais anges, qui ne peuvent tolérer d'être venus trop tard sur cette terre, alors que l'autre, le vrai, Jésus-Christ, les avait devancés. (« *Hélas ! l'Evangile a passé !* » est-il dit dans *Mauvais Sang.*)

Le silence de Rimbaud apparaît alors comme métaphysiquement inévitable (si contingent qu'il puisse avoir été

historiquement). Incapable d'accepter d'être *seulement* un poète, tout comme il devait longtemps refuser d'être seulement un chrétien comme les autres, la poésie devant lui sembler inutile, elle apparaissait à son impatience comme du temps irrémédiablement perdu, dès lors qu'elle n'était plus un moyen de voir Dieu, d'être Dieu. Et l'on pense, devant ce poème de la dislocation que sont les *Illuminations,* devant cet enfer en pièces détachées que nous propose *Une Saison,* devant le corps même disloqué du poète (incapable d'intégrer en lui le poète de sept ans, l'adolescent halluciné de seize ans, l'homme d'après la trentaine) aux paroles où Ruysbroek l'Admirable définit la condition essentiellement disloquée qui est celle des Anges déchus :

« Le démon voit, comme à travers une cloison de diamant qu'il ne rompra jamais, sa beauté d'archange éternellement subsistante dans la pensée divine; l'unité de son être est à jamais brisée et il sait que cette splendeur de lui-même, il ne la rejoindra plus. »

Après l'effort surhumain des *Illuminations* pour retrouver à travers la cloison de diamant du Verbe poétique la pureté de la vision angélique, et l'échec de cette tentative. Rimbaud ne pouvait qu'apercevoir de plus en plus clairement l'impossibilité où il était de rejoindre jamais la splendeur de son être.



Caricature, par Paul Verlaine.

ARTHUR RIMBAUD

ŒUVRES CHOISIES

DEUX LETTRES

A GEORGES IZAMBARD

27, rue de l'Abbaye-des-Champs,
à Douai (Nord).

Charleville, [13] mai 1871.

Cher Monsieur !

Vous revoilà professeur. On se doit à la Société, m'avez-vous dit; vous faites partie des corps enseignants : vous roulez dans la bonne ornière. — Moi aussi, je suis le principe : je me tais cyniquement *entretenir;* je déterre d'anciens imbéciles de collège : tout ce que je puis inventer de bête, de sale, de mauvais, en action et en paroles, je le leur livre : on me paie en bocks et en filles. *Stat mater dolorosa, dum pendet filius.* — Je me dois à la Société, c'est juste — et j'ai raison. — Vous aussi, vous avez raison, pour aujourd'hui. Au fond, vous ne voyez en votre principe que poésie subjective : votre obstination à regagner le râtelier universitaire — pardon ! — le prouve. Mais vous finirez toujours comme un satisfait qui n'a rien fait, n'ayant rien voulu faire. Sans compter que votre poésie subjective sera toujours horriblement fadasse. Un jour, j'espère, — bien d'autres espèrent la même chose, — je verrai dans votre principe la poésie objective, je la verrai plus sincèrement que vous ne le

feriez ! — Je serai un travailleur : c'est l'idée qui me retient quand les colères folles me poussent vers la bataille de Paris, — où tant de travailleurs meurent pourtant encore tandis que je vous écris ! Travailler maintenant, jamais, jamais; je suis en grève.

Maintenant, je m'encrapule le plus possible. Pourquoi ? Je veux être poète, et je travaille à me rendre *voyant* : vous ne comprendrez pas du tout, et je ne saurais presque vous expliquer. Il s'agit d'arriver à l'inconnu par le dérèglement de *tous les sens*. Les souffrances sont énormes, mais il faut être fort, être né poète, et je me suis reconnu poète. Ce n'est pas du tout ma faute. C'est faux de dire : je pense. On devrait dire : On me pense. Pardon du jeu de mots.

Je est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait !

Vous n'êtes pas *enseignant* pour moi. Je vous donne ceci : est-ce de la satire, comme vous diriez ? Est-ce de la poésie ? C'est de la fantaisie, toujours. — Mais, je vous en supplie, ne soulignez ni du crayon, ni trop de la pensée :

Le cœur supplicié

Mon triste cœur bave à la poupe

. . . . . .

Ça ne veut pas rien dire.
Répondez-moi : chez M. Deverrière, pour A.R.
Bonjour de cœur.

A. RIMBAUD.

A PAUL DEMENY

à Douai.

Charleville, 15 mai 1871.

J'ai résolu de vous donner une heure de littérature nouvelle. Je commence de suite par un psaume d'actualité :

Chant de guerre parisien

Le printemps est évident, car...
.....

A. RIMBAUD.

— Voici de la prose sur l'avenir de la poésie :

Toute poésie antique aboutit à la poésie grecque, Vie harmonieuse — De la Grèce au mouvement romantique, — moyen-âge, — il y a des lettrés, des versificateurs. D'Ennius à Theroldus, de Theroldus à Casimir Delavigne, tout est prose rimée, un jeu, avachissement et gloire d'innombrables générations idiotes : Racine est le pur, le fort, le grand. — On eût soufflé sur ses rimes, brouillé ses hémistiches, que le Divin Sot serait aujour-

d'hui aussi ignoré que le premier venu auteur d'*Origines*. — Après Racine, le jeu moisit. Il a duré deux mille ans !

Ni plaisanterie, ni paradoxe. La raison m'inspire plus de certitudes sur le sujet que n'aurait jamais eu de colères un Jeune-France. Du reste, libre aux *Nouveaux* d'exécrer les ancêtres : on est chez soi et l'on a le temps.

On n'a jamais bien jugé le romantisme. Qui l'aurait jugé ? Les Critiques !! Les Romantiques ? qui prouvent si bien que la chanson est si peu souvent l'œuvre, c'est-à-dire la pensée chantée et comprise du chanteur.

Car *je* est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute : je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs, ou vient d'un bond sur la scène.

Si les vieux imbéciles n'avaient pas trouvé du Moi que la signification fausse, nous n'aurions pas à balayer ces millions de squelettes qui, depuis un temps infini, ont accumulé les produits de leur intelligence borgnesse, en s'en clamant les auteurs !

En Grèce, ai-je dit, vers et lyres rythment l'Action. Après, musique et rimes sont jeux, délassements. L'étude de ce passé charme les curieux : plusieurs s'éjouissent à renouveler ces antiquités : — c'est pour eux. L'intelligence universelle a toujours jeté ses idées naturellement; les hommes ramassaient une partie de ces fruits du cerveau : on agissait par, on en écrivait des livres : telle allait la marche, l'homme ne se travaillant pas, n'étant pas encore éveillé, ou pas encore dans la plénitude du grand songe. Des fonctionnaires, des écrivains : auteur, créateur, poète, cet homme n'a jamais existé !

La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière; il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il doit la cultiver ! Cela semble simple : en tout cerveau s'accomplit un développement naturel; tant d'*égoïstes* se proclament auteurs; il en est bien d'autres qui s'attribuent leur progrès intellectuel ! — Mais il s'agit de faire l'âme monstrueuse : à l'instar des comprachicos, quoi ! Imaginez un homme s'implantant et se cultivant des verrues sur le visage.

Je dis qu'il faut être *voyant,* se faire *voyant.*

Le Poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens.* Toutes les formes d'amour, de souffrance, de folie; il cherche lui-même, il épuise en lui tous les poisons, pour n'en garder que les quintessences. Ineffable torture où il a besoin de toute la foi, de toute la force surhumaine, où il devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, — et le suprême Savant ! — Car il arrive à l'*inconnu !* Puisqu'il a cultivé son âme, déjà riche, plus qu'aucun ! Il arrive à l'inconnu, et quand, affolé, il finirait par perdre l'intelligence de ses visions, il les a vues ! Qu'il crève dans son bondissement par les choses inouïes et innommables : viendront d'autres horribles travailleurs; ils commenceront par les horizons où l'autre s'est affaissé !

— La suite à six minutes. —

Ici j'intercale un second psaume *hors du texte :* veuillez tendre une oreille complaisante, — et tout le monde sera charmé —. J'ai l'archet en main, je commence :

Mes petites amoureuses

Un hydrolat lacrymal lave...

. . . . . .

A. R.

Voilà. Et remarquez bien que, si je ne craignais de vous faire débourser plus de 60 c. de port, — moi pauvre effaré qui, depuis sept mois, n'ai pas tenu un seul rond de bronze ! — je vous livrerais encore mes *Amants de Paris,* cent hexamètres, monsieur, et ma *Mort de Paris,* deux cent hexamètres !

— Je reprends !

Donc le poète est vraiment voleur de feu.

Il est chargé de l'humanité, des *animaux* même; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions; ce qu'il rapporte de *là-bas* a forme, il donne forme; si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue; du reste, toute parole étant idée, le temps d'un langage universel viendra ! Il faut être académicien — plus mort qu'un fossile, — pour parfaire un dictionnaire, de quelque langue que ce soit. Des faibles se mettraient à *penser* sur la première lettre de l'alphabet, qui pourraient vite ruer dans la folie !

Cette langue sera de l'âme pour l'âme, résumant tout, parfums, sons, couleurs, de la pensée accrochant la pensée et tirant. Le poète définirait la quantité d'inconnu

s'éveillant en son temps dans l'âme universelle : il donnerait plus — que la formule de sa pensée, que l'annotation *de sa marche au Progrès !* Enormité devenant norme, absorbée par tous, il serait vraiment *un multiplicateur de progrès !*

Cet avenir sera matérialiste, vous le voyez. Toujours pleins du *Nombre* et de l'*Harmonie*, ces poèmes seront faits pour rester. Au fond, ce serait encore un peu la Poésie grecque.

L'art éternel aurait ses fonctions, comme les poètes sont citoyens. La Poésie ne rythmera plus l'action; elle *sera en avant.*

Ces poètes seront ! Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra pour elle et par elle, l'homme — jusqu'ici abominable, — lui ayant donné son renvoi, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres? — Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses; nous les prendrons, nous les comprendrons.

En attendant, demandons au *poète* du *nouveau,* — idées et formes. Tous les habiles croiraient bientôt avoir satisfait à cette demande : — ce n'est pas cela !

Les premiers romantiques ont été *voyants* sans trop bien s'en rendre compte : la culture de leurs âmes s'est commencée aux accidents : locomotives abandonnées, mais brûlantes, que prennent quelque temps les rails. — Lamartine est quelquefois voyant, mais étranglé par la forme vieille. — Hugo, *trop cabochard,* a bien du *vu* dans les derniers volumes : *Les Misérables* sont un vrai *poème.* J'ai *Les Châtiments* sous main; *Stella* donne à peu

près la mesure de la *vue* de Hugo. Trop de Belmontet et de Lamennais, de Jehovah et de colonnes, vieilles énormités crevées.

Musset est quatorze fois exécrable pour nous, générations douloureuses et prises de visions, — que sa paresse d'ange a insultées ! O ! les contes et les proverbes fadasses ! ô les *Nuits !* ô *Rolla*, ô *Namouna*, ô *La Coupe !* tout est français, c'est-à-dire haïssable au suprême degré; français, pas parisien ! Encore une œuvre de cet odieux génie qui a inspiré Rabelais, Voltaire, Jean La Fontaine, commenté par M. Taine ! Printanier, l'esprit de Musset ! Charmant, son amour ! En voilà, de la peinture à l'émail, de la poésie solide ! On savourera longtemps la poésie *française*, mais en France. Tout garçon épicier est en mesure de débobiner une apostrophe Rollaque, tout séminariste emporte les cinq cents rimes dans le secret d'un carnet. A quinze ans, ces élans de passion mettent les jeunes en rut; à seize ans, il se contentent déjà de les réciter avec *cœur;* à dix-huit ans, à dix-sept même, tout collégien qui a le moyen fait le Rolla, écrit un Rolla ! Quelques-uns en meurent peut-être encore. Musset n'a rien su faire : il y avait des visions derrière la gaze des rideaux : il a fermé les yeux. Français, panadis, traîné de l'estaminet au pupitre de collège, le beau mort est mort, et, désormais, ne nous donnons même plus la peine de le réveiller par nos abominations !

Les seconds romantiques sont très *voyants :* Théophile Gautier, Leconte de Lisle, Théodore de Banville. Mais inspecter l'invisible et entendre l'inouï étant autre chose que reprendre l'esprit des choses mortes, Baudelaire est le premier voyant, roi des poètes, *un vrai Dieu.*

Encore a-t-il vécu dans un milieu trop artiste; et la forme si vantée en lui est mesquine. Les inventions d'inconnu réclament des formes nouvelles.

Rompue aux formes vieilles, — parmi les innocents, A. Renaud, — a fait son Rolla; L. Grandet, a fait son Rolla; — les gaulois et les Musset, G. Lafenestre, Coran, Cl. Popelin, Soulary, L. Salles; les écoliers, Marc, Aicard, Theuriet; les morts et les imbéciles, Autran, Barbier, L. Pichat, Lemoyne, les Deschamps, les Des Essarts; les journalistes, L. Cladel, Robert Luzarches, X. de Ricard; les fantaisistes, C. Mendès; les bohèmes; les femmes; les talents, Léon Dierx et Sully-Prudhomme, Coppée; — la nouvelle école, dite parnasienne, a deux voyants, Albert Mérat et Paul Verlaine, un vrai poète. — Voilà.

Ainsi je travaille à me rendre *voyant*. Et finissons par un chant pieux.

Accroupissements

Bien tard, quand il se sent l'estomac écœuré

. . . . . .

Vous seriez exécrable de ne pas répondre : vite, car dans huit jours je serai à Paris, peut-être.

Au revoir,

A. RIMBAUD.

PROSE DE COLLÈGE

LE RÊVE DE L'ENFANT

Le soleil était encore chaud ; cependant il n'éclairait presque plus la terre ; comme un flambeau placé devant les ... ne les éclaire plus que par une faible lueur, ainsi le soleil, flambeau terrestre, s'éteignait en laissant échapper de son corps de feu une dernière et faible lueur, qui cependant laissait encore voir les feuilles vertes des arbres, les petites fleurs qui se flétrissaient, et le sommet gigantesque des pins, des peupliers et des chênes séculaires. Le vent rafraîchissant, c'est-à-dire une brise fraîche, agitait les feuilles des arbres avec un bruissement à peu près semblable à celui que faisaient les eaux argentées du ruisseau qui coulait à mes pieds. Les fougères courbaient leur front vert devant le vent. Je m'endormis, non sans m'être abreuvé de l'eau du ruisseau.

Je rêvai que ..... j'étais né à Reims, l'an 1503.

Reims était alors une petite ville, ou pour mieux dire un bourg, cependant renommé à cause de sa belle cathédrale, témoin du sacre du roi Clovis.

Mes parents étaient peu riches, mais très honnêtes : ils n'avaient pour tout bien qu'une petite maison, qui leur avait toujours appartenu, et, en plus, quelques mille francs auxquels il faut encore ajouter les petits louis provenant des économies de ma mère.

Mon père était officier (*), dans les armées du roi. C'était un homme grand, maigre, chevelure noire, barbe

(*) Colonel des Cent-Gardes.

yeux, peau de même couleur. Quoiqu'il n'eût guère, quand j'étais né, que 48 ou 50 ans, on lui en aurait certainement bien donné 60 ou 58. Il était d'un caractère vif, bouillant, souvent en colère, et ne voulant rien souffrir qui lui déplût.

Ma mère était bien différente : femme douce, calme, s'effrayant de peu de chose, et cependant tenant la maison dans un ordre parfait. Elle était si calme que mon père l'amusait comme une jeune demoiselle. J'étais le plus aimé. Mes frères étaient moins vaillants que moi et cependant plus grands. J'aimais peu l'étude, c'est-à-dire d'apprendre à lire, écrire et compter ; mais si c'était pour arranger une maison, cultiver un jardin, faire des commissions, à la bonne heure ! — je me plaisais à cela.

Je me rappelle qu'un jour mon père m'avait promis vingt sous si je lui faisais bien une division ; je commençai, mais je ne pus finir. Ah ! combien de fois ne m'a-t-il pas promis des sous, des jouets, des friandises, même une fois cinq francs, si je pouvais lui dire quelque chose.

Malgré cela, mon père me mit en classe dès que j'eus dix ans.

« Pourquoi, me disais-je, apprendre du grec, du latin ? Je ne le sais. Enfin, on n'a pas besoin de cela ! Que m'importe à moi que je sois reçu ? A quoi cela sert-il d'être reçu ? A rien, n'est-ce pas ? Si, pourtant ; on dit qu'on n'a une place que lorsqu'on est reçu. Moi, je ne veux pas de place ; je serai rentier. Quand même on en voudrait une, pourquoi apprendre le latin ? Personne ne parle cette langue. Quelquefois j'en vois, du latin, sur les journaux; mais, Dieu merci, je ne serai pas journaliste.

Pourquoi apprendre et de l'histoire et de la géographie ? On a, il est vrai, besoin de savoir que Paris est en France, mais on ne demande pas à quel degré de latitude. De l'histoire : apprendre la vie de Chinaldon, de Nabopolassar, de Darius, de Cyrus, et d'Alexandre, et de leurs autres compères remarquables par leurs noms diaboliques, est un supplice. Que m'importe, à moi, qu'Alexandre ait été célèbre ! Que m'importe ?... Que sait-on si les Latins ont existé ? C'est peut-être, leur latin, quelque langue forgée; et, quand même ils auraient existé, qu'ils me laissent rentier, et conservent leur langue pour eux ! Quel mal leur ai-je fait pour qu'ils me flanquent au supplice ?

Passons au grec. Cette sale langue n'est parlée par personne, personne au monde !... Ah ! saperlipote de saperlipopette ! sapristi ! moi, je serais rentier; il ne fait pas si bon de s'user les culottes sur les bancs, saperlipopettouille !

Pour être décrotteur, gagner la place de décrotteur, il faut passer un examen; car les places qui vous sont accordées sont d'être ou décrotteur, ou porcher, ou bouvier. Dieu merci ! je n'en veux pas, moi, saperlipouille ! Avec ça, des soufflets vous sont accordés pour récompense; on vous appelle animal, ce qui n'est pas vrai, bout d'homme, etc.

Ah ! saperpouillotte !...

ARTHUR.
(1864.)

POÉSIES

SENSATION

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, — heureux comme avec une femme.

Mars 1870.

A LA MUSIQUE

Place de la Gare, à Charleville.

Sur la place taillée en mesquines pelouses,
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs,
Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses.

— L'orchestre militaire, au milieu du jardin,
Balance ses schakos dans la *Valse des fifres :*
— Autour, aux premiers rangs, parade le gandin;
Le notaire pend à ses breloques à chiffres.

Des rentiers à lorgnons soulignent tous les couacs :
Les gros bureaux bouffis traînent leurs grosses dames
Auprès desquelles vont, officieux cornacs,
Celles dont les volants ont des airs de réclames;

Sur les bancs verts, des clubs d'épiciers retraités
Qui tisonnent le sable avec leur canne à pomme,
Fort sérieusement discutent les traités,
Puis prisent en argent, et reprennent : « En somme !... »

Epatant sur son banc les rondeurs de ses reins,
Un bourgeois à boutons clairs, bedaine flamande,
Savoure son onnaing d'où le tabac par brins
Déborde vous savez, c'est de la contrebande; —

Le long des gazons verts ricanent les voyous;
Et, rendus amoureux par le chant des trombones,
Très naïfs, et fumant des roses, les pioupious
Caressent les bébés pour enjôler les bonnes...

— Moi, je suis, débraillé comme un étudiant,
Sous les marronniers verts les alertes fillettes :
Elles le savent bien; et tournent en riant,
Vers moi, leurs yeux tout pleins de choses indiscrètes

Je ne dis pas un mot : je regarde toujours
La chair de leurs cous blancs brodés de mèches folles :
Je suis, sous le corsage et les frêles atours,
Le dos divin après la courbe des épaules.

J'ai bientôt déniché la bottine, le bas...
— Je reconstruis les corps, brûlé de belles fièvres.
Elles me trouvent drôle et se parlent tout bas...
— Et mes désirs brutaux s'accrochent à leurs lèvres...

LES EFFARÉS

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leurs culs en rond,

A genoux, cinq petits — misère !. —
Regardent le Boulanger faire
Le lourd pain blond.

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise et qui l'enfourne
Dans un trou clair.

Ils écoutent le bon pain cuire.
Le Boulanger au gras sourire
Grogne un vieil air.

Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge
Chaud comme un sein.

Quand pour quelque médianoche,
Façonné comme une brioche
On sort le pain,

Quand, sous les poutres enfumées,
Chantent les croûtes parfumées
Et les grillons,

Que ce trou chaud souffle la vie,
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres Jésus pleins de givre,
Qu'ils sont là tous,

Collant leurs petits museaux roses
Au treillage, grognant des choses
Entre les trous,

Tout bêtes, faisant leurs prières
Et repliés vers ces lumières
Du ciel rouvert,

Si fort, qu'ils crèvent leur culotte
Et que leur chemise tremblote
Au vent d'hiver.

20 septembre 1870

« ... Français de soixante-dix, bonapartistes, républicains, souvenez-vous de vos pères en 92, etc... »

PAUL DE CASSAGNAC.
(*Le Pays.*)

Morts de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize,
Qui, pâles du baiser fort de la liberté,
Calmes, sous vos sabots, brisiez le joug qui pèse
Sur l'âme et sur le front de toute humanité;

Hommes extasiés et grands dans la tourmente,
Vous dont les cœurs sautaient d'amour sous les haillons,
O Soldats que la Mort a semés, noble Amante,
Pour les régénérer, dans tous les vieux sillons;

Vous dont le sang lavait toute grandeur salie,
Morts de Valmy, Morts de Fleurus, Morts d'Italie,
O million de Christs aux yeux sombres et doux;

Nous vous laissions dormir avec la République,
Nous, courbés sous les rois comme sous une trique.
— Messieurs de Cassagnac nous reparlent de vous !

Fait à Mazas, 3 septembre 1870.

AU CABARET-VERT

Cinq heures du soir.

Depuis huit jours, j'avais déchiré mes bottines
Aux cailloux des chemins. J'entrais à Charleroi.
— Au Cabaret-Vert : je demandais des tartines
De beurre et du jambon qui fût à moitié froid.

Bienheureux, j'allongeai les jambes sous la table
Verte : je contemplai les sujets très naïfs
De la tapisserie. — Et ce fut adorable,
Quand la fille aux tétons énormes, aux yeux vifs,

— Celle-là, ce n'est pas un baiser qui l'épeure ! —
Rieuse, m'apporta des tartines de beurre,
Du jambon tiède, dans un plat colorié,

Du jambon rose et blanc parfumé d'une gousse
D'ail, — et m'emplit la chope immense, avec sa mousse
Que dorait un rayon de soleil arriéré.

Octobre 1870.

MA BOHÈME

(*Fantaisie*)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées;
Mon paletot aussi devenait idéal;
J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal;
Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
— Petit Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était a la Grande-Ourse.
— Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
De rosée à mon front, comme un vin de vigueur;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres, je tirais les élastiques
De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

LES ASSIS

Noirs de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues
Vertes, leurs doigts boulus crispés à leurs fémurs,
Le sinciput plaqué de hargnosités vagues
Comme les floraisons lépreuses des vieux murs;

Ils ont greffé dans des amours épileptiques
Leur fantasque ossature aux grands squelettes noirs
De leurs chaises; leurs pieds aux barreaux rachitiques
S'entrelacent pour les matins et pour les soirs !

Ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges,
Sentant les soleils vifs percaliser leur peau,
Ou, les yeux à la vitre où se fanent les neiges,
Tremblant du tremblement douloureux du crapaud.

Et les Sièges leur ont des bontés : culottée
De brun, la paille cède aux angles de leurs reins;
L'âme des vieux soleils s'allume emmaillotée
Dans ces tresses d'épis où fermentaient les grains.

Et les Assis, genoux aux dents, verts pianistes,
Les dix doigts sous leur siège aux rumeurs de tambour.
S'écoutent clapoter des barcarolles tristes,
Et leurs caboches vont dans des roulis d'amour.

— Oh ! ne les faites pas lever ! C'est le naufrage...

Ils surgissent, grondant comme des chats giflés,
Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage !
Tout leur pantalon bouffe à leurs reins boursouflés.

Et vous les écoutez, cognant leurs têtes chauves
Aux murs sombres, plaquant et plaquant leurs pieds tors,
Et leurs boutons d'habit sont des prunelles fauves
Qui vous accrochent l'œil du fond des corridors !

Puis ils ont une main invisible qui tue :
Au retour, leur regard filtre ce venin noir
Qui charge l'œil souffrant de la chienne battue,
Et vous suez, pris dans un atroce entonnoir.

Rassis, les poings noyés dans des manchettes sales,
Ils songent à ceux-là qui les ont fait lever
Et, de l'aurore au soir, des grappes d'amygdales
Sous leurs mentons chétifs s'agitent à crever.

Quand l'austère sommeil a baissé leurs visières,
Ils rêvent sur leur bras de sièges fécondés,
De vrais petits amours de chaises en lisière
Par lesquelles de fiers bureaux seront bordés.

Des fleurs d'encre crachant des pollens en virgule
Les bercent, le long des calices accroupis
Tels qu'au fil des glaïeuls le vol des libellules
— Et leur membre s'agace à des barbes d'épis.

LES DOUANIERS

Ceux qui disent : Cré Nom, ceux qui disent : Macache,
Soldats, marins, débris d'Empire, retraités,
Sont nuls, très nuls, devant les Soldats des Traités
Qui taillaient l'azur frontière à grands coups d'hache.

Pipe aux dents, lame en main, profonds, pas embêtés,
Quand l'ombre bave aux bois comme un mufle de vache,
Ils s'en vont, amenant leurs dogues à l'attache,
Exercer nuitamment leurs terribles gaîtés !

Ils signalent aux lois modernes les faunesses.
Ils empoignent les Fausts et les Diavolos.
« Pas de ça, les anciens ! Déposez les ballots ! »

Quand sa sérénité s'approche des jeunesses,
Le Douanier se tient aux appas contrôlés !
Enfer aux Délinquants que sa paume a frôlés !

MES PETITES AMOUREUSES

Un hydrolat lacrymal lave
Les cieux vert-chou :
Sous l'arbre tendronnier qui bave
Vos caoutchoucs

Blancs de lunes particulières
Aux pialats ronds,
Entrechoquez vos genouillères,
Mes laiderons !

Nous nous aimions à cette époque,
Bleu laideron !
On mangeait des œufs à la coque
Et du mouron !

Un soir, tu me sacras poète,
Blond laideron :
Descends ici, que je te fouette
En mon giron.

J'ai dégueulé ta bandoline,
Noir laideron;
Tu couperais ma mandoline
Au fil du front.

Pouah ! mes salives desséchées,
Roux laideron,
Infectent encor les tranchées
De ton sein rond !

O mes petites amoureuses,
Que je vous hais !
Plaquez de fouffes douloureuses
Vos tétons laids !

Piétinez mes vieilles terrines
De sentiment;
— Hop donc ! soyez-moi ballerines
Pour un moment !...

Vos omoplates se déboîtent,
O mes amours !
Une étoile à vos reins qui boitent,
Tournez vos tours.

Et c'est pourtant pour ces éclanches
Que j'ai rimé !
Je voudrais vous casser les hanches
D'avoir aimé !

Fade amas d'étoiles ratées,
Comblez les coins !
— Vous crèverez en Dieu, bâtées
D'ignobles soins !

Sous les lunes particulières
Aux pialats ronds,
Entrechoquez vos genouillères,
Mes laiderons !

LE CŒUR VOLÉ

Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur couvert de caporal :
Ils y lancent des jets de soupe,
Mon triste cœur bave à la poupe :
Sous les quolibets de la troupe
Qui pousse un rire général,
Mon triste cœur bave à la poupe,
Mon cœur couvert de caporal !

Ithyphalliques et pioupiesques,
Leurs quolibets l'ont dépravé !
Au gouvernail on voit des fresques
Ithyphalliques et pioupiesques.
O flots abracadabrantesques,
Prenez mon cœur, qu'il soit lavé !
Ithyphalliques et pioupiesques,
Leurs quolibets l'ont dépravé !

Quand ils auront tari leurs chiques,
Comment agir, ô cœur volé ?
Ce seront des hoquets bachiques
Quand ils auront tari leurs chiques :

J'aurai des sursauts stomachiques,
Moi, si mon cœur est ravalé :
Quand ils auront tari leurs chiques
Comment agir, ô cœur volé ?

Mai 1871.

LES POÈTES DE SEPT ANS

A M. P. Demeny.

Et la Mère, fermant le livre du devoir,
S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
L'âme de son enfant livrée aux répugnances.

Tout le jour il suait d'obéissance; très
Intelligent; pourtant des tics noirs, quelques traits
Semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies !
Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisies,
En passant il tirait la langue, les deux poings
A l'aine, et dans ses yeux fermés voyait des points.
Une porte s'ouvrait sur le soir : à la lampe
On le voyait, là-haut, qui râlait sur la rampe,
Sous un golfe de jour pendant du toit. L'été
Surtout, vaincu, stupide, il était entêté
A se renfermer dans la fraîcheur des latrines :
Il pensait là, tranquille et livrant ses narines.

Quand, lavé des odeurs du jour, le jardinet
Derrière la maison, en hiver, s'illunait,
Gisant au pied d'un mur, enterré dans la marne
Et pour des visions écrasant son œil darne,
Il écoutait grouiller les galeux espaliers.
Pitié ! Ces enfants seuls étaient ses familiers

Qui, chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la joue,
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue
Sous des habits puant la foire et tout vieillots,
Conversaient avec la douceur des idiots !
Et si, l'ayant surpris à des pitiés immondes,
Sa mère s'effrayait ; les tendresses, profondes,
De l'enfant se jetaient sur cet étonnement.
C'était bon. Elle avait le bleu regard, — qui ment !

A sept ans, il faisait des romans sur la vie
Du grand désert, où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleils, rives, savanes ! — Il s'aidait
De journaux illustrés où, rouge, il regardait
Des Espagnols rire et des Italiennes.
Quand venait, l'œil brun, folle, en robes d'indiennes,
— Huit ans, — la fille des ouvriers d'à côté,
La petite brutale, et qu'elle avait sauté,
Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses,
Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses,
Car elle ne portait jamais de pantalons ;
— Et, par elle meurtri des poings et des talons,
Remportait les saveurs de sa peau dans sa chambre.

Il craignait les blafards dimanches de décembre,
Où, pommadé, sur un guéridon d'acajou,
Il lisait une Bible à la tranche vert-chou ;
Des rêves l'oppressaient chaque nuit dans l'alcôve.
Il n'aimait pas Dieu ; mais les hommes, qu'au soir fauve,
Noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg
Où les crieurs, en trois roulements de tambour,

Font autour des édits rire et gronder les foules.
— Il rêvait la prairie amoureuse, où des houles
Lumineuses, parfums sains, pubescences d'or,
Font leur remuement calme et prennent leur essor !

Et comme il savourait surtout les sombres choses,
Quand, dans la chambre nue aux persiennes closes,
Haute et bleue, âcrement prise d'humidité,
Il lisait son roman sans cesse médité,
Plein de lourds ciels ocreux et de forêts noyées,
De fleurs de chair aux bois sidérals déployées,
Vertige, écroulements, déroutes et pitié !
— Tandis que se faisait la rumeur du quartier,
En bas, — seul, et couché sur des pièces de toile
Ecrue, et pressentant violemment la voile !

26 mai 1861.

L'ORGIE PARISIENNE

ou

PARIS SE REPEUPLE

O lâches, la voilà ! Dégorgez dans les gares !
Le soleil essuya de ses poumons ardents
Les boulevards qu'un soir comblèrent les Barbares.
Voilà la Cité sainte, assise à l'occident !

Allez ! on préviendra les reflux d'incendie,
Voilà les quais, voilà les boulevards, voilà
Les maisons sur l'azur léger qui s'irradie
Et qu'un soir la rougeur des bombes étoila !

Cachez les palais morts dans des niches de planches !
L'ancien jour effaré rafraîchit vos regards.
Voici le troupeau roux des tordeuses de hanches :
Soyez fous, vous serez drôles, étant hagards !

Tas de chiennes en rut mangeant des cataplasmes,
Le cri des maisons d'or vous réclame. Volez !
Mangez : voici la nuit de joie aux profonds spasmes
Qui descend dans la rue. O buveurs désolés,

Buvez ! Quand la lumière arrive intense et folle,
Fouillant à vos côtés les luxes ruisselants,

Vous n'allez pas baver, sans geste, sans parole,
Dans vos verres, les yeux perdus aux lointains blancs?

Avalez, pour la Reine aux fesses cascadantes !
Ecoutez l'action des stupides hoquets
Déchirants ! Ecoutez sauter aux nuits ardentes
Les idiots râleux, vieillards, pantins, laquais !

O cœurs de saleté, bouches épouvantables,
Fonctionnez plus fort, bouches de puanteurs !
Un vin pour ces torpeurs ignobles, sur ces tables...
Vos ventres sont fondus de hontes, ô Vainqueurs !

Ouvrez votre narine aux superbes nausées !
Trempez de poisons forts les cordes de vos cous !
Sur vos nuques d'enfants baissant ses mains croisées
Le Poète vous dit : « O lâches, soyez fous !

Parce que vous fouillez le ventre de la Femme,
Vous craignez d'elle encore une convulsion
Qui crie, asphyxiant votre nichée infâme
Sur sa poitrine, en une horrible pression.

Syphilitiques, fous, rois, pantins, ventriloques,
Qu'est-ce que ça peut faire à la putain Paris,
Vos âmes et vos corps, vos poisons et vos loques ?
Elle se secouera de vous, hargneux pourris !

Et quand vous serez bas, geignant sur vos entrailles,
Les flancs morts, réclamant votre argent, éperdus,

La rouge courtisane aux seins gros de batailles
Loin de votre stupeur tordra ses poings ardus ! »

Quand tes pieds ont dansé si fort dans les colères,
Paris ! quand tu reçus tant de coups de couteau,
Quand tu gis, retenant dans tes prunelles claires
Un peu de la bonté du fauve renouveau,

O cité douloureuse, ô cité quasi morte,
La tête et les deux seins jetés vers l'Avenir
Ouvrant sur ta pâleur ses milliards de portes,
Cité que le Passé sombre pourrait bénir :

Corps remagnétisé pour les énormes peines,
Tu rebois donc la vie effroyable ! tu sens
Sourdre le flux des vers livides en tes veines,
Et sur ton clair amour rôder les doigts glaçants !

Et ce n'est pas mauvais. Les vers, les vers livides
Ne gêneront pas plus ton souffle de Progrès
Que les Stryx n'éteignaient l'œil des Cariatides
Où des pleurs d'or astral tombaient des bleus degrés.

Quoique ce soit affreux de te revoir couverte
Ainsi; quoiqu'on n'ait fait jamais d'une cité
Ulcère plus puant à la Nature verte,
Le Poète te dit : « Splendide est ta Beauté ! »

L'orage te sacra suprême poésie;
L'immense remuement des forces te secourt;

Ton œuvre bout, la mort gronde, Cité choisie !
Amasse les strideurs au cœur du clairon lourd.

Le Poète prendra le sanglot des Infâmes,
La haine des Forçats, la clameur des Maudits;
Et ses rayons d'amour flagelleront les Femmes.
Ses strophes bondiront : Voilà ! voilà ! bandits !

— Société, tout est rétabli : — les orgies
Pleurent leur ancien râle aux anciens lupanars :
Et les gaz en délire, aux murailles rougies,
Flambent sinistrement vers les azurs blafards !

Mai 1871.

LES MAINS DE JEANNE-MARIE

Jeanne-Marie a des mains fortes,
Mains sombres que l'été tanna,
Mains pâles comme des mains mortes.
— Sont-ce des mains de Juana ?

Ont-elles pris les crèmes brunes
Sur les mares des voluptés ?
Ont-elles trempé dans des lunes
Aux étangs de sérénités ?

Ont-elles bu des cieux barbares,
Calmes sur les genoux charmants ?
Ont-elles roulé des cigares
Ou trafiqué des diamants ?

Sur les pieds ardents des Madones
Ont-elles fané des fleurs d'or ?
C'est le sang noir des belladones
Qui dans leur paume éclate et dort.

Mains chasseresses des diptères
Dont bombinent les bleuisons
Aurorales, vers les nectaires ?
Mains décanteuses de poisons ?

Oh ! quel Rêve les a saisies
Dans les pandiculations ?
Un rêve inouï des Asies,
Des Khenghavars ou des Sions ?

— Ces mains n'ont pas vendu d'oranges,
Ni bruni sur les pieds des dieux :
Ces mains n'ont pas lavé les langes
Des lourds petits enfants sans yeux.

Ce ne sont pas mains de cousine
Ni d'ouvrières aux gros fronts
Que brûle, aux bois puant l'usine,
Un soleil ivre de goudrons.

Ce sont des ployeuses d'échines,
Des mains qui ne font jamais mal,
Plus fatales que des machines,
Plus fortes que tout un cheval !

Remuant comme des fournaises,
Et secouant tous ses frissons,
Leur chair chante des Marseillaises
Et jamais les Eleisons !

Ça serrerait vos cous, ô femmes
Mauvaises, ça broierait vos mains,
Femmes nobles, vos mains infâmes
Pleines de blancs et de carmins.

L'éclat de ces mains amoureuses
Tourne le crâne des brebis !
Dans leurs phalanges savoureuses
Le grand soleil met un rubis !

Une tache de populace
Les brunit comme un sein d'hier;
Le dos de ces Mains est la place
Qu'en baisa tout Révolté fier !

Elles ont pâli, merveilleuses,
Au grand soleil d'amour chargé
Sur le bronze des mitrailleuses
A travers Paris insurgé !

Ah ! quelquefois, ô Mains sacrées,
A vos poings, Mains où tremblent nos
Lèvres jamais désenivrées,
Crie une chaîne aux clairs anneaux !

Et c'est un Soubresaut étrange
Dans nos êtres, quand, quelquefois,
On veut vous déhâler, Mains d'ange,
En vous faisant saigner les doigts !

LE BATEAU IVRE

Comme je descendais des Fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteur de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les Fleuves m'ont laissé descendre où je voulais.

Dans les clapotements furieux des marées,
Moi, l'autre hiver, plus sourd que les cerveaux d'enfants,
Je courus ! Et les Péninsules démarrées
N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants.

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots !

Plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures,
L'eau verte pénétra ma coque de sapin
Et des taches de vins bleus et des vomissures
Me lava, dispersant gouvernail et grappin.

Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème
De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,
Dévorant les azurs verts; où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend:

Où, teignant tout à coup les bleuités, délires
Et rythmes lents sous les rutilements du jour,
Plus fortes que l'alcool, plus vastes que nos lyres,
Fermentent les roûsseurs amères de l'amour !

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !

J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très-antiques
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets !

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baiser montant aux yeux des mers avec lenteurs,
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs !

J'ai suivi, des mois pleins, pareille aux vacheries
Hystériques, la houle à l'assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs !

J'ai heurté, savez-vous, d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères à peaux
D'hommes ! Des arcs-en-ciel tendus comme des brides
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux !

J'ai vu fermenter les marais énormes, nasses
Où pourrit dans les joncs tout un Léviathan !
Des écroulements d'eaux au milieu des bonaces,
Et les lointains vers les gouffres cataractant !

Glaciers, soleils d'argent, flots nacreux, cieux de braises !
Echouages hideux au fond des golfes bruns
Où les serpents géants dévorés des punaises
Choient, des arbres tordus, avec de noirs parfums !

J'aurais voulu montrer aux enfants ces dorades
Du flot bleu, ces poissons d'or, ces poissons chantants.
— Des écumes de fleurs ont bercé mes dérades
Et d'ineffables vents m'ont ailé par instants.

Parfois, martyr lassé des pôles et des zones,
La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux
Montait vers moi ses fleurs d'ombre aux ventouses jaunes
Et je restais, ainsi qu'une femme à genoux...

Presque île, ballottant sur mes bords les querelles
Et les fientes d'oiseaux clabaudeurs aux yeux blonds.
Et je voguais, lorsqu'à travers mes liens frêles
Des noyés descendaient dormir, à reculons !...

Or moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi dont les Monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau;

Libre, fumant, monté de brumes violettes,
Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur,
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes,
Des lichens de soleil et des morves d'azur;

Qui courais, taché de lunules électriques,
Planche folle, escorté des hippocampes noirs,
Quand les juillets faisaient crouler à coups de triques
Les cieux ultramarins aux ardents entonnoirs;

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et les Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe aux anciens parapets !

J'ai vu des archipels sidéraux ! et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur :
— Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur ? —

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer :
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
O que ma quille éclate ! O que j'aille à la mer !

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache
Noire et froide où vers le crépuscule embaumé
Un enfant accroupi plein de tristesses, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons.

VOYELLES

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes :
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombinent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre; E, candeurs des vapeurs et des tentes,
Lances des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein des strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux !

COMÉDIE DE LA SOIF

I. LES PARENTS

Nous sommes tes Grands-Parents,
Les Grands !
Couverts des froides sueurs
De la lune et des verdures.
Nos vins secs avaient du cœur !
Au soleil sans imposture
Que faut-il à l'homme ? boire.

MOI — Mourir aux fleuves barbares.

Nous sommes tes Grands-Parents
Des champs.
L'eau est au fond des osiers :
Vois le courant du fossé
Autour du château mouillé.
Descendons en nos celliers;
Après, le cidre et le lait.

MOI — Aller où boivent les vaches.

Nous sommes tes Grands-Parents;
Tiens, prends
Les liqueurs dans nos armoires;

Le Thé, le Café, si rares,
Frémissent dans les bouilloires.
— Vois les images, les fleurs.
Nous rentrons du cimetière.

MOI — Ah ! tarir toutes les urnes !

2. L'ESPRIT

Eternelles Ondines,
Divisez l'eau fine.
Vénus, sœur de l'azur,
Emeus le flot pur.

Juifs errants de Norwège,
Dites-moi la neige.
Anciens exilés chers,
Dites-moi la mer.

MOI — Non, plus ces boissons pures,
Ces fleurs d'eau pour verres;
Légendes ni figures
Ne me désaltèrent;
Chansonnier, ta filleule
C'est ma soif si folle,
Hydre intime sans gueules
Qui mine et désole.

3. LES AMIS

Viens, les Vins vont aux plages,
Et les flots par millions !
Vois le Bitter sauvage
Rouler du haut des monts !

Gagnons, pèlerins sages,
L'Absinthe aux verts piliers...

MOI — Plus ces paysages.
Qu'est l'ivresse, Amis ?

J'aime autant, mieux, même,
Pourrir dans l'étang,
Sous l'affreuse crème,
Près des bois flottants.

4. LE PAUVRE SONGE

Peut-être un Soir m'attend
Où je boirai tranquille
En quelque vieille Ville,
Et mourrai plus content :
Puisque je suis patient !

Si mon mal se résigne,
Si j'ai jamais quelque or,

Choisirai-je le Nord
Ou le Pays des Vignes ?...
— Ah ! songer est indigne

Puisque c'est pure perte !
Et si je redeviens
Le voyageur ancien,
Jamais l'auberge verte
Ne peut bien m'être ouverte.

5. CONCLUSION

Les pigeons qui tremblent dans la prairie,
Le gibier, qui court et qui voit la nuit,
Les bêtes des eaux, la bête asservie,
Les derniers papillons !... ont soif aussi.

Mais fondre où fond ce nuage sans guide,
— Oh ! favorisé de ce qui est frais !
Expirer en ces violettes humides
Dont les aurores chargent ces forêts ?

Mai 1872.

LES DÉSERTS DE L'AMOUR

(FRAGMENTS)

AVERTISSEMENT

Ces écritures-ci sont d'un jeune, tout jeune homme, *dont la vie s'est développée n'importe où ; sans mère, sans pays, insoucieux de tout ce qu'on connaît, fuyant toute force morale, comme furent déjà plusieurs pitoyables jeunes hommes. Mais, lui, si ennuyé et si troublé, qu'il ne fit que s'amener à la mort comme à une pudeur terrible et fatale. N'ayant pas aimé de femmes, — quoique plein de sang ! — il eut son âme et son cœur, toute sa force, élevés en des erreurs étranges et tristes. Des rêves suivants, — ses amours ! — qui lui vinrent dans ses lits ou dans les rues, et de leur suite et de leur fin, de douces considérations religieuses se dégagent peut-être. Se rappellera-t-on le sommeil continu des Mahométans légendaires, — braves pourtant et circoncis ! Mais, cette bizarre souffrance possédant une autorité inquiétante, il faut sincèrement désirer que cette Ame, égarée parmi nous tous, et qui veut la mort, ce semble, rencontre en cet instant-là des consolations sérieuses et soit digne.*

Cette fois, c'est la Femme que j'ai vue dans la Ville, et à qui j'ai parlé et qui me parle.

J'étais dans une chambre, sans lumière. On vint me dire qu'elle était chez moi : et je la vis dans mon lit, toute à moi, sans lumière ! Je fus très-ému, et beaucoup parce que c'était la maison de famille : aussi une détresse me prit ! J'étais en haillons, moi, et elle, mondaine qui se donnait : il lui fallait s'en aller ! Une détresse sans nom : je la pris, et la laissai tomber hors du lit, presque nue ; et, dans ma faiblesse indicible, je tombai sur elle et me traînai avec elle parmi les tapis, sans lumière ! La lampe de la famille rougissait l'une après l'autre les chambres voisines. Alors, la femme disparut. Je versai plus de larmes que Dieu n'en a jamais pu demander.

Je sortis dans la ville sans fin. O fatigue ! Noyé dans la nuit sourde et dans la fuite du bonheur. C'était comme une nuit d'hiver, avec une neige pour étouffer le monde décidément. Les amis, auxquels je criais : où reste-t-elle ? répondaient faussement. Je fus devant les vitrages de là où elle va tous les soirs : je courais dans un jardin enseveli. On m'a repoussé. Je pleurais énormément, à tout cela. Enfin, je suis descendu dans un lieu plein de poussière, et, assis sur des charpentes, j'ai laissé finir toutes les larmes de mon corps avec cette nuit. — Et mon épuisement me revenait pourtant toujours.

J'ai compris qu'Elle était à sa vie de tous les jours; et que le tour de bonté serait plus long à se reproduire qu'une étoile. Elle n'est pas revenue, et ne reviendra jamais, l'Adorable qui s'était rendue chez moi, — ce que je n'aurais jamais présumé. Vrai, cette fois j'ai pleuré plus que tous les enfants du monde.

II

C'est, certes, la même campagne. La même maison rustique de mes parents : la salle où les dessus de portes sont des bergeries roussies, avec des armes et des lions. Au dîner, il y a un salon avec des bougies et des vins et des boiseries antiques. La table à manger est très-grande. Les servantes ! elles étaient plusieurs, autant que je m'en suis souvenu. — Il y avait là un de mes jeunes amis anciens, prêtre et vêtu en prêtre ; maintenant : c'était pour être plus libre. Je me souviens de sa chambre de pourpre, à vitres de papier jaune : et ses livres, cachés, qui avaient trempé dans l'océan !

Moi, j'étais abandonné, dans cette maison de campagne sans fin : lisant dans la cuisine, séchant la boue de mes habits devant les hôtes, aux conversations du salon : ému jusqu'à la mort par le murmure du lait du matin et de la nuit du siècle dernier.

J'étais dans une chambre très sombre : que faisais-je ?

Une servante vint près de moi : je puis dire que c'était un petit chien : quoiqu'elle fût belle, et d'une noblesse maternelle inexprimable pour moi : pure, connue, toute charmante ! Elle me pinça le bras.

Je ne me rappelle même plus bien sa figure : ce n'est pas pour me rappeler son bras, dont je roulai la peau dans mes deux doigts ; ni sa bouche, que la mienne saisit comme une petite vague désespérée, minant sans fin quelque chose. Je la renversai dans une corbeille de coussins et de toiles de navire, en un coin noir. Je ne me rappelle plus que son pantalon à dentelles blanches.

Puis, ô désespoir ! la cloison devint vaguement l'ombre des arbres, et je me suis abîmé sous la tristesse amoureuse de la nuit.

.....

LES ILLUMINATIONS

APRÈS LE DÉLUGE

Aussitôt que l'idée du Déluge se fût rassise,
Un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clochettes mouvantes, et dit sa prière à l'arc-en-ciel à travers la toile de l'araignée.

Oh ! les pierres précieuses qui se cachaient, — les fleurs qui regardaient déjà.

Dans la grande rue sale les étals se dressèrent, et l'on tira les barques vers la mer étagée là-haut comme sur les gravures.

Le sang coula, chez Barbe-Bleue, — aux abattoirs, — dans les cirques, où le sceau de Dieu blêmit les fenêtres. Le sang et le lait coulèrent.

Les castors bâtirent. Les « mazagrans » fumèrent dans les estaminets.

Dans la grande maison de vitres encore ruisselante les enfants en deuil regardèrent les merveilleuses images.

Une porte claqua, et, sur la place du hameau, l'enfant tourna ses bras, compris des girouettes et des coqs des clochers de partout, sous l'éclatante giboulée.

Madame *** établit un piano dans les Alpes. La messe et les premières communions se célébrèrent aux cent mille autels de la cathédrale.

Les caravanes partirent. Et le Splendide-Hôtel fut bâti dans le chaos de glaces et de nuit du pôle.

Depuis lors, la Lune entendit les chacals piaulant par les déserts de thym, — et les églogues en sabots gro-

gnant dans le verger. Puis, dans la futaie violette, bourgeonnante, Eucharis me dit que c'était le printemps.

Sourds, étang; — Ecume, roule sur le pont et pardessus les bois; — draps noirs et orgues, éclairs et tonnerre, montez et roulez; — Eaux et tristesses, montez et relevez les Déluges.

Car depuis qu'ils se sont dissipés, — oh ! les pierres précieuses s'enfouissant, et les fleurs ouvertes ! — c'est un ennui ! et la Reine, la Sorcière qui allume sa braise dans le pot de terre, ne voudra jamais nous raconter ce qu'elle sait, et que nous ignorons.

ENFANCE

I

Cette idole, yeux noirs et crin jaune, sans parents ni cour, plus noble que la fable, mexicaine et flamande : son domaine, azur et verdure insolents, court sur des plages nommées par des vagues sans vaisseaux de noms férocement grecs, slaves, celtiques.

A la lisière de la forêt — les fleurs de rêve tintent, éclatent, éclairent, — la fille à lèvre d'orange, les genoux croisés dans le clair déluge qui sourd des prés, nudité qu'ombrent, traversent et habillent les arcs-en-ciel, la flore, la mer.

Dames qui tournoient sur les terrasses voisines de la mer; enfantes et géantes, superbes noires dans la mousse vert-de-gris, bijoux debout sur le sol gras des bosquets et des jardinets dégelés, — jeunes mères et grandes sœurs aux regards pleins de pèlerinages, sultanes, princesses de démarche et de costumes tyranniques, petites étrangères et personnes doucement malheureuses.

Quel ennui, l'heure du « cher corps » et « cher cœur » !

II

C'est elle, la petite morte, derrière les rosiers. — La

jeune maman trépassée descend le perron. — La calèche du cousin crie sur le sable. — Le petit frère — (il est aux Indes !) là, devant le couchant, sur le pré d'œillets. — Les vieux qu'on a enterrés tout droits dans le rempart aux giroflées.

L'essaim des feuilles d'or entoure la maison du général. Ils sont dans le midi. — On suit la route rouge pour arriver à l'auberge vide. Le château est à vendre; les persiennes sont détachées. — Le curé aura emporté la clef de l'église. — Autour du parc, les loges des gardes sont inhabitées. Les palissades sont si hautes qu'on ne voit que les cimes bruissantes. D'ailleurs, il n'y a rien à voir là-dedans.

Les prés remontent aux hameaux sans coqs, sans enclumes. L'écluse est levée. O les calvaires et les moulins du désert, les îles et les meules.

Des fleurs magiques bourdonnaient. Les talus le berçaient. Des bêtes d'une élégance fabuleuse circulaient. Les nuées s'amassaient sur la haute mer faite d'une éternité de chaudes larmes.

III

Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.

Il y a une horloge qui ne sonne pas.

Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches.

Il y a une cathédrale qui descend et un lac qui monte.

Il y a une petite voiture abandonnée dans le taillis, ou qui descend le sentier en courant, enrubannée.

Il y a une troupe de petits comédiens en costumes, aperçus sur la route à travers la lisière du bois.

Il y a enfin, quand l'on a faim et soif, quelqu'un qui vous chasse.

IV

Je suis le saint, en prière sur la terrasse, — comme les bêtes pacifiques paissent jusqu'à la mer de Palestine.

Je suis le savant au fauteuil sombre. Les branches et la pluie se jettent à la croisée de la bibliothèque.

Je suis le piéton de la grand'route par les bois nains; la rumeur des écluses couvre mes pas. Je vois longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant.

Je serais bien l'enfant abandonné sur la jetée partie à la haute mer, le petit valet suivant l'allée dont le front touche le ciel.

Les sentiers sont âpres. Les monticules se couvrent de genêts. L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin ! Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant.

V

Qu'on me loue enfin ce tombeau, blanchi à la chaux avec les lignes du ciment en relief, — très-loin sous terre.

Je m'accoude à la table, la lampe éclaire très vive-

ment ces journaux que je suis idiot de relire, ces livres sans intérêt.

A une distance énorme au-dessus de mon salon souterrain, les maisons s'implantent, les brumes s'assemblent. La boue est rouge ou noire. Ville monstrueuse, nuit sans fin !

Moins haut, sont des égouts. Aux côtés, rien que l'épaisseur du globe. Peut-être des gouffres d'azur, des puits de feu ? C'est peut-être sur ces plans que se rencontrent lunes et comètes, mers et fables.

Aux heures d'amertume, je m'imagine des boules de saphir, de métal. Je suis maître du silence. Pourquoi une apparence de soupirail blêmirait-elle au coin de la voûte ?

VIES

I

A les énormes avenues du pays saint, les terrasses du temple ! Qu'a-t-on fait du brahmane qui m'expliqua les Proverbes ? D'abord, de là-bas, je vois encore même les vieilles ! Je me souviens des heures d'argent et de soleil vers les fleuves, la main de la compagne sur mon épaule, et de nos caresses debout dans les plaines poivrées. — Un envol de pigeons écarlates tonne autour de ma pensée. — Exilé ici, j'ai eu une scène où jouer les chefs-d'œuvre dramatiques de toutes les littératures. Je vous indiquerais les richesses inouïes. J'observe l'histoire des trésors que vous trouvâtes. Je vois la suite ! Ma sagesse est aussi dédaignée que le chaos. Qu'est mon néant, auprès de la stupeur qui vous attend ?

II

Je suis un inventeur bien autrement méritant que tous ceux qui m'ont précédé; un musicien même, qui ai trouvé quelque chose comme la clef de l'amour. A présent, gentilhomme d'une campagne aigre au ciel sobre, j'essaye de m'émouvoir au souvenir de l'enfance mendiante, de l'apprentissage ou de l'arrivée en sabots, des polémiques, des cinq ou six veuvages, et quelques noces

où ma forte tête m'empêcha de monter au diapason des camarades. Je ne regrette pas ma vieille part de gaieté divine : l'air sobre de cette aigre campagne alimente fort activement mon atroce scepticisme. Mais comme ce scepticisme ne peut désormais être mis en œuvre, et que d'ailleurs je suis dévoué à un trouble nouveau, — j'attends de devenir un très méchant fou.

III

Dans un grenier où je fus enfermé à douze ans j'ai connu le monde, j'ai illustré la comédie humaine. Dans un cellier j'ai appris l'histoire. A quelque fête de nuit dans une cité du Nord j'ai rencontré toutes les femmes des anciens peintres. Dans un vieux passage à Paris on m'a enseigné les sciences classiques. Dans une magnifique demeure cernée par l'Orient entier j'ai accompli mon immense œuvre et passé mon illustre retraite. J'ai brassé mon sang. Mon devoir m'est remis. Il ne faut même plus songer à cela. Je suis réellement d'outre-tombe, et pas de commissions.

ROYAUTÉ

Un beau matin, chez un peuple fort doux, un homme et une femme superbes criaient sur la place publique : « Mes amis, je veux qu'elle soit reine ! » « Je veux être reine ! » Elle riait et tremblait. Il parlait aux amis de révélation, d'épreuve terminée. Ils se pâmaient l'un contre l'autre.

En effet ils furent rois toute une matinée, où les tentures carminées se relevèrent sur les maisons, et toute l'après-midi, où ils s'avancèrent du côté des jardins de palmes.

A UNE RAISON

Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie.

Un pas de toi, c'est la levée des nouveaux hommes et leur en-marche.

Ta tête se détourne : le nouvel amour ! Ta tête se retourne, — le nouvel amour !

« Change nos lots, crible les fléaux, à commencer par le temps », te chantent ces enfants. « Elève n'importe où la substance de nos fortunes et de nos vœux », on t'en prie.

Arrivée de toujours, qui t'en iras partout.

MATINÉE D'IVRESSE

O *mon* Bien ! O *mon* Beau ! Fanfare atroce où je ne trébuche point ! Chevalet féerique ! Hourra pour l'œuvre inouïe et pour le corps merveilleux, pour la première fois ! Cela commença sous les rires des enfants, cela finira par eux. Ce poison va rester dans toutes nos veines même quand, la fanfare tournant, nous serons rendu à l'ancienne inharmonie. O maintenant nous si digne de ces tortures ! rassemblons fervemment cette promesse surhumaine faite à notre corps et à notre âme créés : cette promesse, cette démence ! L'élégance, la science, la violence ! On nous a promis d'enterrer dans l'ombre l'arbre du bien et du mal, de déporter les honnêtetés tyranniques, afin que nous amenions notre très-pur amour. Cela commença par quelques dégoûts et cela finit, — ne pouvant nous saisir sur-le-champ de cette éternité, — cela finit par une débandade de parfums.

Rire des enfants, discrétion des esclaves, austérité des vierges, horreur des figures et des objets d'ici, sacrés soyez-vous par le souvenir de cette veille. Cela commençait par toute la rustrerie, voici que cela finit par des anges de flamme et de glace.

Petite veille d'ivresse, sainte ! quand ce ne serait que pour le masque dont tu nous as gratifié. Nous t'affirmons, méthode ! Nous n'oublions pas que tu as glorifié hier chacun de nos âges. Nous avons foi au poison. Nous savons donner notre vie tout entière tous les jours.

Voici le temps des Assassins.

Quand le monde sera réduit en un seul bois noir pour nos quatre yeux étonnés, — en une plage pour deux enfants fidèles, — en une maison musicale pour notre claire sympathie, — je vous trouverai.

Qu'il n'y ait ici-bas qu'un vieillard seul, calme et beau, entouré d'un « luxe inouï », — et je suis à vos genoux.

Que j'aie réalisé tous vos souvenirs, — que je sois celle qui sait vous garrotter, — je vous étoufferai.

***

Quand nous sommes très-forts, — qui recule ? très-gais, — qui tombe de ridicule ? Quand nous sommes très-méchants, — que ferait-on de nous ?

Parez-vous, dansez, riez. — Je ne pourrai jamais envoyer l'Amour par la fenêtre.

***

Ma camarade, mendiante, enfant monstre ! comme ça t'est égal, ces malheureuses et ces manœuvres, et mes embarras. Attache-toi à nous avec ta voix impossible, ta voix ! unique flatteur de ce vil désespoir.

***

Une matinée couverte, en juillet. Un goût de cendres vole dans l'air; — une odeur de bois suant dans l'âtre, — les fleurs rouies, — le saccage des promenades, — la bruine des canaux par les champs, — pourquoi pas déjà les joujoux et l'encens ?

*
**

J'ai tendu des cordes de clocher à clocher; des guirlandes de fenêtre à fenêtre; des chaînes d'or d'étoile à étoile, et je danse.

*
**

Le haut étang fume continuellement. Quelle sorcière va se dresser sur le couchant blanc ? Quelles violettes frondaisons vont descendre ?

*
**

Pendant que les fonds publics s'écoulent en fêtes de fraternité, il sonne une cloche de feu rose dans les nuages.

*
**

Avivant un agréable goût d'encre de Chine, une poudre noire pleut doucement sur ma veillée. — Je baisse les feux du lustre, je me jette sur le lit, et, tourné du côté de l'ombre, je vous vois, mes filles ! mes reines !

LES PONTS

Les ciels gris de cristal. Un bizarre dessin de ponts, ceux-ci droits, ceux-là bombés, d'autres descendant en obliquant en angles sur les premiers, et ces figures se renouvelant dans les autres circuits éclairés du canal, mais tous tellement longs et légers que les rives, chargées de dômes, s'abaissent et s'amoindrissent. Quelques-uns de ces ponts sont encore chargés de masures. D'autres soutiennent des mâts, des signaux, de frêles parapets. Des accords mineurs se croisent, et filent; des cordes montent des berges. On distingue une veste rouge, peut-être d'autres costumes et des instruments de musique. Sont-ce des airs populaires, des bouts de concerts seigneuriaux, des restants d'hymnes publics ? L'eau est grise et bleue, large comme un bras de mer.

Un rayon blanc, tombant du haut du ciel, anéantit cette comédie.

PITOYABLE frère ! Que d'atroces veillées je lui dus ! « Je ne me saisissais pas fervemment de cette entreprise. Je m'étais joué de son infirmité. Par ma faute nous retournerions en exil, en esclavage. » Il me supposait un guignon et une innocence très bizarres, et il ajoutait des raisons inquiétantes.

Je répondais en ricanant à ce satanique docteur, et finissais par gagner la fenêtre. Je créais, par delà la campagne traversée par des bandes de musique rare, les fantômes du futur luxe nocturne.

Après cette distraction vaguement hygiénique, je m'étendais sur une paillasse. Et, presque chaque nuit, aussitôt endormi, le pauvre frère se levait, la bouche pourrie, les yeux arrachés, — tel qu'il se rêvait ! — et me tirait dans la salle en hurlant son songe de chagrin idiot.

J'avais en effet, en toute sincérité d'esprit, pris l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du soleil, — et nous errions, nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule.

L'acropole officielle outre les conceptions de la barbarie moderne les plus colossales. Impossible d'exprimer le jour mat produit par le ciel immuablement gris, l'éclat impérial des bâtisses, et la neige éternelle du sol. On a reproduit dans un goût d'énormité singulier toutes les merveilles classiques de l'architecture. J'assiste à des expositions de peinture dans des locaux vingt fois plus vastes qu'Hampton-Court. Quelle peinture ! Un Nabuchodonosor norwégien a fait construire les escaliers des ministères; les subalternes que j'ai pu voir sont déjà plus fiers que des brahmanes, et j'ai tremblé à l'aspect des gardiens de colosses et officiers de constructions. Par le groupement des bâtiments, en squares, cours et terrasses fermées, on a évincé les cochers. Les parcs représentent la nature primitive travaillée par un art superbe. Le haut quartier a des parties inexplicables : un bras de mer, sans bateaux, roule sa nappe de grésil bleu entre des quais chargés de candélabres géants. Un pont court conduit à une poterne immédiatement sous le dôme de la Sainte-Chapelle. Ce dôme est une armature d'acier artistique de quinze mille pieds de diamètre environ.

Sur quelques points des passerelles de cuivre, des plates-formes, des escaliers qui contournent les halles et les piliers, j'ai cru pouvoir juger la profondeur de la

ville ! C'est le prodige dont je n'ai pu me rendre compte : quels sont les niveaux des autres quartiers sur ou sous l'acropole ? Pour l'étranger de notre temps la reconnaissance est impossible. Le quartier commerçant est un circus d'un seul style, avec galeries à arcades. On ne voit pas de boutiques, mais la neige de la chaussée est écrasée; quelques nababs, aussi rares que les promeneurs d'un matin de dimanche à Londres, se dirigent vers une diligence de diamants. Quelques divans de velours rouge : on sert des boissons polaires dont le prix varie de huit cents à huit mille roupies. A l'idée de chercher des théâtres sur ce circus, je me réponds que les boutiques doivent contenir des drames assez sombres ? Je pense qu'il y a une police; mais la loi doit être tellement étrange, que je renonce à me faire une idée des aventuriers d'ici.

Le faubourg, aussi élégant qu'une belle rue de Paris, est favorisé d'un air de lumière; l'élément démocratique compte quelques cent âmes. Là encore, les maisons ne se suivent pas; le faubourg se perd bizarrement dans la campagne, le « Comté » qui remplit l'occident éternel des forêts et des plantations prodigieuses où les gentilshommes sauvages chassent leurs chroniques sous la lumière qu'on a créée.

AUBE

J'ai embrassé l'aube d'été.

Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.

La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.

Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse.

Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville, elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et, courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.

En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.

Au réveil il était midi.

MÉTROPOLITAIN

Du détroit d'indigo aux mers d'Ossian, sur le sable rose et orange qu'a lavé le ciel vineux viennent de monter et de se croiser des boulevards de cristal habités incontinent par de jeunes familles pauvres qui s'alimentent chez les fruitiers. Rien de riche. — La ville !

Du désert de bitume fuient droit en déroute avec les nappes de brumes échelonnées en bandes affreuses au ciel qui se recourbe, se recule et descend formé de la plus sinistre fumée noire que puisse faire l'Océan en deuil, les casques, les roues, les barques, les croupes. — La bataille !

Lève la tête : ce pont de bois, arqué; les derniers potagers de Samarie; ces masques enluminés sous la lanterne fouettée par la nuit froide; l'ondine niaise à la robe bruyante, au bas de la rivière; les crânes lumineux dans les plants de pois, — et les autres fantasmagories, — la campagne.

Des routes bordées de grilles et de murs, contenant à peine leurs bosquets, et les atroces fleurs qu'on appellerait cœurs et sœurs, Damas damnant de longueur, — possessions de féeriques aristocraties ultra-Rhénanes, Japonaises, Guaranies, propres encore à recevoir la musique des anciens, — et il y a des auberges qui pour toujours n'ouvrent déjà plus; — il y a des princesses, et, si tu n'es pas trop accablé, l'étude des astres, — le ciel.

Le matin où, avec Elle, vous vous débattîtes parmi les éclats de neige, les lèvres vertes, les glaces, les drapeaux noirs et les rayons bleus, et les parfums pourpres du soleil des pôles, — ta force.

BARBARE

BIEN après les jours et les saisons, et les êtres et les pays,

Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques; (elles n'existent pas.)

Remis des vieilles fanfares d'héroïsme — qui nous attaquent encore le cœur et la tête — loin des anciens assassins —

— Oh ! le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques; (elles n'existent pas.)

Douceurs !

Les brasiers, pleuvant aux rafales de givre, — Douceurs ! — les feux à la pluie du vent de diamants jetée par le cœur terrestre éternellement carbonisé pour nous. — O monde ! —

(Loin des vieilles retraites et des vieilles flammes, qu'on entend, qu'on sent,)

Les brasiers et les écumes. La musique, virement des gouffres et choc des glaçons aux astres.

O Douceurs, ô monde, ô musique ! Et là, les formes, les sueurs, les chevelures et les yeux, flottant. Et les larmes blanches, bouillantes, — ô douceurs ! — et la voix féminine arrivée au fond des volcans et des grottes arctiques.

Le pavillon...

H

Toutes les monstruosités violent les gestes atroces d'Hortense. Sa solitude est la mécanique érotique; sa lassitude, la dynamique amoureuse. Sous la surveillance d'une enfance, elle a été, à des époques nombreuses, l'ardente hygiène des races. Sa porte est ouverte à la misère. Là, la moralité des êtres actuels se décorpore en sa passion ou en son action. — O terrible frisson des amours novices sur le sol sanglant et par l'hydrogène clarteux ! trouvez Hortense.

SOLDE

A vendre ce que les Juifs n'ont pas vendu, ce que noblesse ni crime n'ont goûté, ce qu'ignore l'amour maudit et la probité infernale des masses; ce que le temps ni la science n'ont pas à reconnaître :

Les Voix reconstituées; l'éveil fraternel de toutes les énergies chorales et orchestrales et leurs applications instantanées; l'occasion, unique, de dégager nos sens !

A vendre les corps sans prix, hors de toute race, de tout monde, de tout sexe, de toute descendance ! Les richesses jaillissant à chaque démarche ! Solde de diamants sans contrôle !

A vendre l'anarchie pour les masses; la satisfaction irrépressible pour les amateurs supérieurs; la mort atroce pour les fidèles et les amants !

A vendre les habitations et les migrations, sports, féeries et conforts parfaits, et le bruit, le mouvement et l'avenir qu'ils font !

A vendre les applications de calcul et les sauts d'harmonie inouïs. Les trouvailles et les termes non soupçonnés, possession immédiate.

Elan insensé et infini aux splendeurs invisibles, aux délices insensibles, et ses secrets affolants pour chaque vice, et sa gaîté effrayante pour la foule.

A vendre les corps, les voix, l'immense opulence inquestionable, ce qu'on ne vendra jamais. Les vendeurs ne sont pas à bout de solde ! Les voyageurs n'ont pas à rendre leur commission de sitôt !

UNE SAISON EN ENFER

*****

JADIS, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient.

Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux. — Et je l'ai trouvée amère. — Et je l'ai injuriée.

Je me suis armé contre la justice.

Je me suis enfui. O sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié !

Je parvins à faire s'évanouir dans mon esprit toute l'espérance humaine. Sur toute joie pour l'étrangler j'ai fait le bond sourd de la bête féroce.

J'ai appelé les bourreaux pour, en périssant, mordre la crosse de leurs fusils. J'ai appelé les fléaux, pour m'étouffer avec le sable, le sang. Le malheur a été mon dieu. Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à la folie.

Et le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot.

Or, tout dernièrement m'étant trouvé sur le point de faire le dernier *couac !* j'ai songé à rechercher la clef du festin ancien, où je reprendrais peut-être appétit.

La charité est cette clef. — Cette inspiration prouve que j'ai rêvé !

« Tu resteras hyène, etc... », se récrie le démon qui me couronna de si aimables pavots. « Gagne la mort avec tous tes appétits, et ton égoïsme et tous les péchés capitaux. »

Ah ! j'en ai trop pris : — Mais, cher Satan, je vous

en conjure, une prunelle moins irritée ! et en attendant les quelques petites lâchetés en retard, vous qui aimez dans l'écrivain l'absence des facultés descriptives ou instructives, je vous détache ces quelques hideux feuillets de mon carnet de damné.

J'ai de mes ancêtres gaulois l'œil bleu blanc, la cervelle étroite, et la maladresse dans la lutte. Je trouve mon habillement aussi barbare que le leur. Mais je ne beurre pas ma chevelure.

Les Gaulois étaient les écorcheurs de bêtes, les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps.

D'eux, j'ai : l'idolâtrie et l'amour du sacrilège; — oh ! tous les vices, colère, luxure, — magnifique, la luxure; — surtout mensonge et paresse.

J'ai horreur de tous les métiers. Maîtres et ouvriers, tous paysans, ignobles. La main à plume vaut la main à charrue. — Quel siècle à mains ! — Je n'aurai jamais ma main. Après, la domesticité mène trop loin. L'honnêteté de la mendicité me navre. Les criminels dégoûtent comme des châtrés : moi, je suis intact, et ça m'est égal.

Mais ! qui a fait ma langue perfide tellement, qu'elle ait guidé et sauvegardé jusqu'ici ma paresse ? Sans me servir pour vivre même de mon corps, et plus oisif que le crapaud, j'ai vécu partout. Pas une famille d'Europe que je ne connaisse. — J'entends des familles comme la mienne, qui tiennent tout de la déclaration des Droits de l'Homme. — J'ai connu chaque fils de famille !

⁂

Si j'avais des antécédents à un point quelconque de l'histoire de France !

Mais non, rien.

Il m'est bien évident que j'ai toujours été race inférieure. Je ne puis comprendre la révolte. Ma race ne se souleva jamais que pour piller : tels les loups à la bête qu'ils n'ont pas tuée.

Je me rappelle l'histoire de la France fille aînée de l'Eglise. J'aurais fait, manant, le voyage de terre sainte; j'ai dans la tête des routes dans les plaines souabes, des vues de Byzance, des remparts de Solyme; le culte de Marie, l'attendrissement sur le crucifié s'éveillent en moi parmi les mille féeries profanes. — Je suis assis, lépreux, sur les pots cassés et les orties, au pied d'un mur rongé par le soleil. — Plus tard, reître, j'aurais bivaqué sous les nuits d'Allemagne.

Ah ! encore : je danse le sabbat dans une rouge clairière, avec des vieilles et des enfants.

Je ne me souviens pas plus loin que cette terre-ci et le christianisme. Je n'en finirais pas de me revoir dans ce passé. Mais toujours seul; sans famille; même, quelle langue parlais-je ? Je ne me vois jamais dans les conseils du Christ; ni dans les conseils des Seigneurs, — représentants du Christ.

Qu'étais-je au siècle dernier : je ne me retrouve qu'aujourd'hui. Plus de vagabonds, plus de guerres vagues. La race inférieure a tout couvert — le peuple comme on dit, la raison; la nation et la science.

Oh ! la science ! On a tout repris. Pour le corps et pour l'âme, — le viatique, — on a la médecine et la philosophie, — les remèdes de bonnes femmes et les chansons populaires arrangées. Et les divertissements des

princes et les jeux qu'ils interdisaient ! Géographie, cosmographie, mécanique, chimie !...

La science, la nouvelle noblesse ! Le progrès. Le monde marche ! Pourquoi ne tournerait-il pas ?

C'est la vision des nombres. Nous allons à l'*Esprit*. C'est très-certain, c'est oracle, ce que je dis. Je comprends, et ne sachant m'expliquer sans paroles païennes, je voudrais me taire.

*
**

Le sang païen revient ! L'Esprit est proche, pourquoi Christ ne m'aide-t-il pas, en donnant à mon âme noblesse et liberté. Hélas ! l'Evangile a passé ! l'Evangile ! l'Evangile.

J'attends Dieu avec gourmandise. Je suis de race inférieure de toute éternité.

Me voici sur la plage armoricaine. Que les villes s'allument dans le soir. Ma journée est faite; je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons; les climats perdus me tanneront. Nager, broyer l'herbe, chasser, fumer surtout; boire des liqueurs fortes comme du métal bouillant, — comme faisaient ces chers ancêtres autour des feux.

Je reviendrai, avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque, on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds. Je serai mêlé aux affaires politiques. Sauvé.

Maintenant je suis maudit, j'ai horreur de la patrie. Le meilleur, c'est un sommeil bien ivre, sur la grève.

⁂

On ne part pas. — Reprenons les chemins d'ici, chargé de mon vice, le vice qui a poussé ses racines de souffrance à mon côté, dès l'âge de raison — qui monte au ciel, me bat, me renverse, me traîne.

La dernière innocence et la dernière timidité. C'est dit. Ne pas porter au monde mes dégoûts et mes trahisons.

Allons ! La marche, le fardeau, le désert, l'ennui et la colère.

A qui me louer ? Quelle bête faut-il adorer ? Quelle sainte image attaque-t-on ? Quels cœurs briserai-je ? Quel mensonge dois-je tenir ? — Dans quel sang marcher ?

Plutôt, se garder de la justice. — La vie dure, l'abrutissement simple, — soulever, le poing desséché, le couvercle du cercueil, s'asseoir, s'étouffer. Ainsi point de vieillesse, ni de dangers : la terreur n'est pas française.

— Ah ! je suis tellement délaissé que j'offre à n'importe quelle divine image des élans vers la perfection.

O mon abnégation, ô ma charité merveilleuse ! ici-bas, pourtant !

De profundis Domine, suis-je bête !

⁂

Encore tout enfant, j'admirais le forçat intraitable sur qui se referme toujours le bagne; je visitais les auberges et les garnis qu'il aurait sacrés par son séjour; je voyais *avec son idée* le ciel bleu et le travail fleuri de la

campagne; je flairais sa fatalité dans les villes. Il avait plus de force qu'un saint, plus de bon sens qu'un voyageur — et lui, lui seul ! pour témoin de sa gloire et de sa raison.

Sur les routes, par des nuits d'hiver, sans gîte, sans habits, sans pain, une voix étreignait mon cœur gelé : « Faiblesse ou force : te voilà, c'est la force. Tu ne sais ni où tu vas ni pourquoi tu vas, entre partout, réponds à tout. On ne te tuera pas plus que si tu étais cadavre. » Au matin j'avais le regard si perdu et la contenance si morte, que ceux que j'ai rencontrés *ne m'ont peut-être pas vu.*

Dans les villes la boue m'apparaissait soudainement rouge et noire, comme une glace quand la lampe circule dans la chambre voisine, comme un trésor dans la forêt ! Bonne chance, criais-je, et je voyais une mer de flammes et de fumée au ciel; et, à gauche, à droite, toutes les richesses flambant comme un milliard de tonnerres.

Mais l'orgie et la camaraderie des femmes m'étaient interdites. Pas même un compagnon. Je me voyais devant une foule exaspérée, en face du peloton d'exécution, pleurant du malheur qu'ils n'aient pu comprendre, et pardonnant ! — Comme Jeanne d'Arc ! — « Prêtres, professeurs, maîtres, vous vous trompez en me livrant à la justice. Je n'ai jamais été de ce peuple-ci; je n'ai jamais été chrétien; je suis de la race qui chantait dans le supplice; je ne comprend pas les lois; je n'ai pas le sens moral, je suis une brute : vous vous trompez... »

Oui, j'ai les yeux fermés à votre lumière. Je suis une bête, un nègre. Mais je puis être sauvé. Vous êtes de faux nègres, vous maniaques, féroces, avares. Marchand,

tu es nègre; magistrat, tu es nègre; général, tu es nègre : tu es nègre; magistrat, tu es nègre; général, tu es nègre; empereur, vieille démangeaison, tu es nègre : tu as bu d'une liqueur non taxée, de la fabrique de Satan. — Ce peuple est inspiré par la fièvre et le cancer. Infirmes et vieillards sont tellement respectables qu'ils demandent à être bouillis. — Le plus malin est de quitter ce continent, où la folie rôde pour pourvoir d'otages ces misérables. J'entre au vrai royaume des enfants de Cham.

Connais-je encore la nature ? me connais-je ? — *Plus de mots.* J'ensevelis les morts dans mon ventre. Cris, tambour, danse, danse, danse, danse ! Je ne vois même pas l'heure où, les blancs débarquant, je tomberai au néant.

Faim, soif, cris, danse, danse, danse, danse !

*
**

Les blancs débarquent. Le canon ! Il faut se soumettre au baptême, s'habiller, travailler.

J'ai reçu au cœur le coup de grâce. Ah ! je ne l'avais pas prévu !

Je n'ai point fait le mal. Les jours vont m'être légers, le repentir me sera épargné. Je n'aurai pas eu les tourments de l'âme presque morte au bien, où remonte la lumière sévère comme les cierges funéraires. Le sort du fils de famille, cercueil prématuré couvert de limpides larmes. Sans doute la débauche est bête, le vice est bête; il faut jeter la pourriture à l'écart. Mais l'horloge ne sera pas arrivée à ne plus sonner que l'heure de la pure dou-

leur ! Vais-je être enlevé comme un enfant, pour jouer au paradis dans l'oubli de tout le malheur !

Vite ! est-il d'autres vies ? — Le sommeil dans la richesse est impossible. La richesse a toujours été bien public. L'amour divin seul octroie les clefs de la science. Je vois que la nature n'est qu'un spectacle de bonté. Adieu chimères, idéals, erreurs.

Le chant raisonnable des anges s'élève du navire sauveur : c'est l'amour divin. — Deux amours ! je puis mourir de l'amour terrestre, mourir de dévouement. J'ai laissé des âmes dont la peine s'accroîtra de mon départ ! Vous me choisissez parmi les naufragés; ceux qui restent sont-ils pas mes amis ?

Sauvez-les !

La raison m'est née. Le monde est bon. Je bénirai la vie. J'aimerai mes frères. Ce ne sont plus des promesses d'enfance. Ni l'espoir d'échapper à la vieillesse et à la mort. Dieu fait ma force, et je loue Dieu.

*
**

L'ennui n'est plus mon amour. Les rages, les débauches, la folie, dont je sais tous les élans et les désastres, — tout mon fardeau est déposé. Apprécions sans vertige l'étendue de mon innocence.

Je ne serais plus capable de demander le réconfort d'une bastonnade. Je ne me crois pas embarqué pour une noce avec Jésus-Christ pour beau-père.

Je ne suis pas prisonnier de ma raison. J'ai dit : Dieu. Je veux la liberté dans le salut : comment la poursuivre ?

Les goûts frivoles m'ont quitté. Plus besoin de dévouement ni d'amour divin. Je ne regrette pas le siècle des cœurs sensibles. Chacun a sa raison, mépris et charité : je retiens ma place au sommet de cette angélique échelle de bon sens.

Quant au bonheur établi, domestique ou non... non, je ne peux pas. Je suis trop dissipé, trop faible. La vie fleurit par le travail, vieille vérité : moi, ma vie n'est pas assez pesante, elle s'envole et flotte loin au-dessus de l'action, ce cher point du monde.

Comme je deviens vieille fille, à manquer du courage d'aimer la mort !

Si Dieu m'accordait le calme céleste, aérien, la prière, — comme les anciens saints. — Les saints ! des forts ! les anachorètes, des artistes comme il n'en faut plus !

Farce continuelle ! Mon innocence me ferait pleurer. La vie est la farce à mener par tous.

*
**

Assez ! Voici la punition. — *En marche !*

Ah ! les poumons brûlent, les tempes grondent ! la nuit roule dans mes yeux, par ce soleil ! le cœur... les membres...

Où va-t-on ? au combat ? Je suis faible ! les autres avancent. Les outils, les armes... le temps !...

Feu ! feu sur moi ! Là ! ou je me rends. — Lâches ! — Je me tue ! Je me jette aux pieds des chevaux !

Ah !...

— Je m'y habituerai.

Ce serait la vie française, le sentier de l'honneur !

DÉLIRES

II

ALCHIMIE DU VERBE

A moi. L'histoire d'une de mes folies.
Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages possibles, et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne.

J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs.

Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations, république sans histoires, guerres de religion étouffées, révolutions de mœurs, déplacements de races et de continents : je croyais à tous les enchantements.

J'inventai la couleur des voyelles ! — *A* noir, *E* blanc, *I* rouge, *O* bleu, *U* vert. — Je réglai la forme et le mouvement de chaque consonne, et, avec des rythmes instinctifs, je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens. Je réservais la traduction.

Ce fut d'abord une étude. J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable. Je fixais des vertiges.

Loin des oiseaux, des troupeaux, des villageoises,
Que buvais-je, à genoux dans cette bruyère
Entourée de tendres bois de noisetiers,
Dans un brouillard d'après-midi tiède et vert ?

Que pouvais-je boire dans cette jeune Oise,
— Ormeaux sans voix, gazon sans fleurs, ciel couvert ! —
Boire à ces gourdes jaunes, loin de ma case
Chérie ? Quelque liqueur d'or qui fait suer.

Je faisais une louche enseigne d'auberge.
— Un orage vint chasser le ciel. Au soir
L'eau des bois se perdait sur les sables vierges,
Le vent de Dieu jetait des glaçons aux mares;

Pleurant, je voyais de l'or — et ne pus boire.

*
**

A quatre heures du matin, l'été,
Le sommeil d'amour dure encore.
Sous les bocages s'évapore
L'odeur du soir fêté.

Là-bas, dans leur vaste chantier
Au soleil des Hespérides,
Déjà s'agitent — en bras de chemise —
Les Charpentiers.

Dans leurs Déserts de mousse, tranquilles,
Ils préparent les lambris précieux

Peindra de faux cieux.
Où la ville

O, pour ces Ouvriers charmants
Sujets d'un roi de Babylone,
Vénus ! quitte un instant les Amants
Dont l'âme est en couronne.

O Reine des Bergers,
Porte aux travailleurs l'eau-de-vie,
Que leurs forces soient en paix
En attendant le bain dans la mer à midi.

***

La vieillerie poétique avait une bonne part dans mon alchimie du verbe.

Je m'habituai à l'hallucination simple : je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac; les monstres, les mystères; un titre de vaudeville dressait des épouvantes devant moi.

Puis j'expliquai mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots !

Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit. J'étais oisif, en proie à une lourde fièvre : j'enviais la félicité des bêtes, — les chenilles, qui représentent l'innocence des limbes, les taupes, le sommeil de la virginité !

Mon caractère s'aigrissait. Je disais adieu au monde dans d'espèces de romances :

⁂

CHANSON DE LA PLUS HAUTE TOUR

Qu'il vienne, qu'il vienne,
Le temps dont on s'éprenne.

J'ai tant fait patience
Qu'à jamais j'oublie.
Craintes et souffrances
Aux cieux sont parties.
Et la soif malsaine
Obscurcit mes veines.

Qu'il vienne, qu'il vienne,
Le temps dont on s'éprenne.

Telle la prairie
A l'oubli livrée,
Grandie, et fleurie
D'encens et d'ivraies,
Au bourdon farouche
Des sales mouches.

Qu'il vienne, qu'il vienne,
Le temps dont on s'éprenne.

J'aimais le désert, les vergers brûlés, les boutiques fanées, les boissons tiédies. Je me traînais dans les ruelles puantes et, les yeux fermés, je m'offrais au soleil, dieu de feu.

« Général, s'il reste un vieux canon sur tes remparts en ruines, bombarde-nous avec des blocs de terre sèche. Aux glaces des magasins splendides ! dans les salons ! Fais manger sa poussière à la ville. Oxyde les gargouilles. Emplis les boudoirs de poudre de rubis brûlante... »

Oh ! le moucheron enivré à la pissotière de l'auberge, amoureux de la bourrache, et que dissout un rayon !

*
**

FAIM

Si j'ai du goût, ce n'est guère
Que pour la terre et les pierres.
Je déjeûne toujours d'air,
De roc, de charbons, de fer.

Mes faims, tournez. Paissez, faims,
Le pré des sons.
Attirez le gai venin
Des liserons.

Mangez les cailloux qu'on brise,
Les vieilles pierres d'églises;
Les galets des vieux déluges,
Pains semés dans les vallées grises.

Le loup criait sous les feuilles
En crachant les belles plumes
De son repas de volailles :
Comme lui je me consume.

Les salades, les fruits
N'attendent que la cueillette;
Mais l'araignée de la haie
Ne mange que des violettes.

Que je dorme ! que je bouille
Aux autels de Salomon.
Le bouillon court sur la rouille,
Et se mêle au Cédron.

***

Enfin, ô bonheur, ô raison, j'écartais du ciel l'azur, qui est du noir, et je vécus, étincelle d'or de la lumière *nature*. De joie, je prenais une expression bouffonne et égarée au possible :

Elle est retrouvée !
Quoi ? l'éternité.
C'est la mer mêlée
Au soleil.

Mon âme éternelle,
Observe ton vœu

Malgré la nuit seule
Et le jour en feu.

Donc tu te dégages
Des humains suffrages,
Des communs élans !
Tu voles selon...

— Jamais l'espérance,
Pas *d'orietur*.
Science et patience,
Le supplice est sûr.

Plus de lendemain,
Braises de satin,
Votre ardeur
Est le devoir.

Elle est retrouvée !
— Quoi ? — l'Eternité.
C'est la mer mêlée
Au soleil.

*
**

Je devins un opéra fabuleux : je vis que tous les êtres ont une fatalité de bonheur : l'action n'est pas la vie, mais une façon de gâcher quelque force, un énervement. La morale est la faiblesse de la cervelle.

A chaque être, plusieurs *autres* vies me semblaient

dues. Ce monsieur ne sait ce qu'il fait : il est un ange. Cette famille est une nichée de chiens. Devant plusieurs hommes, je causai tout haut avec un moment d'une de leurs autres vies. — Ainsi, j'ai aimé un porc.

Aucun des sophismes de la folie, — la folie qu'on enferme, — n'a été oublié par moi : je pourrais les redire tous, je tiens le système.

Ma santé fut menacée. La terreur venait. Je tombais dans des sommeils de plusieurs jours, et, levé, je continuais les rêves les plus tristes. J'étais mûr pour le trépas, et par une route de dangers ma faiblesse me menait aux confins du monde et de la Cimmérie, patrie de l'ombre et des tourbillons.

Je dus voyager, distraire les enchantements assemblés sur mon cerveau. Sur la mer, que j'aimais comme si elle eût dû me laver d'une souillure, je voyais se lever la croix consolatrice. J'avais été damné par l'arc-en-ciel. Le Bonheur était ma fatalité, mon remords, mon ver : ma vie serait toujours trop immense pour être dévouée à la force et à la beauté.

Le Bonheur ! Sa dent, douce à la mort, m'avertissait au chant du coq, — *ad matutinum,* au *Christus venit,* — dans les plus sombres villes :

O saisons, ô châteaux !
Quelle âme est sans défauts ?

J'ai fait la magique étude
Du bonheur, qu'aucun n'élude.

Salut à lui, chaque fois
Que chante le coq gaulois.

Ah ! je n'aurai plus d'envie :
Il s'est chargé de ma vie.

Ce charme a pris âme et corps
Et dispersé les efforts.

O saisons, ô châteaux !

L'heure de sa fuite, hélas !
Sera l'heure du trépas.

O saisons, ô châteaux !

***

Cela s'est passé. Je sais aujourd'hui saluer la beauté.

ADIEU

L'AUTOMNE déjà ! — Mais pourquoi regretter un éternel soleil, si nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine, — loin des gens qui meurent sur les saisons.

L'automne. Notre barque élevée dans les brumes immobiles tourne vers le port de la misère, la cité énorme au ciel taché de feu et de boue. Ah ! les haillons pourris, le pain trempé de pluie, l'ivresse, les mille amours qui m'ont crucifié ! Elle ne finira donc point cette goule reine de millions d'âmes et de corps morts *et qui seront jugés !* Je me revois la peau rongée par la boue et la peste, des vers plein les cheveux et les aisselles et encore de plus gros vers dans le cœur, étendu parmi les inconnus sans âge, sans sentiment... J'aurais pu y mourir... L'affreuse évocation ! J'exècre la misère.

Et je redoute l'hiver parce que c'est la saison du confort !

— Quelquefois je vois au ciel des plages sans fin couvertes de blanches nations en joie. Un grand vaisseau d'or, au-dessus de moi, agite ses pavillons multicolores sous les brises du matin. J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et

mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée !

Moi ! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre ! Paysan !

Suis-je trompé ? la charité serait-elle sœur de la mort, pour moi ?

Enfin, je demanderai pardon pour m'être nourri de mensonge. Et allons.

Mais pas une main amie ! et où puiser le secours ?

⁂

Oui, l'heure nouvelle est au moins très-sévère.

Car je puis dire que la victoire m'est acquise : les grincements de dents, les sifflements de feu, les soupirs empestés se modèrent. Tous les souvenirs immondes s'effacent. Mes derniers regrets détalent, — des jalousies pour les mendiants, les brigands, les amis de la mort, les arriérés de toutes sortes. — Damnés, si je me vengeais !

Il faut être absolument moderne.

Point de cantiques : tenir le pas gagné. Dure nuit ! le sang séché fume sur ma face, et je n'ai rien derrière moi, que cet horrible arbrisseau !... Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes; mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul.

Cependant c'est la veille. Recevons tous les influx de vigueur et de tendresse réelle. Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes.

Que parlais-je de main amie ! Un bel avantage, c'est

que je puis rire des vieilles amours mensongères, et frapper de honte ces couples menteurs, — j'ai vu l'enfer des femmes là-bas; — et il me sera loisible de *posséder la vérité dans une âme et un corps.*

Avril-août 1873.

CORRESPONDANCE

Aden, 22 septembre 1880.

Chers amis,

Je reçois votre lettre du 9 septembre, et, comme un courrier part demain pour la France, je réponds.

Je suis aussi bien qu'on peut l'être ici. La maison fait plusieurs centaines de mille francs d'affaires par mois. Je suis le seul employé et tout passe par mes mains. Je suis très au courant du commerce du café à présent. J'ai absolument la confiance du patron. Seulement, je suis mal payé : je n'ai que cinq francs par jour, nourri, logé, blanchi, etc., etc., avec cheval et voiture, ce qui, somme toute, représente bien une douzaine de francs par jour. Mais, comme je suis le seul employé un peu intelligent d'Aden, à la fin de mon deuxième mois ici, c'est-à-dire le 16 octobre, si l'on ne me donne pas deux cents francs par mois, en dehors de tous frais, je m'en irai. J'aime mieux partir que de me faire exploiter. J'ai d'ailleurs déjà environ 200 francs en poche.

J'irais probablement à Zanzibar, où il y a à faire. Ici, aussi d'ailleurs, il y a beaucoup à faire. Plusieurs sociétés commerciales vont s'établir sur la côte d'Abbyssinie. La maison a aussi des caravanes dans l'Afrique; et il est encore possible que je parte par là, où je me ferais des bénéfices et où je m'ennuierais moins qu'à Aden, qui est,

tout le monde le reconnaît, le lieu le plus ennuyeux du monde, après toutefois celui que vous habitez.

J'ai 40 degrés de chaleur ici, à la maison. On sue des litres d'eau par jour. Je voudrais seulement qu'il y eût 60 degrés, comme quand je restais à Massaouah !

Je vois que vous avez eu un bel été. Tant mieux. C'est la revanche du fameux hiver.

Les livres ne me sont pas parvenus, parce que (j'en suis sûr) quelqu'un se les sera appropriés à ma place, aussitôt que j'ai eu quitté le Troodos. J'en ai toujours besoin, ainsi que d'autres livres, mais je ne vous demande rien, parce que je n'ose pas envoyer d'argent avant d'être sûr que je n'aurai pas besoin de cet argent, par exemple si je partais à la fin du mois.

Je vous souhaite mille chances et un été de 50 ans sans cesser.

Répondez-moi toujours à la même adresse; si je m'en vais, je ferai suivre.

RIMBAUD.

Bien faire mon adresse, parce qu'il y a ici un Rimbaud, agent des Messageries maritimes. On m'a fait payer 10 centimes de supplément d'affranchissement.

Je crois qu'il ne faut pas encourager Frédéric à venir s'établir à Roche, s'il a tant soit peu d'occupation ailleurs. Il s'ennuierait vite, et on ne peut compter qu'il y resterait. Quant à l'idée de se marier, quand on n'a pas le sou ni la perspective ni le pouvoir d'en gagner, n'est-ce

pas une idée misérable ? Pour ma part, celui qui me condamnerait au mariage dans des circonstances pareilles ferait mieux de m'assassiner tout de suite. Mais chacun son idée ! Ce qu'il pense ne me regarde pas, ne me touche en rien, et je lui souhaite tout le bonheur possible sur terre et particulièrement dans le canton d'Attigny.

A vous,

RIMBAUD.

Harar, le 6 mai 1883.

Mes chers amis,

Le 30 avril, j'ai reçu au Harar votre lettre du 26 mars. Vous dites m'avoir envoyé deux caisses de livres. J'ai reçu une seule caisse à Aden, celle pour laquelle Dubar disait avoir épargné vingt-cinq francs. L'autre est probablement arrivée à Aden, à présent, avec le graphomètre. Car je vous avais envoyé, avant de partir d'Aden, un chèque de 100 francs avec une autre liste de livres. Vous devez avoir touché ce chèque; et, les livres, vous les avez probablement achetés. Enfin, à présent, je ne suis plus au courant des dates. Prochainement, je vous enverrai un autre chèque de 200 francs, car il faut que je fasse revenir des glaces pour la photographie.

Cette commission a été bien faite; et, si je veux, je regagnerai vite les 2.000 francs que ça m'a coûté. Tout le monde veut se faire photographier ici; même on offre une guinée par photographie. Je ne suis pas encore bien installé, ni au courant; mais je le serai vite, et je vous enverrai des choses curieuses.

Ci-inclus deux photographies de moi-même par moi-même. Je suis toujours mieux ici qu'à Aden. Il y a moins de travail et bien plus d'air, de verdure, etc...

J'ai renouvelé mon contrat pour trois ans ici, mais

je crois que l'établissement ferme bientôt, les bénéfices ne couvrent pas les frais. Enfin, il est conclu que le jour qu'on me renverra, on me donnera trois mois d'appointements d'indemnité. A la fin de cette année-ci, j'aurai trois ans complets dans cette boîte.

Isabelle a bien tort de ne pas se marier si quelqu'un de sérieux et d'instruit se présente, quelqu'un avec un avenir. La vie est comme cela, et la solitude est une mauvaise chose, ici-bas. Pour moi, je regrette de ne pas être marié et avoir une famille. Mais, à présent, je suis condamné à errer, attaché à une entreprise lointaine, et, tous les jours, je perds le goût pour le climat et les manières de vivre et même la langue de l'Europe.

Hélas ! à quoi servent ces allées et venues, et ces fatigues et ces aventures chez des races étranges, et ces langues dont on se remplit la mémoire, et ces peines sans nom, si je ne dois un jour, après quelques années, pouvoir me reposer dans un endroit qui me plaise à peu près et trouver une famille, et avoir au moins un fils que je passe le reste de ma vie à élever à mon idée, à orner et à armer de l'instruction la plus complète qu'on puisse atteindre à cette époque, et que je voie devenir un ingénieur renommé, un homme puissant et riches par la science ? Mais qui sait combien peuvent durer mes jours dans ces montagnes-ci ? Et je puis disparaître au milieu de ces peuplades, sans que la nouvelle en ressorte jamais.

Vous me parlez des nouvelles politiques. Si vous saviez comme ça m'est indifférent ! Plus de deux ans que je n'ai pas touché un journal. Tous ces débats me sont incompréhensibles à présent. Comme les musulmans, je sais que ce qui arrive arrive, et c'est tout.

La seule chose qui m'intéresse, (ce) sont les nouvelles de la maison et je suis toujours heureux à me reposer sur le tableau de votre travail pastoral. C'est dommage qu'il fasse si froid et lugubre chez vous, en hiver ! Mais vous êtes au printemps, à présent, et votre climat, à ce temps-ci, correspond à celui que j'ai ici, au Harar, à présent.

Ces photographies me représentent, l'une, debout sur une terrasse de la maison, l'autre, debout dans un jardin de café; une autre, les bras croisés dans un jardin de bananes. Tout cela est devenu blanc, à cause des mauvaises eaux qui me servent à laver. Mais je vais faire de meilleur travail dans la suite. Ceci est seulement pour rappeler ma figure, et vous donner une idée des paysages d'ici.

Au revoir,

RIMBAUD,

Maison Mazeran, Viannay et Bardey,
ADEN.

Marseille, 15 juillet 1891.

Ma chère Isabelle,

Je reçois ta lettre du 13, et trouve occasion d'y répondre de suite. Je vais voir quelles démarches je puis faire avec cette note de l'intendance et le certificat de l'hôpital. Certes, il me plairait d'avoir cette question réglée; mais, hélas ! je ne trouve pas moyen de le faire, moi, qui suis à peine capable de mettre son soulier à mon unique jambe. Enfin, je me débrouillerai comme je pourrai. Au moins, avec ces deux documents, je ne risque plus d'aller en prison; car l'administration militaire est capable d'emprisonner un estropié, ne fût-ce que dans un hôpital. Quant à la déclaration de rentrée en France, à qui et où le faire ? Il n'y a personne autour de moi pour me renseigner; et le jour est loin où je pourrai aller dans les bureaux, avec mes jambes de bois, pour m'informer.

Je passe la nuit et le jour à réfléchir à ces moyens de circulation : c'est un vrai supplice. Je voudrais faire ceci et cela, aller ici et là, voir, vivre, partir : impossible, impossible au moins pour longtemps, sinon pour toujours ! Je ne vois à côté de moi que ces maudites béquilles : sans ces bâtons, je ne puis faire un pas, je ne puis exister. Sans la plus atroce gymnastique, je ne puis

même m'habiller. Je suis arrivé presque à courir, il est vrai, avec mes béquilles; mais je ne puis monter ou descendre des escaliers, et, si le terrain est accidenté, le ressaut d'une épaule à l'autre me fatigue beaucoup. J'ai une douleur névralgique très forte dans le bras et l'épaule droite, et, avec cela, la béquille qui scie l'aisselle ! J'ai une névralgie encore dans la jambe gauche, et, avec tout cela, dire qu'il faut faire l'acrobate tout le jour pour avoir l'air d'exister !

Voici, ma chère sœur, ce que j'ai considéré en dernier lieu comme cause de ma maladie. Le climat du Harar est froid de novembre à mars. Moi, par habitude, je ne me vêtais presque pas : un simple pantalon de toile et une chemise de coton. Avec cela des courses à pied de 15 à 40 kilomètres par jour, des cavalcades insensées à travers les abruptes montagnes du pays. Je crois qu'il a dû se développer dans le genou une douleur arthritique causée par la fatigue, et le chaud et le froid. En effet, cela a débuté par un coup de marteau (pour ainsi dire) sous la rotule, léger coup qui me frappait à chaque minute; grande sécheresse de l'articulation et rétraction du nerf de la cuisse. Vint ensuite le gonflement des veines tout autour du genou, gonflement qui faisait croire à des varices. Je marchais et travaillais toujours beaucoup, plus que jamais, croyant à un simple coup d'air. Puis la douleur dans l'intérieur du genou a augmenté. C'était, à chaque pas, comme un clou enfoncé de côté. Je marchais toujours, quoique avec plus de peine; je montais surtout à cheval dont, chaque fois, je descendais presque estropié. Puis le dessus du genou a gonflé, la rotule s'est empâtée, le jarret aussi s'est trouvé pris. La circulation

devenait pénible et la douleur secouait les nerfs, jusqu'à la cheville et jusqu'aux reins. Je ne marchais plus qu'en boîtant fortement et me trouvais toujours plus mal. Mais j'avais toujours beaucoup à travailler, forcément. J'ai commencé alors à tenir ma jambe bandée du haut en bas, à frictionner, baigner, etc., sans résultat. Cependant, l'appétit se perdait. Une insomnie opiniâtre commençait. Je faiblissais et maigrissais beaucoup. Vers le 15 mars, je me décidai à me coucher, au moins à garder la position horizontale. Je disposai un lit entre ma caisse, mes écritures et une fenêtre d'où je pouvais surveiller mes balances au fond de la cour, et je payai du monde de plus pour faire marcher le travail, restant moi-même étendu, au moins de la jambe malade. Mais, jour par jour, le gonflement du genou le faisait ressembler à une boule. J'observai que la face interne de la tête du tibia était beaucoup plus grosse qu'à l'autre jambe. La rotule devenait immobile, noyée dans l'excrétion qui produisait le gonflement du genou et que je vis avec terreur devenir en quelques jours dure comme de l'os. A ce moment, toute la jambe devint raide, complètement raide, en huit jours; je ne pouvais aller aux lieux qu'en me traînant. Cependant la jambe et le haut de la cuisse maigrissaient, maigrissaient, le genou et le jarret toujours gonflant, se pétrifiant, ou plutôt s'ossifiant; et l'affaiblissement physique et moral empirait. Fin mars, je résolus de partir. En quelques jours, je liquidai tout à perte; et, comme la raideur et la douleur m'interdisaient l'usage du mulet ou même du chameau, je me fis faire une civière couverte d'un rideau, que seize hommes transportèrent à Zeilah en une quinzaine de jours. Le second jour du

voyage, m'étant avancé loin de la caravane, je fus surpris dans un endroit désert par une pluie sous laquelle je restai étendu seize heures sous l'eau, sans abri et sans possibilité de me mouvoir : cela me fit beaucoup de mal. En route, je ne pus jamais me lever de ma civière. On étendait la tente au-dessus de moi à l'endroit même où l'on me déposait; et, creusant un trou de mes mains près du bord de la civière, j'arrivais difficilement à me mettre de côté pour aller à la selle sur ce trou qu'ensuite je comblais de terre. Le matin, on enlevait la tente au-dessus de moi; puis on m'enlevait. J'arrivai à Zeilah, éreinté, paralysé. Je ne m'y reposai que quatre heures : un vapeur partait pour Aden. Jeté sur le pont sur mon matelas (il a fallu me hisser à bord dans ma civière !) je dus souffrir trois jours de mer sans manger. A Aden, nouvelle descente en civière. Je passai ensuite quelques jours chez M. Tian pour régler nos affaires et partis à l'hôpital où le médecin anglais, après quinze jours, me conseille de filer en Europe.

Ma conviction est que cette douleur de l'articulation, si elle avait été soignée dès les premiers jours, se serait calmée facilement et n'aurait pas eu de suites. Mais j'étais dans l'ignorance de cela. C'est moi qui ai tout gâté par mon entêtement à marcher et à travailler excessivement.

Pourquoi, au collège, n'apprend-on pas de la médecine, au moins le peu qu'il faudrait à chacun pour ne pas faire de pareilles bêtises ?

Si quelqu'un, dans le cas où je me trouvai ensuite, me consultait, je lui dirais : vous en êtes arrivé à ce point ? Ne vous laissez jamais amputer. Faites-vous char-

cuter, déchirer, mettre en pièces; mais ne souffrez pas qu'on vous ampute. Si la mort vient, ce sera toujours mieux que la vie avec des membres de moins. Et cela, beaucoup l'ont fait; et, si c'était à recommencer, je le ferais. Plutôt souffrir un an comme un damné, que d'être amputé !

Voilà le beau résultat : je suis assis et, de temps en temps, je me lève et sautille une centaine de pas sur mes béquilles, et je me rasseois. Mes mains ne peuvent rien tenir. Je ne puis, en marchant, détourner la tête de mon seul pied et du bout des béquilles. La tête et les épaules s'inclinent en avant, et vous bombez comme un bossu. Vous tremblez à voir les gens et les objets se mouvoir autour de vous, crainte qu'on ne vous renverse pour vous casser la seconde patte. On ricane à vous voir sautiller. Rassis, vous avez les mains énervées, l'aisselle sciée et la figure d'un idiot. Le désespoir vous reprend; et vous restez assis comme un impotent complet, pleurnichant et attendant la nuit, qui rapportera l'insomnie perpétuelle et la matinée encore plus triste que la veille, etc., etc. La suite au prochain numéro.

Avec tous mes souhaits.

RIMBAUD.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE DES ŒUVRES D'ARTHUR RIMBAUD

1. A. RIMBAUD. UNE SAISON EN ENFER.
Prix : Un franc. Bruxelles, *Alliance typographique*, 1873.
Edition originale.
In-16 (175 × 125), 54 pages. Tirage : 500 exemplaires.

2. LES ILLUMINATIONS.
Notice par Paul Verlaine. Publications de la *Vogue*, 1886.
Edition originale.
In-8°, 104 pages. Tirage : 200 exemplaires.

3. RELIQUAIRE. POESIES.
Préface de Rodolphe Darzens, *Genonceaux*, 1891. *Edition originale.*
In-16, XXVIII-152 p. Trage : 550 exemplaires.

4. LES ILLUMINATIONS. UNE SAISON EN ENFER.
Poèmes.
Notice par Paul Verlaine. *Vanier*, 1892.
In-18, VIII-152 p.

5. POESIES COMPLETES.
Avec préface de Paul Verlaine et notes de l'éditeur. *Vanier*, 1895.
Deux portraits de Rimbaud par Verlaine.
In-18, XXIV-136 p.

6. ŒUVRES DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD.
Poésies.
Les Illuminations. Autres Illuminations. Une Saison en Enfer. Portrait de Rimbaud par Fantin-Latour. *Mercure de France,* 1898.
Préface : Paterne Berrichon et Ernest Delahaye.
In-18, 267 p.,

7. LETTRES DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD.
Egypte. Arabie. Ethiopie. Avec une introduction et des notes par Paterne Berrichon. Fac-similé d'une lettre de Ménélik à Rimbaud. *Mercure de France,* 1899. *Edition originale.*
In-18, 271 p.

8. ŒUVRES DE ARTHUR RIMBAUD.
Vers et proses.
Mises en ordre et annotées par Paterne Berrichon. Poèmes retrouvés. Préface de Paul Claudel. *Mercure de France,* 1912.
In-8° écu, 408 p.

9. UNE SAISON EN ENFER.
Edition commémorative. Chez Pichon, 21, boulevard de Sébastopol, 1914.
In-4° jésus, 88 p. Tirage à 150 exemplaires.

10. LES ILLUMINATIONS.
Mercure de France, 1914.
Petit in-18, 176 p.

11. UNE SAISON EN ENFER.
Mercure de France, 1914.
Petit in-18, 124 p.

12. LES MANUSCRITS DES MAITRES. ARTHUR RIMBAUD. POESIES.
Notice de Paterne Berrichon. Portrait d'après Fantin-Latour. *Messein*, 1919.
Gr. in-8° oblong de 114 p. non chiffrées. Tirage à 545 ex.

13. LES MAINS DE JEANNE-MARIE.
Avec un portrait du poète par J.-L. Forain, et une notice de Paterne Berrichon. « *Au Sans-Pareil* », 1919. *Edition originale.*
In-12, 24 p. Tirage limité à 500 exemplaires.

14. LE BATEAU IVRE.
Edition ornée de deux desseins du poète. *Edition de la Banderole*, 30, rue de Provence, Paris, 1920.
In-8° de 28 pages non chiffrées. Tirage à 610 ex.

15-17. ŒUVRES COMPLETES.
I *Premiers Vers.* II *Les Illuminations.* III *Une Saison en Enfer. Editions de la Banderole*, 1922.
Trois volumes in-4° de 172, 128, 52 pages. Tirage limité à 570 exemplaires.

18. POESIES.
Mercure de France, 1922.
Petit in-18, 156 p., à 7 fr. 50.

19. LES STUPRA.
Sonnets.
Paris, Imprimerie particulière, MDCCCLXXI [en réalité 1923]. *Edition originale.*
In-8° de 3 feuilles non paginées. Tirage à 170 exemplaires.

20. UN CŒUR SOUS UNE SOUTANE.
Intimités d'un séminariste. Ronald Davis, 1924. *Edition originale.*
In-8°, 32 p. Tirage à 183 exemplaires.
Préface de Louis Aragon et André Breton.

21. POESIES COMPLETES.
Portrait de l'auteur gravé en taille douce par Pierre Gandon. « *Les Maîtres du Livre* », Crès, 1925.
In-8°, IV-232 p. Tirage à 1.961 exemplaires.

22. CE QU'ON DIT AU POETE A PROPOS DE FLEURS.
Avec un bois de J.-L. Perrichon, d'après Fantin-Latour. « *Le Livre* », 9, rue Coëtlogon, Paris, 1925. *Edition originale.*
In-8°, 16 p. Tirage réservé aux « Amis du Livre ».

23. LES STUPRA.
Augmentés d'un poème inédit et illustrés de cinq eaux-fortes par un graveur flamand. « *Aux Ecluses de Paris* », 1925.
In-8°, 24 p. non chiffrées. Tirage : 161 exemplaires.

24. VOYAGE EN ABYSSINIE ET AU HARAR.
« *La Centaine* », 9, rue de Seine, Paris, 1928. *Edition originale.*
Lettre au directeur du *Bosphore Egyptien*, suivie d'un extrait de la lettre de Tadjourah, 15 avril 1886, signée : Labatut et Rimbaud.
In-16 soleil, IV-68 p. Tirage limité à 418 ex.

25. CORRESPONDANCE INEDITE (1870-1875).
D'Arthur Rimbaud, précédée d'une introduction de Roger Gilbert-Lecomte. Edition des « *Cahiers Libres* », 1929. *Edition originale.*
In-16 soleil, 100 pages. Tirage à 930 exemplaires.

26. BONNE PENSEE DU MATIN.
Huit compositions originales en couleurs de G.-L. Roux. Paris, *Editions Graphis*, 1930.
Album in-f° de 12 feuilles. Tirage : 150 exemplaires.

27. ŒUVRES COMPLETES.
Première édition intégrale, avec une introduction et des notes bibliographiques par Pascal Pia. Maestricht, *Stols*, 1931.
Portrait de Rimbaud gravé par John Buckland Wright.
Tirage : 371 exemplaires.

28. LETTRES DE LA VIE LITTERAIRE D'ARTHUR RIMBAUD (1870-1875).
Réunies et annotées par Jean-Marie Carré. *Gallimard*, 1931.
In-16, 240 p., à 15 francs. Tirage : 756 exemplaires.

29. ŒUVRES COMPLETES.
Portrait en lithographie par N. Altmann. *Editions de Cluny*, 1931.
In-8° oblong, 314 p. Tirage : 1.700 exemplaires.

30. VERS DE COLLEGE.
Introduction et notes par Jules Mouquet. *Mercure de France*, 1932. *Edition originale.*
In-18, 112 p., à 10 fr.

31. LES POETES DE SEPT ANS.
H. Jourde, éditeur, 1938.
Album in-4° Jésus de 21 p., 7 pointes sèches par Valentine Hugo. Tirage : 21 ex. sur Arches.
Et par *G.L.M., éditeur.*

32. POESIES.
Edition critique. Introduction et notes par Henri de Bouillane de Lacoste. *Mercure de France*, 1939.
In-16 soleil, 260 p., à 21 fr. Tirage spécial à 104 ex.

33. LE BATEAU IVRE.
Gonin, éditeur, 1939.
Album in-folio de 58 p., 25 lithographies originales d'Yves Brayer. Tirage : 40 exemplaires.

34. UNE SAISON EN ENFER.
Edition critique. Introduction et notes par Henri de Bouillane de Lacoste. *Mercure de France*, 1941.
In-16 soleil, 132 p., à 21 fr. Tirage spécial à 110 ex.

35. ŒUVRES COMPLETES.
Editions de Cluny, 1942.
In-8° oblong, 272 p. Tirage : 4.000 exemplaires.

36. POEMES.
Introduction de Pascal Pia. *Aux Editions de l'Arbalète*, 1943.
In-4° (240 × 187), 36 pages non chiffrées, sous couverture gris très clair, gaufrée.

37. ŒUVRES COMPLETES.
Editions du Grand Chêne (Henri Kæser, Lausanne), 1943.
In-8° de 281 p. Tirage : 2.000 exemplaires.

38. LES ILLUMINATIONS.
« *La Centaine* », Paris et Bruxelles, 1943.
In-8° de 200 p. Tirage : 400 exemplaires.

39. VERS ET PROSES.
Préface nouvelle de Paul Claudel. « *Les Cent Une* », 1943.
Gr. in-4° de 303 p. Tirage : 120 exemplaires.

40. ŒUVRES COMPLETES.
Editions d'Art Albert Skira, Genève, 1944. Collection « Les Trésors de la Littérature Française ».
In-12 de 368 p.

41. ŒUVRES COMPLETES.
Editions de la Bonne Compagnie, 1945.
In-8° de 318 p. Tirage : 1.000 exemplaires.

42. HOMMAGE A RIMBAUD.
Choix de douze poésies et textes en prose, orné de douze planches, un frontispice et quatre culs-de-lampe par Roger Vieillard. *Aux Editions du Seuil*, 1945.
Un volume in-4° raison (32,5 × 25), de 88 p. Tirage : 177 exemplaires.

43. ŒUVRES COMPLETES.
Editions de Cluny, 1945.
Introduction et notes par Yves-Gérard Le Dantec.
In-8° oblong de 316 p. Tirage : 2.500 exemplaires.

44. ŒUVRES.
Texte revu et corrigé par Henri de Bouillane de Lacoste.
Hazan, 1945.
In-18 de 304 p. Tirage : 1.500 exemplaires.

45. ŒUVRES COMPLETES.
Texte établi et annoté par Rolland de Renéville et Jules Mouquet. « Bibliothèque de la Pléiade ». *Gallimard*, 1946.

46. LE BATEAU IVRE.
Illustré de neuf lithographies originales par Jean-Denis Maillart. *Editions du Raisin*, 1946.
Gr. in-4°. Tirage : 200 exemplaires.

47. ŒUVRES COMPLETES.

Henri Kaeser, éditeur. Lausanne, 1948.
Introduction de Tristan Tzara.
Deux volumes. Tirage : 2.000 exemplaires,

48. LA CHASSE SPIRITUELLE. (?)
Mercure de France, 1949.
(19 × 24), 64 pages.

49. LES ILLUMINATIONS.
Lithographies de Fernand Léger, *Editions des Gaules,* Lausanne, 1949/50.
In-4° 140 pages.

50. LES ILLUMINATIONS.
Dessins de Roger de la Fresnaye, avec des bois de Blaise Monod, *Matarasso,* 1949/50.
134 pages.

51. LETTRE DU VOYANT. UN CŒUR SOUS UNE SOUTANE. L'ALBUM RUSTIQUE.
Presses du Livre Français, 1949/50.
(12 × 19).

52. ŒUVRES.
Les Déserts de l'amour. Une Saison en Enfer. Illuminations. Un Cœur sous une soutane. Premières proses. Trois lettres.
Club du Livre, 1949/50.
(18,5 × 21,5), 340 pages.

53. ŒUVRES.
Poésies. Les Déserts de l'amour. Une Saison en Enfer. Illuminations. Un Cœur sous une soutane. Premières proses. Trois lettres.

(15 × 21), 320 pages.
Mercure de France, 1949/50.

54. POESIES.
Mercure de France, 1950.
(12 × 18,5), 175 pages.

55. CHOIX DE POEMES.
28 pointes-sèches de H. David.
Editions d'Omphale, 1952.
Tirage : 190 exemplaires.

56. UNE SAISON EN ENFER.
Eaux-fortes de Lucien Coutaud.
Bibliophiles de France, 1952.
(17 × 25,5), 85 pages.

57. POESIES, précédées de VUES SUR RIMBAUD, par Georges Duhamel, de l'Académie Française.
Avec une gouache originale de Fantin-Latour, *Artisan du Livre*, 1952.
(13 × 19), 256 pages.

58. UNE SAISON EN ENFER. LES DESERTS DE L'AMOUR. LES ILLUMINATIONS.
24 eaux-fortes de Germaine Richier, A. Gonin
Librairie A. Lœwy, 1953.
(30 × 39), 149 pages.

59. ŒUVRES.
Préface de Paul Verlaine avec 16 dessins de l'auteur, *Club des Libraires de France*, 1954.
In-16, 399 pages.

60. POESIES.
Illustrations de Lucien Boucher avec des bois de

Pierre Bouchet. *Lubineau*, 1954.
159 pages.

61. LETTRE DU VOYANT.
Avec un fac-similé de l'autographe, présentation par Henri Matarasso. *Messein*, 1955.
In-4°, 22 pages, 10 exemplaires.

62. ŒUVRES.
Mercure de France, 1956.
(14 × 21), 320 pages, tirage : 5 000 exemplaires.

63. ŒUVRES,
Nouvelle édition complétée et mise à jour par Henri Matarasso. *Hazan*, éditeur, 1956.
(11,5 × 19), 304 pages.

64. ŒUVRES.
Texte révisé par Paul Hartmann.
Editions Brocéliande, 1957.
(13,5 × 19), 308 pages.

65. ŒUVRES.
Poésies. Les Déserts de l'Amour. Une Saison en Enfer. Illuminations. Premières poésies. Trois lettres.
Présentation par Antoine Adam, texte révisé par Paul Hartmann. *Club du Meilleur Livre*, 1957.
(11 × 20), 286 pages.

66. PAGES CHOISIES.
Notes, introduction et notices par Etiemble.
Larousse, 1957.
(11 × 17).

67. ŒUVRES.
Texte établi et présenté par René Char.
Club Français du Livre, 1957.
In-8°, 340 pages.

68. POESIE.
par Alain Bosquet, *Club du Libraire*, 1958.
In-16°, 294 pages.

69. UNE SAISON EN ENFER.
Bibliothèque Mondiale, 1958.

70. ŒUVRES.
Poésie. Premières proses. Les Déserts de l'amour. Une Saison en Enfer. Les Illuminations.
Editions du Dauphin, 1959.
In-8°, 227 pages.

71. POEMES.
Introduction par Pierre Moreau, avant-propos par Michel Decaudin. *Hachette*, 1959.
In-16°, 285 pages.

72. POESIE. UNE SAISON EN ENFER. ILLUMINATIONS. Texte établi et présenté par Antoine Raybaud. *Colin*, 1959.

73. ŒUVRES.
Mercure de France, 1960.
Relié.

74. ŒUVRES.
Poésies. Les Déserts de l'Amour. Une Saison en Enfer. Ebauches. Illuminations. Premières proses. Trois lettres.
Préface de Jacques Charpier, 12 illustrations.
Brocéliande, 1960. Relié 342 pages.

TABLE

PRÉFACE

PRÉFACE, par Claude-Edmonde Magny 9

ŒUVRES CHOISIES

DEUX LETTRES

A Georges Izambard, 13 mai 1871 65
A Paul Demeny, 15 mai 1871 (lettre du Voyant) 67

PROSE DE COLLÈGE

Le Rêve de l'Enfant 77

POÉSIES

Sensation 83
A la Musique 84
Les Affairés 86
Morts de Quatre-vingt-douze 88
Au Cabaret vert 89
Ma Bohème 90
Les Assis 91

Les Douaniers 93
Mes Petites Amoureuses 94
Le Cœur volé 97
Les Poètes de sept ans 99
L'Orgie parisienne où Paris se repeuple 102
Les Mains de Jeanne-Marie 106
Le Bateau ivre 109
Voyelles 114
Comédie de la Soif 115

LES DÉSERTS DE L'AMOUR

Les Déserts de l'Amour (fragments) 122

LES ILLUMINATIONS

Après le Déluge 127
Enfance 129
Vies 133
Royauté 135
A une Raison 136
Matinée d'Ivresse 137
Phrases 138
Les Ponts 140
Vagabonds 141
Villes 142
Aube 144
Métropolitain 145
Barbare 147
H 148
Solde 149

UNE SAISON EN ENFER

Jadis, si je me souviens bien 153

Mauvais Sang 155
Délires (II), *Alchimie du Verbe* 163
Adieu 172

CORRESPONDANCE

Aux Siens (22 septembre 1880) 177
Aux Siens (6 mai 1883) 180
A sa Sœur (15 juillet 1891) 183

BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie 191

Les clichés illustrant cet ouvrage nous ont été gracieusement prêtés par M. Pierre Cailler, éditeur à Genève, avec l'autorisation du détenteur des documents originaux, M. Matarasso, à qui nous exprimons notre gratitude. Le Sonnet des Voyelles *est reproduit avec l'autorisation de la « Maison de Poésie ».*

Toute reproduction d'après ces documents est formellement interdite.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Arthur Rimbaud, vers 1871, par Ernest DALAHAYE.. 6

Rimbaud dépouillé par un cocher de fiacre à Vienne (1877), par Ernest DALAHAYE 8

Caricature, par Paul VERLAINE 60

Arthur Rimbaud lors de sa Première Communion (1866) 16 (1)

Rimbaud à 17 ans (octobre 1871) 16 (2)

Le « Coin de Table », de FANTIN-LACOUR (1872) 16 (3)

Esquisse de Fantin-Latour pour Le « Coin de Table » (1872) 16 (4)

Arthur Rimbaud, par Jef ROSMAN. Peinture à l'huile (1873) 32 (1)

Rimbaud au Harrar (1883). Photo retouchée 32 (2)

Rimbaud au Harrar (1883). Photo sans retouches .. 32 (3)

Dessin de Rimbaud (1891) 32 (4)

Dernier portrait de Rimbaud avant sa mort, fait par Isabelle RIMBAUD, en automne 1891 ..... 32 (5)

La Tombe de Rimbaud au cimetière de Charleville .. 32 (6)

Fac-similé d'un fragment de brouillon de « Une Saison en Enfer » 32 (7)

Rimbaud, eau-forte de Valentine HUGO 32 (8)

Fac-similé du Sonnet « Les Voyelles » 48 (1)

Portrait-charge, par LUQUE 48 (2)

Dimanche au Village, dessin par Arthur RIMBAUD .. 48 (3)

Le Marchand de Chansons, dessin par Arthur RIMBAUD 48 (4)

Date Due

MY 27'67			
AUG 14 1968			
DEC 31 1970			
MR 23'77			
APR 23 1991			

Demco 293-5

- cl - 67653

PQ2387.R5M2 c.2-67653

PQ2387.R5M2 c.2-67653

Rimbaud, Jean Nicolas Arthur
AUTHOR

Arthur Rimbaud; une étude par Claude
TITLE

Edmonde Magny.

DATE DUE	BORROWER'S NAME
MY 27'67	Gwendolyn Johnson #2973
AUG 14 1968	R. Massimi 15898
DEC 31 1973	[illegible]
MR 23'77	M. Stford 3494422 - '80

Rimbaud, Jean Nicolas Arthur
Arthur Rimbaud; une étude par Claude
Edmonde Magny.

dans la même collection :

1. PAUL ÉLUARD
2. ARAGON
3. MAX JACOB
4. JEAN COCTEAU
5. HENRI MICHAUX
6. LAUTRÉAMONT
7. F. G. LORCA
8. APOLLINAIRE
9. WALT WHITMAN
10. PAUL CLAUDEL
11. BLAISE CENDRARS
12. ARTHUR RIMBAUD
13. FRANCIS CARCO
14. R. M. RILKE
15. SUPERVIELLE
16. ROBERT DESNOS
18. ANDRÉ BRETON
19. LÉON-PAUL FARGUE
20. FRANCIS JAMMES
21. GÉRARD DE NERVAL
22. RENÉ CHAR
23. TRISTAN CORBIÈRE
24. ALFRED JARRY
25. PIERRE REVERDY
26. PIERRE MAC ORLAN
27. VICTOR HUGO
28. SAINT-POL-ROUX
29. LEWIS CARROLL
30. JULES LAFORGUE
31. CHARLES BAUDELAIRE
32. TRISTAN TZARA
33. JULES ROMAINS
34. VERHAEREN
35. SAINT-JOHN PERSE
36. HÖLDERLIN
37. ANDRÉ FRÉNAUD
38. PAUL VERLAINE
39. EDGAR POE
40. PABLO NERUDA
41. RENÉ GUY CADOU
42. P.-J. TOULET
43. BERTOLT BRECHT
44. GUILLEVIC
45. MAX ELSKAMP
46. M. DESBORDES VALMORE
47. CHARLES CROS
48. PIERRE JEAN JOUVE
49. JEAN FOLLAIN
50. YVAN GOLL
51. PAUL VALÉRY
52. NORGE
53. ANDRÉ SALMON
54. POUCHKINE
55. EMILY DICKINSON
56. ALFRED DE MUSSET
57. MAURICE FOMBEURE
58. PHILIPPE SOUPAULT
59. NIETZSCHE
60. CHARLES PÉGUY
61. ALEXANDRE BLOK
62. JOE BOUSQUET
63. BORIS PASTERNAK
64. HENRI HEINE
65. ESSÉNINE
66. ANTONIN ARTAUD
67. PIERRE EMMANUEL
68. FRÉDÉRIC MISTRAL
69. CHARLES VILDRAC
70. PAUL GILSON
71. JEAN ROUSSELOT
72. RAYMOND QUENEAU
73. FERNANDO PESSOA
74. JEHAN RICTUS
75. ANTONIO MACHADO
76. PAUL FORT
77. FRANÇOIS MAURIAC
78. BENJAMIN PÉRET
79. P. DE LA TOUR DU PIN
80. R. TAGORE
81. LÉOPARDI
82. L. S. SENGHOR